

Éditions MobileRead

AUX BORDS DU TENDRE

Richard O'Monroy

AUX BORDS
DU TENDRE

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1902

LA TANTE SIDONIA



LE PETIT PIERRE était en train de donner le dernier coup d'œil au dîner dressé dans le salon, vraie dînette de théâtre, avec huîtres, viande froide, champagne frappé, plats faciles à servir et tout découpés, qui permettaient de se passer de la présence gênante d'un domestique. Le café se faisait sur la table, dans un appareil élégant et compliqué qui laissait voir le liquide parfumé monter trois fois dans le globe de verre sous l'action de la lampe à alcool; après quoi, on pouvait verser, et c'était exquis.

Quoi encore? Les fleurs sur la nappe, violettes de Parme et mimosa, les cigarettes turques à bout doré, le sherry-brandy, un peu de Chypre vaporisé dans l'air, et après, il n'y avait plus qu'à attendre Bianca. Tous les vendredis, la belle Italienne venait ainsi dîner avec son petit Pierre – vingt ans aux cerises dernières – qu'elle avait d'abord appelé Pedro, puis Perdros, nom d'oiseau qu'elle trouvait plus câlin. C'étaient des dîners de tout repos et de toute tendresse. Elle arrivait à huit heures; on dînait lente-

ment, longuement, mangeant souvent dans la même, assiette et buvant dans le même verre. Bianca fumait une demi-cigarette dont Pierre conservait pieusement le bout non fumé dans un petit coffret. Il y en avait déjà quarante – quarante dîners ! comme ça passe ! puis, vers les dix heures, on allait se coucher dans le grand dodo, les folies duraient jusque vers minuit, moment où l'on tournait le bouton électrique et où l'on s'endormait bourgeoisement, blottis l'un contre l'autre.

C'était ainsi tous les vendredis. Vendredis, *venereis dies*, jours de Vénus. À huit heures moins dix, on sonne à la porte du rez-de-chaussée, et Pierre bondit pour aller ouvrir. Il se trouve nez à nez avec un commissionnaire muni d'une lettre :

« Mon petit Perdro,

» Je ne puis venir ce soir. Ma tante Sidonia, celle qui demeure au Petit-Colombes, vient de m'arriver à l'improviste, et je dois la conduire au théâtre. Je sais bien qu'à la rigueur tu pourrais venir avec nous, viens, si tu veux... mais il est tout de même plus convenable que tu ne viennes pas. Donc, je te défends de sortir ; mange notre dîner, couche-toi de

bonne heure, et viens me voir demain matin après le déjeuner, pas avant.

» À demain, petit Perdro. Je t'adore.

» TA BIANCA. »

Pierre donna une pièce au commissionnaire, puis » resté seul, il se mit, rêveur, à tourner et à retourner le billet. La tante Sidonia ?

Il la connaissait bien. Il lui avait souvent donné des billets de spectacle, à la brave dame, et même, en automne dernier, on avait été, avec Bianca, bras dessus bras dessous, déjeuner chez elle au Petit-Colombes. Donc, cette tante existait. Ce n'était pas un mythe. D'un autre côté, Bianca avait eu l'air, un moment, d'autoriser qu'il vînt la rejoindre, autorisation bien vite retirée ; mais il suffisait que l'idée eût passé une minute dans sa tête... Où était la vérité ? Pierre mangea tristement le petit dîner et, très obéissant, se coucha sans sortir ; un moment, il eut la pensée d'aller au théâtre voir si réellement c'était la tante Sidonia qui accompagnait sa bien-aimée, mais à quel théâtre ? La tante adorait les drames. À l'Ambigu ? À la Porte-Saint-Martin ?... Bah, dans le doute, il valait mieux s'abstenir, et s'efforcer de dormir... rêver peut-être.

Pierre dormit très mal ; il se tourna, se retourna dans le grand lit solitaire, pesant le pour et le contre. L'être ou ne pas l'être ? Évidemment, il aurait dû s'efforcer de savoir, par tous les moyens possibles, car rien n'est plus pénible et plus douloureux que le doute. À sept heures, après une nuit d'insomnie fiévreuse, il se leva et sauta dans un fiacre qu'il fit arrêter rue Fortuny, à cinquante mètres du petit hôtel de Bianca. De là, il pouvait voir la porte avec ses deux têtes de renard en acier poli, étincelants, au soleil du matin. Il ne quittait pas des yeux ces deux boutons brillants au point d'en être hypnotisé. La rue était presque déserte, cependant à neuf heures moins le quart, il vit un coupé de maître très bien attelé, avec cheval alezan et cocher à livrée bleue, qui arrivait par le boulevard Malesherbes, et montait et redescendait la rue Fortuny au pas.

À neuf heures, une des têtes de renard bougea, la porte du petit hôtel s'ouvrit, et Pierre reçut un coup au cœur. Un gros monsieur, haut en couleur, à favoris mousseux et grisonnants, portant à la boutonnière de son pardessus une grosse rosette rouge, apparaissait sur le seuil et, après avoir jeté un regard à l'horizon, lançait un coup de sifflet, bruit auquel le

coupé se hâtait d'accourir. Le monsieur monta dans le coupé.

— Suivez cette voiture, dit Pierre, poussé par le désir de savoir.

Le coupé prit au trot le chemin de la rue de Prony, traversa le parc Monceau, et s'arrêta avenue Hoche devant un immeuble de somptueuse apparence, tandis que le monsieur disait au cocher d'attendre. La tante Sidonia était, en réalité, un quadragénaire très cossu habitant, non pas le Petit-Colombes, mais avenue Hoche ! C'était très triste, mais c'était certain. Au bout de trois quarts d'heure, le monsieur reparut, rasé, parfumé, dans un complet marron de chez le bon faiseur, et il donna un nouvel ordre au cocher qui repartit.

Suivez, dit encore Pierre à son fiacre.

Le coupé alla au Crédit Lyonnais, boulevard des Italiens, puis à la Banque de France, puis au Comptoir d'Escompte. Le monsieur entra et ressortait avec un petit carnet à la main, sur lequel il inscrivait des chiffres d'un air radieux. Évidemment, c'était un homme d'argent, qui devait gagner beaucoup d'argent beaucoup plus que Pierre, qui ne faisait rien et vivait avec la pension de douze mille francs, allouée par le papa. Avec cela, à vingt ans, on peut

offrir à sa maîtresse, des fleurs et quelques distractions, parfois rendre un service dans un moment d'embarras, mais rien de plus. Comment lutter avec le gros banquier. La tante Sidonia était vraiment un adversaire redoutable.

L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit rien.

Il n'y avait qu'à ne plus revoir Bianca, jamais, jamais ! Il voyagerait ; il quitterait Paris. Il s'efforcerait d'oublier les heures paradisiaques, et les chers petits dîners du vendredi. Vendredi, jour de Vénus, mais aussi jour de Vulcain, Vulcain trompé, ridiculisé par la tante Sidonia ou plutôt par le Veau d'or, ce veau d'or qui est toujours debout et qui exige que les femmes soient couchées. Le banquier était entré chez un restaurateur de la place de la Bourse. Pierre le suivit machinalement et s'assit à la table voisine de la sienne. Le gros monsieur commanda un menu succulent comme un homme qui a besoin de se refaire : du caviar en hors-d'œuvre, des œufs Polignac, une langouste, un énorme chateaubriand saignant et bossu, le tout arrosé d'une bouteille de Romanée Conti. Il paraissait enchanté, le misérable, et, pendant ce temps-là, Pierre, le cœur serré, ne pouvait venir à bout de sa côtelette d'agneau.

Il prit un Indicateur des chemins de fer ; il ébaucha des projets de voyage : la semaine sainte à Séville ou à Rome, la patrie de Bianca. Bianca, la traîtresse, ne lui avait-elle pas écrit qu'elle l'attendait après déjeuner ! Eh bien, elle pouvait attendre longtemps. Jamais il ne la reverrait. Elle avait pourtant l'air de l'aimer. Ah ! si ce départ pouvait, à son tour, la faire souffrir un peu. Il sortit sans avoir rien pu avaler, très rouge, très malheureux, revivant le passé, et inconsciemment il reprit le chemin de la rue Fortuny. Après un dernier moment d'hésitation, il sonna. Ne fallait-il pas qu'il fit ses adieux à Bianca. Il la trouva très enjouée, plus jolie que jamais, dans un peignoir en mousseline de soie bleue pâle à plis lingerie, incrustée de pattes de guipure. Les bras nus émergeaient très potelés et très blancs des larges manches de dentelles, et ces deux bras furent d'un bel élan jetés au cou de Pierre.

— Bonjour, mon petit Perdro. As-tu bien dormi ? As-tu bien pensé à moi ?

— Comment va ta tante Sidonia ? demanda Pierre, d'une voix sombre.

— Ma tante, elle n'était venue que pour soir, mais elle est repartie : *viva el joya* ! Et maintenant je

suis à toi, toute à toi, à mon petit Perdro que j'adore et que je n'ai peut-être jamais tant aimé !

Et ma foi, c'était si sincère, si chaud, que Pierre fût lâche et ne demanda pas d'autres explications. Je crois bien que la semaine sainte à Séville va être remplacée par la semaine folle à Paris, et que les quarante cigarettes auront une suite.

LE TOUR DE CLEF



MON PETIT COLONEL CHÉRI, voulez-vous être bien gentil ?

— Je veux toujours, ma chère Bertrade.

— Eh bien, dites-moi ce que c'est que ce trousseau de clefs que je vois toujours suspendu au coin de votre cheminée, à côté des miniatures. Cela m'intrigue, car vous ne vous servez jamais de ces clefs.

— En effet, je ne m'en sers plus, car c'est le passé ; ce sont des clefs dont l'usage a cessé par la force des choses ; des portes que l'on m'a fermées au nez et que, moi, je n'ai plus eu envie d'ouvrir. Cette petite clef-là, toute damasquinée, c'est celle d'un hôtel du parc Monceau, et cette grosse clef, c'est celle d'une certaine grille d'un immeuble avenue du Bois-de-Boulogne qui me permettait d'entrer par le jardinet sans être vu et sans que le concierge eût à m'ouvrir la porte cochère.

— Et celle-ci, en aluminium ? Elle ne manque pas d'une certaine élégance.

— C'est une de mes dernières aventures de bal masqué, à l'Opéra.

— Voyez-vous ce colonel qui a encore des aventures, comme un jeune homme. Voulez-vous me la raconter ?

— Vous savez bien que vos désirs sont des ordres pour le vieux guerrier.

— Allez, mon ami, je m'assieds là, sur ce petit pouf en face de vous, et j'écoute.

— Eh bien, nous avons dîné, ce soir-là, au Cercle militaire, pour fêter la nomination de Champerel au grade de général – un des premiers de la promotion qui ait décroché la graine d'épinard – le vin de champagne avait été assez bon, on était gai, et le colonel d'Estignac voulut absolument m'emmener au bal de l'Opéra. Je le suivis sans grande résistance, et j'avais envie de lui dire, comme Louis XIV au maréchal de Villars : « Monsieur le maréchal, on n'est plus heureux à notre âge, » mais bah ! je le suivis quand même, et, bras dessus bras dessous, nous nous risquâmes dans le couloir des premières loges, où, d'ailleurs, il faut bien le reconnaître, les gens de notre génération étaient en majorité. Aux bals de l'Opéra, il n'y a que des éphèbes ou des hommes mûrs ; l'âge intermédiaire s'abstient. Pourquoi ? Je

l'ignore, mais c'est peut-être cela qui fait notre succès, les femmes préférant encore les quinquagénaires aux petits jeunes gens. Donc, je déambulais dans la cohue, toujours avec d'Estignac, qui pinçait consciencieusement toutes les femmes dont les parties charnues passaient à sa portée.

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve !

D'Estignac atteignait, lui, c'est une justice à lui rendre, et les objurgations dont il était l'objet prouvaient bien qu'il nageait en pleine et grasse réalité, lorsque je me sentis tirer par le bras, tandis qu'une voix d'or me disait :

— Bonsoir, colonel. Offrez-moi votre bras, nous allons faire un tour.

Et j'aperçus une femme toute emmitouflée dans un domino mauve, d'une rare élégance.

Vous me connaissez ? demandai-je très surpris.

— Si je vous connais ! Mais je vous raconterais toute votre existence par le menu, je franchirais le mur de votre vie privée.

— Ce ne serait pas bien intéressant. Un homme qui a dételé.

— Dételé ? Et madame X... ?

Et elle me cita le nom d'une ancienne amie qui, en effet, consentait à avoir encore, de-ci, de-là, pour moi quelques bontés.

Pour le coup, je fus tout à fait intrigué, et, tel un vieux cheval de bataille qui entend le son du clairon, je me mis à repiaffer, comme à vingt ans, et à faire la cour à l'inconnue.

En effet, cela devenait intéressant, ce n'était pas une grue voulant décrocher un souper et le reste, c'était une femme qui connaissait mes habitudes, mes goûts, mes amitiés. Je devins pressant, embrassant son bras par-dessus le long gant blanc, la suppliant de venir souper.

— Oh ! je ne vais pas comme cela souper si vite. Il faut d'abord que nous ayons fait connaissance, et je vous permettrai de me déposer à ma porte, et ce sera tout... pour ce soir.

Eh bien, quand j'aurai votre adresse, j'attendrai l'avenir.

Tenez, me dit-elle en souriant, – et ce sourire me fit apercevoir, sous la dentelle, les plus jolies dents du monde, – je vais vous donner une preuve de confiance. Mon domino n'a pas de poche, et ma clef me gêne énormément. Voulez-vous me la porter ?

— Avec joie ! m'écriai-je, je suis aussi heureux que flatté.

Je saisis la clef avec transport, c'est celle que vous voyez en aluminium, et je continuai à promener mon inconnue, toujours aguichante et exquise, lorsque, tout à coup, en passant devant une loge, elle me dit, en quittant mon bras :

— J'aperçois un de mes amis auquel je voudrais dire un mot. Vous permettez ?...

— Évidemment, je permets... mais vous reviendrez ? Vous le jurez ?

— Grand fou ! Puisque vous avez ma clef.

— C'est juste.

— Et même, je serais joliment embarrassée pour rentrer, si vous ne me la rendiez pas. Donc, soyez sérieux, n'est-ce pas ? et, quoi qu'il arrive, retrouvez-moi dans une demi-heure. Ainsi, il est une heure et demie ; soyez à deux heures au foyer, à la gauche de l'horloge. Est-ce convenu ?

— C'est convenu. Comptez sur mon exactitude.

Je lui rendis sa liberté, et je me mis en quête de d'Estignac, qui devait pincer quelque part. Chemin faisant, j'eus bien quelques occasions de flirt, mais je tenais à rester libre, et la petite clef que je sentais dans ma poche me rappelait à mon devoir. À

deux heures précises, je m'installai à mon poste, à gauche de l'horloge, au grand foyer, et j'attendis de pied ferme. Le temps passa; une heure, une heure et demi, deux heures. Personne. Les couples passaient, enlacés, regardant avec une curiosité ironique ce vieux guerrier qui montait la garde avec sa tête de mousquetaire blanchi sous le harnois, et sa rosette d'officier de la Légion d'honneur. Les jambes commençaient à me rentrer dans le corps, à la suite de cette longue faction, en complète immobilité; cent fois j'eus envie de renoncer, mais je me disais toujours : – Elle va venir; elle ne peut pas rentrer sans sa clef. Que deviendrait-elle si elle ne me trouvait plus. J'ai tant promis!

Et je restais. Ce qui m'intriguait, c'est qu'un autre monsieur grisonnant, sérieux et cossu, également décoré, s'était placé depuis quelque temps à droite de l'horloge, et semblait me faire pendant, tout en jetant de mon côté des regards vaguement inquiets. Nous avions l'air de deux candélabres, de chaque côté d'une pendule. Et toujours pas d'inconnue.

À cinq heures, le monsieur « qui me ressemblait comme un frère », parut prendre une résolution virile, en homme qui risque le tout pour le tout; il mar-

cha vers moi, et me dit en me saluant avec une extrême courtoisie :

— Pardon, monsieur, veuillez excuser ma demande sans doute indiscreète... est-ce que vous n'attendez pas un domino mauve ?

— Mais... oui, monsieur, répondis-je interloqué.

— Est-ce que ce domino, comme preuve de son retour, ne vous a pas remis une clef ?

— Oui, monsieur, et la voici, fis-je en tirant la clef de ma poche.

— Eh bien, monsieur, il m'en a remis une semblable. La voilà ! Nous avons été victimes d'une mâtine qui a voulu se moquer de nous, et qui, sans doute, cachée dans quelque coin, s'est payé notre tête, tandis que nous montions ridiculement notre faction inutile. Croyez-moi, nous sommes refaits ; allons nous coucher, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Il avait raison, le vieux monsieur. Et cependant j'étais tellement pincé, que, le laissant partir, j'ai encore attendu stupidement jusqu'à six heures, et que je suis retourné au bal suivant, dans l'espoir chimérique de retrouver le domino mauve. Le vieux monsieur était revenu, lui aussi, du reste.

Voilà l'histoire de la petite clef d'aluminium, ma chère Bertrade. Je n'ai jamais revu l'inconnue qui m'avait joué ce vilain tour, ce tour... de clef. Ah! les souvenirs, quand on est arrivé à un certain âge, quelle jolie collection de bouteilles vides!

JUSTE RETOUR...



LE PETIT Robert de la Galopière – Bob Galop pour ces dames – est depuis pas mal de temps déjà, depuis beaucoup trop de temps, le protecteur attitré de Juanita Cavalcanti. Cette Juanita Cavalcanti est née rue des Acacias, aux Batignolles, et s'appelle de son vrai nom Louise Taupier ; mais il est évident que Juanita Cavalcanti a plus d'allure, et le nom italien est justifié par des bandeaux très bouffants, très noirs, et très onvés, cachant les oreilles et encadrant le visage à la manière des vierges qui apparaissent sur les fresques de Carpaccio et de Botticelli. De plus, pour rehausser encore le côté latin du type, Juanita ne porte jamais que des robes rouges, tous les rouges, depuis le cramoisi jusqu'au sang de bœuf, et si ce rouge n'exaspère pas le petit Bob, c'est peut-être parce qu'il a un front dépourvu de toutes cornes – du moins, il en est intimement persuadé – et qu'il n'appartient à aucune *cuadrilla*.

Quoi qu'il en soit, Bob aime ce rouge, ces bandeaux, apprécie ce type éclatant de belle fille brune,

et, de l'avis des buveurs de cocktails, chez Maxim's ou au Palais de Glace, le petit ménage est très uni. Pendant tout l'automne dernier, on les vit, les mains enlacées, suçant la même paille, se parlant les yeux dans les yeux, se donnant des noms d'animaux extraordinaires, bref se livrant à toutes ces manifestations amoureuses, qui sont sublimes ou ridicules suivant le point de vue sous lequel on les considère. Mettons, si vous voulez, que nos amoureux étaient sublimes. Cela fera plaisir aux mânes de Victor Hugo.

Cependant, peu à peu, on revenait de la campagne ; les maisons rouvraient sur les rues leurs volets fermés, et la vie mondaine reprenait graduellement ; Bob Galop, en petit jeune homme bien pensant et de bon milieu, refit quelques visites, et absorba, de-ci, de-là quelques tasses d'eau chaude à d'élégants *five o'clock tea*. Or, à l'un de ces *five o'clock*, il reçut le coup de foudre, en se voyant tendre, dans une tasse du Japon, le mélange odorant, par la main fine et fuselée de la plus jolie Russe qu'on pût rêver, mademoiselle Sacha Trajowska. Tous les Parisiens connaissent les yeux de pervenche mouillée de l'adorable enfant, qui font contraste avec les jolis cheveux relevés sur le sommet du front

comme le cimier d'un casque d'or. Mince, svelte, serpentine, elle a adopté le mauve clair qui, par rayons réflexes, donne des tons lilas à ses yeux bleus, et produit une nuance chatoyante, bizarre, imprécise, avec des tons de gorge-pigeon, qui donnent au regard très doux un charmé infini. Été comme hiver, ses amis, ses danseurs et ses flirts ne l'ont jamais vue qu'en mauve, et le petit Bob ne put s'empêcher d'être séduit par ce cou long et mince, ce sourire enchanteur, ces épaules d'une si radieuse gracilité.

— Combien de morceaux de sucre ? disait Sacha, campée toute droite devant lui, et le dardant avec ses yeux clairs.

— Dix-sept, mademoiselle, répondit Bob, absolument abruti par l'admiration tumultueuse qu'il éprouvait.

— Eh bien, j'en supprime quinze, répondit en riant la jolie Russe, et je vous rends service au point de vue de l'esthétique, car le sucre engraisse, et vous deviendriez comme un ballon, mon pauvre monsieur.

— Un ballon très dirigeable, mademoiselle... et vous savez que ceux-ci sont longs et minces, en forme de cigare...

La glace était brisée ; on s'isola dans un coin du salon, tandis que les visites défilaient, et l'on devint tout à fait bons amis. Dès lors, la vie de Bob Galop eut deux intérêts. Le matin, il allait au Bois, en petit tonneau, avec Juanita ; mais, à cinq heures, il rencontra, aux Acacias, Sacha avec sa gouvernante. Le soir, il conduisait sa maîtresse dans les bouis-bouis et les boîtes de Montmartre, mais il n'eût, pour rien au monde, manqué le lundi de l'Opéra, ni les réunions mondaines, ni les bals de l'ambassade, où il était sûr de retrouver l'aimable Sacha. De fait, elle était véritablement exquise avec son esprit endiablé et primesautier, ses réparties vives, ses remarques effrontées et drôles, sur les choses et sur les gens. Une seule chose chiffonnait Bob : il aurait voulu des bandeaux botticellesques et des toilettes rouges. De cette manière, son bonheur eût été complet. Il était tellement habitué à cet uniforme chez la femme aimée qu'il lui semblait que Sacha, ainsi transformée, eût été parfaite. C'eût été une Juanita blonde, avec plus d'esprit, plus d'éducation et surtout plus de race. Toute la lyre ! Mais comment décider Sacha à abandonner son cimier, son casque d'or et ses toilettes mauves, auxquelles elle semblait vouée. Un beau soir qu'on avait bien valsé ensemble et dit, après le co-

tillon, un nombre considérable de bêtises, Bob Galop, qui avait, à la petite table du souper, un coup de champagne de trop dans la tête, après avoir regardé attentivement la robe de bal de Sacha, en mousseline de soie lilas très souple avec un dessin formé d'un semis d'étoiles, et un bouillonnement de tulle plus foncé qui mettait comme une écume violette au bord de la trame frangée d'edelweiss, ne put s'empêcher de dire :

— Très jolie, votre toilette. J'aime surtout cette traîne filetée de fines rayures de paillettes d'or, mais combien elle ferait plus d'effet en rouge !

— En rouge, dit Sacha étonnée ; mais vous savez bien que je ne porte jamais que du lilas ou du mauve.

— Et c'est ce que je vous reproche, saperlipopette ! Ah ! le rouge, comme cela vous irait ! quel rehaut cela donnerait à vos épaules, qui émergeraient encore plus blanches de ce cadre chaud et éclatant ! Et puis, il y a encore un petit changement que je voudrais vous demander...

— Quoi encore ? Allez, allez, faites votre carte, pendant que vous y êtes. Ne vous gênez pas, ce n'est pas plus cher.

— Eh bien... il me semble que vos beaux cheveux feraient merveille s'ils tombaient en bandeaux

comme des vagues dorées encadrant l'ovale du visage. Vous savez comme sur les fresques de Carpacchio.

Sacha s'était levée, très rouge, indignée :

— Supprimer mes toilettes mauves, enlever mon casque d'or, faire disparaître enfin tout ce qui constitue ma personnalité, mon originalité, mon petit chic spécial et bien à moi ! mais vous êtes fou, mon pauvre monsieur, ou plutôt je crois comprendre le sentiment qui vous guide. Vous avez le goût déformé par la fréquentation de la mauvaise compagnie.

— Moi, mademoiselle ! Si l'on peut dire !...

— Parfaitement. Je m'entends. Eh bien, rappelez vous une chose, c'est que jamais, vous entendez, jamais je ne changerai ma coiffure ; jamais je ne modifierai la couleur de mes costumes, et j'ajoute que jamais vous ne me reverrez, car je n'aime ni les impertinents ni les sots.

Là-dessus, mademoiselle Sacha, très digne, se leva de table et rejoignit sa maman au salon, tandis que le pauvre Bob Galop comprenant, mais un peu tard, la gaffe commise, s'en allait très décontenancé. Or, dimanche, en entrant goûter au Grand Hôtel Machin, elle eut une satisfaction. Dans le brouhaha du retour des courses d'Auteuil, elle aperçut à côté de

Bob Galop, assez morne, Juanita qui s'agitait pour avoir un porto blanc qu'on n'apportait pas assez vite ; mais Juanita était métamorphosée, méconnaissable. Plus de bandeaux noirs sur les oreilles, mais les cheveux teints au henné, relevés en cimier sous la toque en violettes de Parme. Plus de robe rouge, mais un petit paletot lilas, garni d'un grand col en hermine, avec une jupe de drap mauve bordée de queues de vison. C'était comme une pâle copie de Sacha, mais une copie manquée, un cliché retouché avec des bavures. N'ayant pu faire ressembler Sacha à sa maîtresse, Bob s'était efforcé de faire du moins ressembler Juanita à la jeune fille russe.

— Allons, se dit-elle, en souriant avec ce sourire un peu désabusé des ingénues nouveau siècle qui ont déjà beaucoup vu, beaucoup entendu, et surtout beaucoup retenu, allons, c'est un juste retour !...

RIVE GAUCHE



VOYEZ-VOUS, ma chère Yvonne, disait le marquis de Kerpiniou en agitant sa tête blanche, notre grand tort c'est d'être restés trop rive gauche. Notre faubourg Saint-Germain, si vénérable avec ses vieux hôtels entre cour et jardin, ressemble à une ville morte. M. de Curel dirait que nous sommes des « fossiles ».

— Palamède, reprit la marquise en souriant avec mélancolie, ce n'est pas à notre âge qu'on change ses habitudes. La rue de Verneuil n'est pas folâtre, je vous le concède, mais je la préfère cent fois, avec son recueillement aristocratique, à ces nouveaux boulevards où sur des rails passent à chaque instant, dans un fracas épouvantable, de véritables trains à vapeur.

— Oui, mais l'on nous reproche de rester ainsi en arrière, et de ne suivre notre pays que de loin, en tardigrades. À l'approche des élections, je crois qu'il serait utile de nous moderniser. Ainsi, pour notre prochain concert, j'aurai, suivant notre habitude, une cantatrice de l'Opéra et le quatuor Lam-

bé ; mais je serais d'avis de galvaniser nos invités, et d'éclairer cette soirée un peu grise par quelque chose de moderne, de pimenté, voire même d'un peu leste ; nos aïeux ne craignaient pas la grivoiserie, et j'ai dans mon cabinet des ivoires de Baudouin et des tableautins de Lancret et de Saint-Aubin qui en disent long.

— Chut, Palamède, vous allez me faire rougir.

— Bref, je serais d'avis de terminer notre programme par quelques chansons de mademoiselle Lise Solty. Qu'en pensez-vous ?

— Lise Solty, des Folies-Bergère ? Celle qui a repris le répertoire de Thérèse ?

— Parfaitement. Nous lui demanderons tout ce qu'elle a de plus osé, et l'on verra que nous sommes dans le train rive droite, tout autant, sinon plus, que les sous-vétérinaires d'aujourd'hui. D'ailleurs, nous sommes les descendants des marquis de l'Œil-de-Bœuf, des roués de la Régence, et des petits-maîtres de Louis XV, tous gens qui, palsambleu ! savaient s'amuser. Avec notre stupide *émigration à l'intérieur* sous Louis-Philippe, et notre bouderie morose sous le second Empire, nous avons perdu les saines traditions ; mais on peut les reprendre. La France de

M. Brisson s'ennuie, ressuscitons la vieille gaieté monarchique, redevenons gaillards et talons rouges.

— Comme vous voudrez, Palamède, je me suis habituée à vous donner toujours raison, et à suivre vos fantaisies ; mais ce que vous tentez là est bien risqué.

Immédiatement, le marquis de Kerpiniou lança ses invitations et, avec une certaine crânerie de vieux mousquetaire, il inscrivit sur ses cartes ; *Mademoiselle Lise Solty dans son répertoire.*

— Nous verrons si nos amis viendront, dit-il en riant. Mais je tiens à ne pas les prendre sans vert.

Dans le monde des vieilles douairières, ce fut un véritable événement. On allait donc entendre cette fameuse Solty dont les fils avaient parlé si souvent, avec des sous-entendus égrillards ! Il paraît que cette « donzelle » disait des énormités, des chansons à faire rougir un singe. Eh bien, mon Dieu, on l'entendrait cette divette éhontée, une fois n'est pas coutume, et l'on emporterait de grands éventails, derrière lesquels on pourrait rire tout à son aise et dissimuler son embarras quand ce serait trop raide.

Bref, les invitations furent acceptées avec enthousiasme. De nobles et honnêtes dames, qui n'avaient pas été dans le monde depuis vingt ans,

se firent refaire des robes de soirée pour répondre à l'invitation des Kerpiniou ; on ressortit les perles, les colliers de diamants, les plumes et les aigrettes qui sommeillaient dans les tiroirs au milieu de vagues relents de poudre à la maréchale, et, très émoustillé, l'on partit pour la rue de Verneuil, après avoir laissé les jeunes filles à la maison, avec la sensation délicate qu'on allait faire une petite débauche chez Ramponneau, ou s'encanailler, un brin, aux Porche-rons.

Dès dix heures, la fine fleur du noble faubourg se pressait dans les salons Kerpiniou, éclairés par de magnifiques lampes carcel. Il y avait là des noms qui avaient figuré au combat des Trente, des descendants de preux escrabouillés à Moncontour, aplatis à Malplaquet et fusillés à Quiberon. Les modes étaient un peu archaïques, les figures un peu ratatinées, et les gorges, en dépit des pierreries et des perles, apparaissaient flétries avec des évocations de gelée au marasquin ; mais, quand même, tous ces gens-là avaient grand air ; on sentait qu'ils appartenaient à une petite église où les fidèles étaient contents de se retrouver et de se sentir les coudes.

On écouta avec recueillement la grande cantatrice, vous savez celle qui a de si grands bras, une

si grande bouche et une si grande voix ; on hocha la tête en mesure pendant le quatuor de Schubert ; il y avait, selon le rite, une première partie berceuse, et une seconde partie sautillante ; on dormit et on sautilla, mais il était évident que tout l'intérêt était pour Lise Solty, qu'on attendait avec une impatience fébrile. À minuit, la divette apparut sur l'estrade, avec sa frimousse de gavrochinette, son nez tourné à l'imprudence, et ses cheveux bizarrement embroussaillés, avec une pépette sur l'oreille gauche. D'ailleurs, merveilleusement mise, le torse maigre moulé dans une robe de brocart blanc ivoire, rebrodé de fleurs et bordée d'un volant d'application d'Angleterre. Au corsage, les palmes d'académie en diamants. On se leva pour mieux voir, on braqua les faces à main sur l'étrange personne dont les élégances audacieuses étaient toute une révélation.

— Avez-vous vu, Diane, ces manches évasées, et cette rayure de queues de zibeline ?

— Et, Clotilde, remarquez cette frange de pétales de fleurs qui termine la fourrure. On dirait un Largillière. C'est tout à fait pimpant et joli.

— Ah ! il faut le reconnaître, ces créatures s'habillent bien !

Un peu décontenancée d'abord devant ce noble et caduque aréopage, Lise Solty avait bien vite repris son bel aplomb accoutumé. Elle s'avança sur le bord de l'estrade, fit signe à un accompagnateur barbu placé au piano, et commença au milieu d'une véhémente attention :

Rossignolet du bois sauvage,
Biau chérubin,
Va dire à la fleur du village
Que j'taimons bin.

Cette paysannerie fut écoutée avec étonnement et désappointement. On espérait du Piron, et l'on avait du Berquin. Les *Canards tyroliens* cependant, avec imitation de trombone avec le nez, éternuement et tyrolienne, remportèrent un peu plus de succès :

Couin-couin couin-couin
Quand c'est des canards tyroliens
Trou la la, itou – trou la la, itou.

Évidemment, c'était assez drôle, mais l'on s'attendait à plus pimenté, et *Rien n'est sacré pour un sapeur* ne dissipa pas cette impression mauve. En somme, cette cuisinière qui buvait le chambertin de son maître, avec un sapeur, n'avait rien de bien ex-

traordinaire. Devinant les sentiments de ses hôtes, Kerpiniou se décida. Il pénétra dans le petit boudoir Louis XVI qui servait de coulisse, et, après avoir baisé galamment la main de Lise Solty, il lui dit :

— Évidemment, mademoiselle, ce que vous avez chanté là est charmant, c'est une véritable note d'art, de grand art, mais... mes invités s'attendaient, de vous, à quelque chose de plus haut en couleur... de plus raide... de plus risqué même pour le milieu où il se serait produit. Vous m'entendez bien ?...

— Vous voulez quelque chose de risqué ?

— C'est cela. Allez-y carrément ; ne craignez pas de nous offusquer.

— Ah ! si c'est comme ça, moi ça m'est égal ! J'ai votre affaire. Ça va ronfler.

Palamède de Kerpiniou rentra, tout frétilant, au milieu des spectateurs, auxquels il annonça la bonne nouvelle, accueillie avec transports, et quand la divette reparut, elle fut saluée par un tonnerre d'applaudissements. Alors, tout à fait encouragée par cet accueil, Lise Solty se campa, le poing sur une hanche, et, de sa voix faubourienne, elle entonna à pleins poumons :

Allons, enfants de la patrie.
Le jour de gloire est arrivé !...

La Marseillaise! La Marseillaise chez Kerpiniou !
Ce chant abhorré au son duquel les aïeux avaient été fauchés en Vendée ! Ces rugissements qui avaient acclamé la chute des têtes sur la guillotine et les noyades de Nantes ! Il y eut une véritable panique dans le salon. Les douairières se levèrent effarées, et s'enfuirent en se bouchant les oreilles, et devant ce désarroi général, Lise Solty s'arrêtant et criant :

— Eh bien, mes enfants, qu'est-ce qu'il y a ? *La Marseillaise*, c'était les *Pompiers de Nanterre* de 93 !

DOUBLE EMPLOI



EDMOND DAUBUCOURT, le fin critique dramatique du *Phare Parisien*, est marié à une grosse femme qui fut, à ce qu'on assure, assez jolie jadis, mais dont le corps avachi ne présente plus qu'une masse informe, avec un petit nez perdu dans une face lunaire et couperosée. Dans le monde des théâtres, on l'appelle Valérie. Or, Valérie est très jalouse, et pour rien au monde, elle ne laisserait son Daubucourt, resté relativement fringant, se rendre seul à une répétition générale, le service de presse accordé au *Phare Parisien* étant, en général, de deux fauteuils. Ce second fauteuil du critique, c'est son bien, c'est sa chose, il fait, pour ainsi dire, partie des apports du contrat, et Daubucourt se résigne à traîner avec lui ce poids mort, se consolant pendant les entr'actes où, sous prétexte de se dégourdir les jambes, il va flirter, dans les couloirs, avec les petites amies, ou féliciter les comédiennes dans leur loge.

Cependant, ces soirs-là, Edmond est triste ; il n'a pas ses belles réparties du tac au tac, ses sou-

venirs étincelants, ses anecdotes catapultueuses, et neuf fois sur dix il trouve la pièce idiote. Son arrivée avec Valérie, et surtout le départ, entre deux haies de camarades, avec la grosse dame accrochée à son bras, et traînant péniblement son torse adipeux bouddiné dans des fourrures, suffit à lui gâter toute sa soirée. Mais parfois, – ô bonheur ! – Valérie, pour une cause quelconque, raisons de santé ou devoirs de famille, se trouve dans l'impossibilité de se rendre au théâtre, et, quoi qu'elle en ait, se voit forcée de s'incliner devant l'obligation professionnelle qui force Daubucourt à sortir sans elle. Alors, ce sont de vrais galas, des heures de grande liesse. Dès le matin, Edmond écrit à sa maîtresse, la mignonne Jane Bréville, des Nouveautés, vous savez, cette petite blondinette si frêle, si délicate, qui ressemble, avec sa joliesse et sa frimousse chiffonnée, à une figurine de Saxe, et lui envoie, par un petit bleu, le numéro du fauteuil. Ne vaut-il pas mieux l'employer ainsi que de le donner à la bonne ? – comme dans la revue des Variétés. Jane Bréville se rend à la répétition de son côté, tandis que Daubucourt, frisé, pomponné, vaporisé, avec son frac fleuri, fait une triomphale apparition individuelle, et simule une profonde surprise en appréciant le *heureux hasard* qui le met à côté

de mademoiselle Jane Bréville. Cette petite comédie ne trompe personne, mais, après les premiers saluts cérémonieusement échangés, on se met à causer le plus tendrement du monde, et l'on ne se quitte plus de la soirée. Dans ce cas-là, l'auteur a toujours un compte rendu débordant de bienveillance, tant il est reconnu que le plaisir rend l'âme bonne, et la fait accessible aux nobles sentiments, et même à la littérature décadente.

Or, hier matin, Valérie, qui avait fort mal dormi par suite de certains élancements dans une dent de sagesse – de sagesse ! – s'aperçut au réveil qu'elle avait un commencement de fluxion très accusé sur une joue déjà énorme, et déclara à Daubucourt, qui n'osait pas croire à son bonheur, qu'elle n'irait décidément pas à la répétition générale des Bouffes. Edmond, habitué depuis longtemps à la mimique des comédiens célèbres, se composa un visage désolé absolument nature, tout en plaignant de tout son cœur sa pauvre grosse femme ; puis, bondissant dans son cabinet, il expédia à Jane Bréville le numéro 74, voisin du 76, le fauteuil où il la rejoindrait vers les dix heures, en arrivant du dîner mensuel du cercle de la critique dramatique.

Mais, en rentrant s'habiller, à sept heures, il éprouva une douloureuse surprise : la fluxion de Valérie était passée, les élancements dans la dent de sagesse avaient complètement disparu, et l'épouse souriante – oh, ce sourire ! – annonçait qu'elle pourrait parfaitement se rendre aux Bouffes. Patatras ! Toujours suivant les principes d'une mimique savante, Daubucourt, par des moyens différents, se composa cette fois une physionomie radieuse, celle qu'on prend au théâtre quand on apprend une bonne nouvelle, ou qu'on voit entrer un cher ami, en général l'amant de sa femme – c'est la vie – puis, très perplexe, il endossa son frac et, avant de se rendre au dîner des critiques, il passa chez Jane pour la prévenir du contre-temps. Hélas ! Jane ne dînait pas chez elle ; elle était partie, en grande toilette, avec son petit sac et sa lorgnette, preuve certaine qu'elle allait au spectacle, et la conjonction allait se produire, inévitable, entre l'épouse et la maîtresse. Que faire, bonnes déesses, que faire ?

Pendant tout le dîner, mangé d'une manière distraite, Daubucourt tourna et retourna la question sous toutes ses faces. S'il n'allait pas du tout aux Bouffes, prétextant un malaise ? Mais l'œuvre était importante, et Valérie raconterait la pièce à la diable,

en se perdant dans les détails ; quant à Jane, c'était encore bien pis, elle n'avait jamais rien compris et confondait le lever de rideau avec le premier acte. Et puis, n'était-il pas dangereux de laisser ainsi les femmes côte à côte, pendant toute une soirée ; ne pouvait-il pas y avoir des explications aigre-douces. « – Madame, vous occupez un fauteuil qui m'appartient. – Vous faites erreur, madame : c'est le service du critique Edmond Daubucourt, que j'attends. – Moi aussi. » Tableau ! Ah ! le faisan truffé passa mal et la glace vénitienne fut peu appréciée. À peine le café avalé, Daubucourt se précipita aux Bouffes, où l'on jouait le premier acte, et risqua un coup d'œil timide par le vasistas de l'entrée des fauteuils qui heureusement se trouve dans le fond de la salle, et très en arrière des fauteuils d'orchestre, Ce qu'il avait prévu était arrivé.

Au 74, le dos rebondi et grassouillet de Valérie sanglé dans une robe de satin prune, s'étalait à côté du torse svelte de Jane, dans un corsage blousé de mousseline de soie Ophélie, et la toque de tulle blanc garnie d'une plume orange se frôlait avec hostilité contre les primevères blanches et mauves de la capeline Louis XVI. Il était vraiment extraordinaire que l'étincelle n'eût pas encore jailli, tout frottement,

d'après les lois physiques, devant dégager de l'électricité. Daubucourt resta un moment rêveur à contempler ce couple disparate et juxtaposé qui représentait, pour lui, le devoir et la fantaisie, l'ennui et la joie, le vice et la vertu, tout ce qu'Hercule avait aperçu un jour à l'embranchement de deux routes.

Il suivit la vertu qui lui parut plus belle.

mais, vraiment, il était impossible, même avec une bonne volonté herculéenne, de trouver Valérie plus belle que Jane. Puis, comme l'acte allait finir, il descendit au contrôle, où il savait trouver le secrétaire général, et lui conta son cas en toute humilité.

— N'est-ce que cela, dit le secrétaire, je vais appeler mademoiselle Bréville que je connais, sous prétexte de communication importante ; dans le couloir, je lui expliquerai la situation délicate, et la caserai au fauteuil 31 qui vient de me rentrer.

— Ah ! mon ami, vous me sauvez la vie.

La chose se passa le mieux du monde. Jane, appelée par le secrétaire, se leva en souriant, et le rejoignit ; mais, pour qu'il ne parût pas y avoir concorde entre ce départ et son arrivée, Daubucourt resta encore un bon quart d'heure à avaler une orange glacée, au buffet du passage Choiseul, en com-

pagnie de camarades, et eut la canaillerie de rejoindre le 76 bien après le lever du rideau sur le second acte, ce qui reculait toute explication.

— Figure-toi, chéri, qu'une créature avait pris ton fauteuil, dit madame Daubucourt, dès qu'elle put parler.

— Ah bah ! fit Edmond, elle avait osé !

— Oui ; mais le secrétaire général est arrivé pendant l'entr'acte et l'a expulsée, avant même que j'aie besoin d'intervenir. Vois-tu, c'est cette petite blonde étique et anémiée qui nous regarde, là-bas.

— Elle a une sale tête, dit lâchement Daubucourt.

Et très triste, il écouta le troisième acte, songeant à la sortie ridicule avec le boulet, et à la morne rentrée dans le domicile conjugal, au lieu des joies rêvées, au beau paradis de l'adultère.

Et le lendemain, dans son compte rendu du *Phare Parisien*, il a trouvé que la pièce commençait bien... mais finissait mal.

LA SOUS-PRÉFÈTE



M. CHEVRIÈRES, sous-préfet de Pagny-sur-Indre, était plongé dans un profond sommeil et rêvait au discours qu'il ferait à l'inauguration de la fontaine donnée par la marquise de Quinvilliers – il fallait se montrer reconnaissant envers le château, mais sans trop effaroucher les purs – lorsqu'il fut réveillé par un vacarme épouvantable provenant des étages supérieurs. On eût dit comme la chute d'un meuble. Des cambrioleurs, peut-être ?...

M. le sous-préfet passa vivement une culotte, décrocha à une panoplie son épée d'uniforme, et grimpa bravement au second pour voir ce qui se passait. Là, un spectacle étrange s'offrit à sa vue. Son épouse Berthe, en simple déshabillé de nuit, poussait de toutes ses forces une porte derrière laquelle, en caleçon, le beau Joseph Sibiville, son premier secrétaire, son ami, presque son fils, s'était barricadé avec une commode. Mais Berthe était arrivée à un de ces moments d'exacerbation hystérique où tout l'être féminin obéit aux sens surexcités, au point de

perdre toute notion de tenue de morale et de prudence. Donc, d'un vigoureux coup d'épaule – oh, cette épaule si blanche, si ronde, si rose! – elle avait renversé la commode que le fidèle Joseph continuait à maintenir par le bas, afin de l'empêcher de glisser sur le parquet, et, dépoitraillée, les cheveux épars, la bouche humide, elle persistait dans son dessein bien arrêté de vouloir pénétrer de force chez Sibiville.

Elle avait si peu le sentiment de la réalité, que l'arrivée même de son mari, en bras de chemise, et grotesque avec son épée à la main, ne l'empêcha pas de continuer sa besogne de violation de domicile et de viol de secrétaire avec effraction, et qu'il fallut la rude voix de Chevrières pour arrêter cette lutte nocturne :

– Eh bien, Berthe, que faites-vous donc là? Vous êtes folle?

Madame Chevrières leva les yeux, poussa un cri de rage, et se sauva en rajustant son peignoir rose, tandis que Sibiville, très penaud, ne savait trop quelle raison donner à son chef. Mais celui-ci le prit dans ses bras, très ému, avec une sincère tendresse :

– Vous êtes un brave cœur, Joseph, et je n'attendais pas moins de votre loyauté. Ne m'expliquez rien, et n'essayez pas d'innocenter une

situation que je pressentais depuis longtemps. Demain matin, le landau de la sous-préfecture conduira madame Chevrières à la gare pour rentrer à Paris chez sa mère, « avec ses hardes personnelles », comme dit le code, et, de ma vie, vous m'entendez, je ne veux plus entendre parler de cette dévergondée.

Et il le fit, comme il l'avait dit, ce digne sous-préfet aussi « à poigne » qu'aux plus beaux jours du second Empire. Berthe partit en pleurant, lançant des baisers désespérés vers la fenêtre du beau Sibiville, et regrettant, mais un peu tard, la belle position officielle perdue, avec les huissiers, l'hôtel somptueux, les honneurs et les égards. Ce qui avait d'ailleurs encouragé Chevrières à être inexorable, c'est que le renvoi de sa femme allait faciliter beaucoup ses voyages à Paris, et ses rendez-vous avec la petite Liona Forti, des Bouffes, entre deux visites place Beauvau, au ministère de l'intérieur. Or, pour un sous-préfet, il est quelquefois bon d'aller voir le ministre de l'intérieur. Pendant ce temps, Berthe, de chez sa mère, envoyait lettre sur lettre à Pagny-sur-Indre, pour essayer de reconquérir sinon l'amour de son mari, ce dont elle se souciait comme de sa première jarretelle, du moins sa position sociale ; mais le secrétaire Sibiville, qui avait ses raisons pour connaître

l'écriture de madame, avait reçu l'ordre impérieux de renvoyer, sans les ouvrir, toutes les lettres de Berthe, ce qu'il faisait avec un soin scrupuleux. Le malheur voulut que mademoiselle Liona Forti eût une écriture sensiblement pareille à celle de madame Chevrières, si bien qu'un beau matin, parmi les lettres qui lui étaient retournées par le secrétaire, l'épouse expulsée trouva le petit mot suivant :

« Mon bon chien-chien,

» C'est convenu. Vous me prendrez demain, à minuit et demi, à la sortie du théâtre, dans le passage Choiseul. On ira manger des écrevisses, et de là on regagnera le bon dodo où, par ce froid, tu remplaceras avantageusement le cruchon. Tends tes lèvres, sous-préfet de mon cœur.

» LIONA »

Berthe ne fit qu'un bond chez sa mère – une forte femme – qui, après avoir lu le poulet si précis et si tendre, s'écria triomphante, dans une explosion de joie délirante que toutes les belles-mères comprendront :

— Enfin, nous le tenons, le misérable. À nous deux, monsieur mon gendre : Nous allons rire !

Or, précisément, les journaux du matin annonçaient pour la fin de l'année tout un mouvement administratif et une nombreuse promotion de préfets. Parmi ceux-ci figurait Chevrières, qui quittait la sous-préfecture de Pagny-sur-Indre pour la préfecture d'Indre-et-Cher. Les heures nombreuses qu'il avait passées dans l'antichambre du ministère de l'intérieur, et aussi dans le foyer de la rue Monsigny, recevaient enfin leur récompense.

— Préfète ! ma Berthe chérie, tu seras préfète ! Tu auras un factionnaire à ta porte. Tu recevras toutes les autorités du pays, généraux, évêques, magistrats, etc. Tu habiteras un palais, sous des lambris dorés. Habille-toi, mets ton chapeau, et courons ensemble chez l'avoué.

Munies de la lettre accusatrice, les deux femmes se présentèrent chez maître Brouta, qui lut la lettre de Liona avec une profonde attention, et avec ce sourire sceptique des gens de loi habitués aux faiblesses du cœur ; puis, ajustant son binocle sur son nez crochu, il leur dit :

— Ça, c'est bon, c'est très bon, un vrai nanan, mais il faut jouer serré. M. Chevrières a le bras long. D'un autre côté, il a tout intérêt, dans sa situation actuelle, à ne pas provoquer un scandale qui lui ren-

drait impossible l'entrée de la préfecture. Laissez-moi donc parlementer.

Là-dessus, il écrivit à Chevrières une lettre l'avertissant que le hasard avait mis entre les mains de madame Chevrières une missive qui ne laissait aucun doute sur les relations adultérines existant entre lui et l'artiste des Bouffes. Armée de ce précieux document, l'épouse outragée était décidée à demander le divorce... à moins que son mari ne préférât lui rouvrir toutes grandes les portes du domicile conjugal; dans ce cas, comme elle était bonne personne, elle daignerait accorder le pardon.

Au reçu de cette lettre, Chevrières exaspéré poussa le bouton électrique et manda immédiatement le beau Sibiville dans son cabinet :

— Tenez, lisez cela, Joseph! Et quelle gaffe avez-vous commise, mon pauvre ami?

Joseph devint vert :

— Il faut évidemment que dans les lettres de madame Chevrières que j'ai réexpédiées à Paris, il s'en soit glissée une de mademoiselle Liona. Les écritures ont une certaine analogie. On pourrait s'y tromper, répartit le premier secrétaire.

— Et cela, juste au moment de ma nomination. Ah! il n'y a pas à dire, je suis pris, absolument pris

comme dans une souricière, car si je veux lutter, c'est le scandale, pis que cela, le ridicule... D'un autre côté, puisque vous avez noblement résisté, avec la comode, en somme mon honneur est intact...

— Mais oui, monsieur le préfet, appuya Sibiville. Et puis, une femme légitime, cela est très utile dans le nouveau poste que vous allez occuper, Cela donne du poids, de l'autorité. Madame Chevrières présidera admirablement vos réceptions officielles, vos dîners ; elle sera très décorative dans l'avant-scène du Grand-Théâtre les soirs de gala. À votre place, voyez-vous, je pardonnerais.

Une heure après, une dépêche partait de Pagny-sur-Indre pour Paris, et le soir même, madame Chevrières réintégrait l'hôtel, d'autant plus joyeusement que Sibiville avait été la chercher à la gare.

Je ne saurais vous dire si le secrétaire est revenu à des sentiments moins rigides, et s'il n'a pas voulu mériter plus longtemps ce nom de Joseph, si difficile à porter, même en province. Tout ce qu'on a pu constater, c'est que tout le monde paraissait fort satisfait lorsque le nouveau fonctionnaire a fait son entrée dans sa bonne préfecture, trônant avec Berthe dans le landau administratif, avec l'escorte de gendarmes à cheval, en grande tenue de service. Jamais

le beau baudrier jaune n'avait brillé d'un plus vif éclat. Pandore reluqua en connaisseur la nouvelle préfète et le secrétaire assis, très fier, en face d'elle, puis tout en trottant le sabre au clair, à la française, il fredonna :

... Mais le cœur, pourquoi je l'ignore,
Aime à changer de garnison.

— Brigadier, vous avez raison, riposta son subordonné.

N'ÉCRIVEZ JAMAIS!...



A LA SUITE d'une certaine soirée, passée dans une loge de la Comédie-Française avec madame Jarnage, René ne pouvant rien voir de la pièce – il était placé au second rang – prit le parti de contempler la nuque de la jolie personne qu'il avait devant lui, et le résultat de cet examen fut que cette madame Jarnage avait une peau satinée, de petites mèches blondes qui se tordaient en révolte et que de tout son être s'exhalait un parfum des plus grisants et capiteux. Bref, créature savoureuse et très désirable.

Il se mit donc à lui faire une cour assidue, ne la quittant ni au concours hippique ni dans le monde, lui écrivant chaque matin les lettres les plus phosphorescentes, avec des termes véhéments et tumultueux qui expliquaient son état d'âme. Dans ces cas-là, il est toujours beaucoup plus convenable de ne parler que de son âme, bien qu'elle soit bien peu de jeu, la pauvre! Mon Dieu, madame Jarnage n'était pas une vertu farouche, René était gentil assurément.

ment... mais il y avait un *hic*, un gros *hic* : elle savait pertinemment qu'il avait depuis deux ans une liaison avec la vicomtesse de Symiane – une poseuse s'il en fut – et que cette liaison durait toujours. En vain René jurait-il ses grands dieux qu'en admettant qu'il eût eu une maîtresse, tout était fini, bien fini. Madame Jarnage, très bien renseignée sur les visites bi-hebdomadaires qui avaient lieu dans le petit rez-de-chaussée de la rue du Cirque, n'ajoutait aucune foi à ces protestations intéressantes mais intéressées, et disait toujours qu'elle ne se souciait pas d'être attelée à deux, même en tandem.

– J'ai horreur du partage, répétait-elle avec une petite moue de dédain. Faites-vous libre, complètement libre et après... nous verrons. Mais, jusque-là, rien, mon pauvre ami ; pas ça, pas ça !

Et René se désolait, car d'un côté madame Jarnage lui plaisait beaucoup – figurez-vous une petite caille bien à point – mais d'un autre côté, il n'avait nullement envie de quitter madame de Symiane, d'autant plus qu'on l'avait prévenu ; avec la vicomtesse, ça allait bien tant que ça allait bien ; mais, le jour où ça craquait, il fallait autant que possible ne pas s'en faire une ennemie, car elle avait une langue agréable mais terrible pour ceux dont elle croyait

avoir à se plaindre. Elle voulait bien lâcher, cela lui souriait, avec la satiété inévitable ; mais, en aucune façon, elle n'admettait pas, une seconde, qu'on la lâchât. Avec cela, très bien posée, grande situation, et quand ça lui chantait, suffisamment vibrante et vicieuse pour faire passer quelques heures fort agréables. Bref, pour toutes ces raisons, René aurait bien voulu conserver les bonnes grâces de madame Symiane... et cependant, cela ne l'empêchait pas d'avoir une envie folle de madame Jarnage, l'homme jeune étant, de par les lois naturelles, un être essentiellement polygame. Les professeurs de morale pourront raconter tout ce qu'ils voudront, c'est comme ça. Il eut donc recours à un petit stratagème très simple et cependant très machiavélique.

Feignant de s'être trompé d'enveloppe – ces choses-là arrivent – il envoya à madame Jarnage une lettre destinée à madame de Symiane, et dans laquelle la rupture avec cette dernière était nettement déclarée :

« Ma chère Marcelle, j'ai longtemps lutté, car je craignais trop de te faire de la peine, mais il faut cependant que je te dise ce que j'ai sur le cœur. Comme on chantait dans la *Périchole* :

Tu dois le comprendre toi-même
Que cela ne saurait durer,
Et qu'il vaut mieux – Dieu que je t'aime !
– Et qu'il vaut bien mieux se quitter.

» Oui, voilà le grand mot lâché. Il faut nous quitter, pourquoi ? Tout simplement parce que j'en aime une autre, follement, éperdument. Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas. Or, je ne veux pas m'abaisser jusqu'au mensonge, jouer une comédie qui serait indigne de toi et de moi, et qui enlaidirait notre joli passé que je veux conserver intact. Il y a longtemps que tout cela aurait dû être dit, mais j'étais lâche devant tes larmes, je reculai toujours, trouvant que ce qui distingue la délicatesse des amants, ce n'est pas la façon de se prendre, mais la façon de se quitter. Donc, quittons-nous proprement. Mettons un signet à la page du roman et conservons l'un de l'autre un bon souvenir. En somme, ça a été deux années paradisiaques, mais maintenant c'est fini, inexorablement fini, l'amour, à mon humble avis, devant être fait de désir et non de pitié.

» RENÉ. »

Oh ! qu'il était drôle le sourire de madame Jar-nage en lisant ces lignes canailles, ces lignes qui, soi-

disant, ne lui étaient pas adressées ! Il y avait de tout, de l'amusement, du scepticisme, un peu de mépris aussi, car, en fine mouche, pas une minute elle ne crut à l'erreur d'enveloppe. C'était une ruse pour la décider à sauter le pas ; mais cette ruse n'était pas d'un honnête homme, car elle révélait la personnalité de la rivale. Immédiatement le petit caprice qu'elle avait eu pour le beau garçon s'envola en fumée, et il ne lui resta plus qu'un vague désir de répondre à une roserie par une autre roserie, tout en étant désagréable à cette poseuse de vicomtesse qui, du haut de son Annuaire de la noblesse, la traitait toujours avec une froideur des plus impertinentes.

Alors, elle prit la lettre et l'inséra dans une enveloppe pneumatique, sur laquelle elle écrivit le nom et l'adresse de madame de Symiane. En même temps, elle adressait le mot suivant à René :

« Mon cher ami,

» Vous vous êtes trompé d'enveloppe, du moins je veux le croire, ne pouvant vous supposer capable d'une indigne supercherie, et vous m'avez envoyé, par erreur, une lettre destinée à madame la vicomtesse de Symiane. Je me suis bien aperçu tout de suite que la lettre n'était pas pour moi, mais je

n'aurais pas été femme, c'est-à-dire curieuse comme toutes les filles d'Ève, si je n'avais pas été jusqu'au bout.

» Donc, j'ai lu la lettre en entier, et je vous assure qu'elle m'a causé un vif intérêt, non pas peut-être celui que vous auriez voulu me voir éprouver, mais, quand même, cette lecture était instructive et pas banale. Comme la missive semblait urgente, je me suis empressée de l'envoyer par enveloppe pneumatique à la véritable destinataire dont je savais l'adresse. Elle l'a, à l'heure actuelle, et peut en savourer la belle et brutale franchise. Voilà trente centimes que je ne regrette pas, puisque, de cette manière, vous êtes débarrassé d'une femme que vous n'aimiez plus. Six sous. Avouez que c'est pour rien, et cela valait même les dix sous de l'ancien tarif, mais, grâce à M. Mougeot, nous avons maintenant la rupture à prix réduit.

» Le terrain est déblayé ; laissez-moi ajouter que votre lettre m'a inspiré de salutaires réflexions. Si vous traitez madame de Symiane avec celle désinvolture après deux ans... d'affection, qui me dit, le cas échéant, que vous n'en useriez pas de même, par la suite, avec moi ? Je ne serai jamais à vous, monsieur Machiavel, oubliez-moi comme je vous oublie.

» J...»

Bien entendu, après ce beau coup, la vicomtesse, furieuse, n'a plus voulu revoir René. Il y a certaines gaffes qui ne sont pas permises quand on n'est plus un collégien ; à l'amour a succédé une haine féroce, d'autant plus que madame Jarnage ne se gêne pas pour colporter l'histoire dans tous les salons, et le petit potin – véritable occasion de printemps – est fort apprécié.

Et voilà pourquoi René se promène si mélancoliquement au Concours hippique dans la tribune de droite qui a remplacé la butte aux lapins chère à nos ancêtres. Il cherche une fiche de consolation, et il est bien probable qu'il la trouvera ; mais, à l'heure actuelle, il en est encore aux amers regrets qu'on éprouve lorsqu'on a la sensation d'avoir perdu, par sa faute, quelque chose de très bon, et il ne se dit pas encore que l'amour est comme la guerre, une belle chose... quand on en est revenu.

À CHACUN SON HEURE



A MINUIT ET DEMI, les convives invités pour fêter le centenaire du Retour commençaient à arriver, et, dans l'escalier du restaurant, c'était un joyeux défilé d'artistes, de gens de lettres, de critiques, de jolies femmes emmitouflées dans leur sortie de bal, et émergeant, en mousseline de soie froufroutante de leurs fourrures, comme des chrysalides qui seraient devenues papillons, tout ce monde de théâtre si insouciant, si fou, voyant la vie sous le ciel éternellement bleu des décors, et sous le soleil des herses électriques. Sur le palier du premier étage, se tenaient le directeur et les auteurs, ayant un petit mot aimable pour chacun, et indiquant la place réservée sur une immense table en fer à cheval occupant les trois côtés de la serre toute ornée de plantes vertes et de massifs de fleurs. Pour que chacun fut à l'unisson, deux accortes bouquetières piquaient, au passage, des roses aux boutonnières des fracs, dût cette rose faire momentanément disparaître chez les grands pontifes quelque ruban rouge ou non,

quelque rosette de la Légion d'honneur, et accrochaient, en bonne place, au corsage des femmes des touffes de violettes de Parme et de mimosa.

— Où suis-je ? demanda tout à coup Jane Barths, qui faisait son entrée dans une merveilleuse robe de crêpe de Chine bleu pâle, mettant en valeur ses épaules nacrées, son teint d'Anglaise et son casque d'or.

— Ma chère, dit l'auteur, vous êtes au centre et à gauche, voyez-vous, là-bas, entre le grand critique Baloudet, et le petit Maxence, le soiriste du *Boulevard*.

— Eh bien, je serai parfaitement encadrée, dit Jane, qui gagna sa place, en échangeant, tout le long du chemin, des poignées de main et des accolades avec ses nombreux amis et amies.

Baloudet se leva avec empressement, et offrit son bras à Jane pour la conduire à sa place tandis que Maxence, beaucoup moins correct, criait :

— Ô hé ! du canot, ô hé ! accoste à bâbord.

Jane accosta à bâbord et s'y installa gentiment, ôtant ses gants, étalant son éventail, ses breloques, son petit miroir, sa bourse d'or, sa boîte de carmin, sa boîte à poudre, transformant, en un mot, sa place en un petit coin bien à elle ; puis, tandis que Boldi,

installé dans le fond de la salle avec son orchestre, en smoking écarlate, attaquait ses mélodies les plus entraînantes, le souper commença. Maxence était très gai, d'une gaieté un peu capricante, fabriquait des bonshommes inconvenants avec des carapaces d'écrevisses et risquait des calembours idiots. Le souvenir étant venu d'une certaine artiste qui avait envoyé à son amant des bonbons contenant des hamçons d'acier, Maxence – oh ! ces soiristes ! – avait lancé un :

– C'était pour savoir ce que les *âmes sont*, qui lui valut immédiatement le profond mépris de Jane Barthès.

Ah ! combien plus intéressante était la conversation de Baloudet, en dépit de sa chevelure rare, de son petit ventre et de sa barbe grisonnante. Cet écrivain avait tout vu, tout su, tout retenu. Il parlait lentement, d'une voix caressante, comme un homme qui a l'habitude de causer avec les femmes ; il évoquait les paysages lointains de pays ensoleillés à travers lesquels il avait voyagé pendant sa première jeunesse, avec des aventures drôles ou héroïques. Il y avait surtout une idylle qui se passait avec des bergères grecques dans les Propylées de l'Acropole.

— Ça aurait pu me coûter la vie, disait Baloudet, mais ça ne me coûta que cent sous.

— C'était cher ! observa Maxence.

Jane le rappela au respect par un regard sévère, et continua, extasiée, à écouter la parole de miel de l'éloquent Baloudet. Maintenant, il avait soulevé des questions de grand art, passant de Shakespeare à Victor Hugo, et de Mozart à Wagner. Il avait beaucoup connu le poète et le dépeignait avec sa barbe blanche à poils doubles, ses cheveux drus encadrant le front haut et cette mâchoire de fer qui broyait les aliments disant à sa vieille amie madame Drouet, qui souffrait d'un cancer :

— Si vous mangiez comme moi régulièrement et de bon appétit, vous n'auriez jamais mal à l'estomac.

Et tandis que les foies gras glacés succédaient aux poulardes bressanes, Jane Barthès, de plus en plus conquise, ne quittait plus Baloudet des yeux, arrivant à le trouver presque beau, en dépit de l'âge, tant l'intelligence rayonnait sur son visage marqué par la passion. Celui-là était un homme, celui-là devait savoir aimer, avec ces mots qui bercent et qui persuadent, et la vie, avec lui, devait être un enchantement, au milieu de trésors d'érudition toujours répandus et de curiosités cérébrales toujours

satisfaites. Pendant ce temps le petit Maxence, très émoussillé par la tisane de champagne dont il se versait de belles lampées, mangeait comme un ogre, buvait comme un Templier et continuait ses pitreries d'un goût parfois douteux. On riait cependant autour de lui, tandis que Jane Barthès, agacée, et après avoir plusieurs fois repoussé un soulier verni qui, sous la table, se permettait de déplorables familiarités, lui disait avec une petite moue de dédain :

— Vous êtes soireux ?

— Soiriste, madame, si vous le voulez bien, sans cela je dirai que vous êtes une acteuse.

— Eh bien ! mon cher soiriste, vous avez manqué votre vocation ; vous auriez dû être commis-voyageur. À la table d'hôte de Béziers, vous auriez eu beaucoup de succès.

— Oui, là comme ailleurs, répartit Maxence, sans se déconcerter. Le succès, c'est ma spécialité.

Il faut bien pourtant reconnaître que son succès était réel, et quand, au dessert, Baloudet se leva et déclama en l'honneur de l'auteur des vers où l'on retrouvait toute sa science classique, tout son amour pour la littérature païenne, quand il évoqua le souvenir du joyeux vaudeville, si bien joué par mademoiselle Barthès :

Centenaire aujourd'hui, mais toujours plein de sève,
Il fait ses derniers pas en vous donnant la main.
Ce fut un gai voyage, et ce fut un beau rêve,
Et nous avons bien ri tout le long du chemin !...

Jane, attendrie, ne put s'empêcher d'embrasser le poète, au milieu d'une ovation indescriptible.

Le souper fini, elle prit son bras et se dirigea avec lui, vers la salle de bal. Ils marchaient tous les deux, mollement enlacés, d'un pas majestueux, tandis que Maxence suivait en gambadant. Et comme Boldi avait entamé « Amoureuse » la valse de Paulette Darty :

— Voulez-vous me faire faire un tour de valse ? demanda Jane, en dardant Baloudet de ses grands yeux verts.

— Avec joie, répondit Baloudet.

Il se lança dans un trois-temps assez bien rythmé mais, dès le second tour, il fut obligé de s'arrêter, haletant :

— Excusez-moi, mais... comme cela tout de suite... après le souper... je manque un peu de souffle.

Il s'affala sur une banquette, tandis que le petit Maxence accourait avec des bonds simiesques.

— Mademoiselle, voulez-vous permettre à un humble ver de terre de faire pivoter une étoile ?

— Allons-y, dit Jane qui avait envie de danser.

Et le petit Maxence partit comme un fou, léger comme un sylphe, l'entraînant dans un tourbillon, la grisant de vitesse, l'étreignant contre lui d'un bras robuste et nerveux.

— Vous soupez mal, mais vous valsez bien, dit Barthès, les yeux mi-clos, comme si cette rotation lascive lui eût fait entrevoir un rêve voluptueux.

— Il y a d'autres choses que je fais bien mieux encore, répondit Maxence, les yeux brillants. Moi, ce ne sont pas des phrases, mais des actes.

— Oui, réfléchit Jane. Vous n'êtes pas un homme de jour ; l'idéal serait d'avoir dans le jour les visites de BalouDET...

— Et la nuit les visites du petit Maxence.

... Et le fait est que je la vis partir au bras du jeune soiriste ayant complètement oublié le grand critique qui continuait à s'éponger le front.

AU TEMPS DE GAVARNI



C'EST AVEC une véritable joie d'enfant que la belle Liane de Trêves, dans son somptueux hôtel de l'avenue Hoche, se métamorphosait en lorette 1830. Elle avait renoncé aux ondulations pour adopter une coiffure étrange avec grappe de papillotes et cheveux échafaudés en énorme coque, au-dessus de la tête, ce qui dégagait la nuque adorable. Sur cette coiffure, elle avait campé un chapeau monstrueux à forme de tourtière, avec grandes plumes d'autruche frisées, et nœuds en rubans de gaze bleue. Son canezou en pointe festonnée, sa robe en gris de Naples avec application de Sinaïde, ses manches à gigot, et sa triple pèlerine en albanienne-pudeur-virginale, tout cela était du Gavarni le plus pur. Et, ma foi, Liane était si jolie qu'en dépit de ce travestissement caricatural, elle restait délicieuse, avec l'ovale allongé de sa figure, ses traits fins et délicats, son petit nez relevé, et surtout ses grands yeux verts de chatte amoureuse.

— Allons, se dit-elle, en donnant un dernier coup d'œil au miroir, je ne suis pas trop laide ainsi, et ma foi si je rencontre quelque dandy, lord Seymour ou Lucien de Rubempré, il sera le bienvenu, car le mois d'avril avec ses modes de printemps est un mois très dur.

Elle sauta dans son coupé et dit à Tom :

— Au Moulin-Rouge !

Tom fut un peu surpris, car il n'avait pas l'habitude de conduire madame en des endroits aussi risqués, mais comme il constata qu'il arrivait en même temps que le roi Louis-Philippe, dans son landau royal, escorté de ses dames d'honneur, de ses ministres et de ses officiers d'Afrique, il se rasséra un peu. Il s'agissait sans doute de quelque fête diplomatique.

Liane sauta à terre, en disant à Tom qu'il pouvait rentrer, puis elle se lança bravement au milieu de la cohue des chiquards, des débardeurs, des gardes nationaux, des Thomas Vireloque, des modistes et des trottins, en songeant que tout cela vivait, buvait et mangeait et que Gavarni avait eu raison en déclarant que cela donnait « une crâne idée de l'homme ».

Les pantalons de velours à volants de dentelle avec large ceinture de soie coupant la taille, les cha-

toyantes chemises de satin aux transparences rosées, les plumeaux sur les casques romains, et les immenses turbans Turcs, tout cela se mêlait, se pressait, s'agitait dans une poussière d'or, sous les radiations de la lumière électrique. Puis, de temps en temps, passait quelque fashionable contemporain de Brummel, quelque artiste ami de Schaunard donnant le bras, qui à la duchesse d'Espars, qui à Mimi Pinson, et rien n'était amusant comme ce mélange de la grande vie racontée par Balzac et de la vie de bohème chantée par Mürger.

Cependant, dans cette cohue, Liane de Trèves très admirée et très lorgnée par des monocles carrés, cherchait un homme, avec cette supériorité sur Diogène, qu'elle voulait un homme élégant. Elle crut l'avoir trouvé en la personne d'un *engoncé* de haute mine qui portait les cheveux en touffes sous un chapeau pointu, et avait le torse moulé dans une redingote vert myrte avec haut collet de velours, et basques plissées. Sur son gilet de satin noir brinquebalait une longue chaîne d'or avec toutes sortes de cachets et de breloques et son pantalon gris-Lamartine en Casimir était fixé sur la botte vernie par des sous-pieds. Au regard que lui lança Liane, le dandy

salua en montrant un crâne complètement chauve entre les deux touffes frisées.

— Monsieur le comte de Morny, sans doute ? dit Liane.

— Et vous la lorette Esther dite la Torpille. Êtes-vous toujours amoureuse de Lucien Chardon ?

— Non. Je l'ai remplacé par le chansonnier Naudaud :

Prudes sournoises,
Beautés bourgeoises,
Qui des attraits ignorez tout le prix,
Arrière, arrière,
Pauvreté fière,
Je suis lorette et je règne à Paris !

— Bravo, ma chère, vous avez de la littérature. Voulez-vous venir dans la loge du ministre ? Vous serez moins exposée à la cohue, et vous verrez mieux le défilé des chars.

Liane prit avec joie le bras du comte de Morny et se dirigea vers la loge ministérielle, située à la gauche de la loge royale. À la porte, deux laquais tenaient en mains le chandelier à sept branches, et, au fronton, dans le vélum à crépines d'or, les armes royales faisaient pendant à celles de la République.

Déjà! À vrai dire, la loge ministérielle était un peu mêlée.

Il y avait bien le ministre, et même la ministre, mais il y avait aussi un tambour-major de chiquards, des peintres ultra-fantaisistes, un pierrot blafard qui battait de l'aile comme un pingouin, et même quelques chiffonniers.

On s'empressa de faire place aux nouveaux arrivants avec cette vieille galanterie française qui n'avait pas encore été détrônée par la muflerie américaine, et là, bien installée, Liane assista au magnifique cortège. Elle vit la débardeuse, morte de fatigue, affalée sur le canapé, celle dont Gavarni a dit : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup dansé. » Puis ce fut le tour des célébrités romantiques depuis Hugo jusqu'à Delacroix ; puis Thomas Vireloque avec sa philosophie désabusée, puis la potence au bout de laquelle se balançait le monsieur Vautour – il y a des morts qu'il faut qu'on tue – puis les personnages de Paul de Kock s'ébattant dans les bosquets de Romainville, puis le char du Théâtre et la descente de la Courtille du haut duquel milord l'Arsouille jetait des louis sur la foule, aux sonneries des trompes de chasse.

Liane s’amusait énormément, renseignée par le comte de Morny qui, se penchant vers elle, lui fournissait des détails précis sur chaque groupe, évoquait pour elle toute cette société de 1830, d’autant plus intéressante pour notre génération qu’elle est la chaîne qui nous rattache au XVIII^e siècle, et que nous avons pu encore, en notre prime jeunesse, en contempler les derniers débris. Heureuse époque, d’ailleurs, où un article de journal, un nouveau pas de polka, un pantalon d’un dessin spécial suffisaient à révolutionner Paris qui en parlait pendant huit jours. Préoccupations frivoles d’une époque tranquille et oisive. Et Liane revoyait passer La Palférine, cet étincelant bohème du boulevard de Gand, et Coralie, artiste au Panorama Dramatique, et Josepha Mirat, qui donnait de si jolies fêtes dans son petit hôtel de la rue de la Ville-l’Évêque, et Héloïse Brisetout qui s’en allait souper au restaurant Lointier, et Flavie, et Frisette donnant le bras à Pomaré et à Mogador, tout ce Paris d’hier, avec ses grandes mondaines, ses intrigantes, ses vieux chevaliers, ses grisettes et ses amoureuses, tout ce monde charmant et rococo qui a disparu, balayé par l’invasion rastaquouère.

On soupa dans la loge, avec des petits paniers qu’on achetait cent sous, tout préparés, et qui conte-

naient juste de quoi faire la dînette à deux personnes, ce qui obligeait à se partager le petit cornet de sel, à manger un peu dans la même assiette et à boire un peu dans le même verre. Le comte de Morny avait une façon de servir sa compagne, avec des attentions romantiques qui sentaient bien son gentilhomme.

— Ce qu’il y a d’adorable dans cette réunion, disait Liane de Trèves, c’est la couleur locale.

— Oh, avant tout la couleur locale, appuyait l’élégant chauve. Sans cela, on a une note qui détone.

— Oui, oui, il faut pousser la couleur locale jusqu’au bout, dans ses moindres détails, avec toutes ses conséquences. C’est la seule façon d’avoir une fête réussie.

On devenait tout à fait bons amis, dans une communauté d’idées, de sentiments, dans une sorte de griserie cérébrale, aux ronflements des cuivres de l’orchestre qui faisaient revivre les quadrilles échelonnés de Musard.

— Où voulez-vous que je vous reconduise, Esther la Torpille ?

— Mais chez moi, mon cher comte, 38, avenue Hoche.

Le rapprochement de la voiture et l'obscurité propice corsa encore l'intimité tant, et si bien que lorsqu'on fut arrivé devant l'hôtel, et que le comte de Morny demanda à monter, la permission lui fut accordée sans l'ombre d'une hésitation.

Les déguisements enlevés, il se trouva que le comte de Morny était simplement le peintre Max Pétrus, et que la lorette Esther était la grande hétaïre Liane de Trêves. Mais la nuit n'en fut pas moins exquise. Le lendemain matin, Max Pétrus aligna, sans sourciller, quatre belles pièces de cent sous sur la cheminée. Et comme Liane regardait, stupéfaite de cette offrande minuscule.

— C'était les prix du temps, dit Max. Vous l'avez dit vous-même : la couleur locale, avec toutes ses conséquences.

NI GOÛT, NI DÉGOÛT!



UN SOIR qu'à la Villa des Fleurs, à Aix-les-Bains, la conversation était venue à tomber sur les femmes – à la table du Cercle on ne parlait que de ça, – le vieux Gaudens, aimable septuagénaire qui nous présidait en smoking fleuri, avec de beaux cheveux blancs pour lesquels il ne réclamait aucun respect, nous dit de sa voix un peu désabusée :

– Messieurs, les femmes n'ont ni goût ni dégoût. Elles coucheraient avec un nègre s'il offrait une surenchère.

Les hommes mûrs sourirent à cette boutade, avec la philosophie que donne l'expérience ; mais les petits jeunes se hérissèrent. Grangeneuve, entre autres, fut vraiment éloquent, avec véhémence et indignation contenue. Ce que disait Gaudens prouvait qu'il n'avait jamais connu que des filles, dans le courant de sa longue carrière de vieux-marcheur, des filles se vendant au plus offrant ; mais, Dieu merci, il y avait encore, de par le monde, de vraies femmes capables d'aimer, de se donner par amour, des créa-

tures adorables, désintéressées que les vieillards, les banquiers juifs et les rastaquouères, n'auraient jamais... jamais!

On applaudit, parce que c'était sincère et gentiment dit, et Gaudens, toujours sceptique, se refusa avec un geste signifiant qu'il ne comprenait pas qu'on accordât tant d'importance à ces petites questions. Je le connaissais bien mon Grangeneuve, un romantique de 1830, égaré en l'an de grâce 1900; à distance, il paraissait un des nôtres, avec nos goûts, notre frivolité, notre façon légère et gaie de prendre les choses, de jouer avec la vie, de l'effleurer, de n'y cueillir que l'amusement de la journée ou de l'heure. Rien de semblable chez mon Grangeneuve; il ne savait pas s'astreindre à la conversation ornementale et vide, ni se détendre jusqu'au badinage insouciant et gracieux. Ses émotions étaient persistantes et trop fortes; il avait la sensibilité profonde. Pour employer une phrase de Stendhal: « Ce n'était pas une âme à la française; quand il avait une épine à son chevet, il était obligé de l'user, à force d'y piquer ses membres palpitants. » Pour le moment, nous le savions amoureux fou de Sabrette, premier prix de beauté au concours de Lyon. Elle avait été amenée à Paris par le critique Alfred Barthès, qui

l'avait fait entrer au Gymnase. Moi qui ai toujours constaté avec grand plaisir la joie des autres, cette joie qui vous réconcilie avec la vie, j'éprouvai une véritable satisfaction à les rencontrer bras dessus, bras dessous, dans les allées du Petit-Port ou sous les ombrages de Marlioz, indéceimment heureux, les doigts enlacés, les yeux dans les yeux, s'embrassant, sans vergogne, à la barbe des passants toutes les fois que ça leur disait – et ça leur disait souvent, comme des gens qui n'ont rien à redouter de personne, et s'aiment librement, au grand soleil, sous l'œil de Dieu.

Grangeneuve n'avait pas une très grosse fortune ; mais il jouait très serré, avec une véritable prudence, beaucoup d'estomac et de bonheur ; et ça allait ; Sabrette était toujours mise très simplement, mais avec une superbe élégance. Ils habitaient ensemble un minuscule hôtel, villa Saïd, au milieu des fleurs et des oiseaux ; l'été on courait les bains de mer, les villes d'eaux comme deux écoliers en vacances ; et certes, si le bonheur consiste, pour deux êtres jeunes, dans la possession des voluptés complètes, ils l'avaient aussi intense qu'on peut l'espérer en ce bas monde.

Or, avant-hier, je vis arriver chez moi Grange-neuve, vieilli de dix ans, avec deux pochons sous les yeux rougis et un teint tout décomposé.

Il se laissa tomber, comme accablé dans un fauteuil, puis il alluma une cigarette dont il se mit à tirer des bouffées fébrilement, et comme je l'observais avec surprise, n'osant pas le questionner, il me dit brusquement :

— Vous me trouvez changé ?

— Oui... non... c'est-à-dire que vous me semblez plutôt avoir un grand chagrin.

— C'est vrai. J'ai beaucoup... beaucoup de chagrin ; les gens qui prétendent qu'on peut en crever, ont menti. La meilleure preuve c'est que je suis là...

Il y eut un silence pénible ; puis il continua :

— Vous avez entendu dire, n'est-ce pas, que j'avais pas mal perdu au cercle cet hiver ?

— Oui, je l'ai appris par le vieux Gaudens ; mais bah, vous êtes homme à vous refaire !

— Non, mon cher ; quand la veine a tourné, on ne se refait pas. Il y a des moments dans la vie où tout réussit, fortune, situation, amours, même les folies, on a la chance. Pourquoi ? on n'en sait rien, c'est comme ça ; et l'on marche, triomphant, le jarret tendu, la moustache retroussée, le chapeau sur

l'oreille, confiant dans l'avenir ensoleillé, et persuadé que cela durera toujours. Puis à un tournant de route, tout craque : les combinaisons les plus sérieuses échouent ; les amis vous lâchent, les femmes vous trompent ou vous abandonnent...

Je sentis que nous touchions au point aigu de la blessure :

— Est-ce que Sabrette ? dis-je timidement...

— Sabrette, elle m'a quitté. Ah ! ça n'a pas été long. Jusqu'au dernier moment je lui ai masqué la vérité, elle n'a jamais rien su de mes difficultés, ni des ennuis inextricables au milieu desquels je me débattais. Quand je rentrais, villa Saïd, à deux heures du matin, après une nouvelle soirée de défaite, et une invraisemblable série de bûches et de passes à la noire, je restais souriant quand même, toujours aussi épris, essayant d'oublier tous mes tracas dans ces chers bras si blancs, si doux, si satinés, sur ces lèvres qui exhalaien une grisante odeur de lilas et de fraise. Mais je ne m'accordais plus ni un fiacre, ni un cigare, il y avait des soirs où je vendis mes bibelots, mes tableaux, mes vieux livres, me passais de dîner ; m'efforçant de maintenir quand même le train de Sabrette ; malgré tout, il y avait des folies que je ne

pouvais plus faire, et une ou deux fois je fus obligé de refuser un bijou qu'on me demandait.

» Un soir, comme j'arrivai villa Saïd, le concierge m'arrêta au passage :

» — Inutile de monter, monsieur, madame est partie.

» — Partie ? Sortie, vous voulez dire.

» — Non, partie en voyage. Elle a laissé un mot pour monsieur.

» Je pris la lettre et m'enfuis afin que cet homme ne vît pas mon trouble. J'avais reçu le coup en plein cœur. Sous, le premier bec de gaz, je lus avec des yeux qui se brouillaient, un adieu, avec des phrases qui demandaient pardon – une occasion inespérée – la fortune ne se retrouve pas deux fois. On m'aimait toujours, mais la vie est la vie... Que sais-je ? Tout ce qu'on dit en pareil cas...

» Or, hier, le hasard m'a enfin fait connaître mon rival. Tandis que j'errais mélancoliquement dans l'allée des Acacias, à demi déserte, telle qu'elle est en août, avec son défilé de provinciaux et de rastaquouères, j'ai tout à coup vu arriver un landau bien attelé, du louage riche, avec des chevaux trop enrênés et trop fleuris ; et dans la voiture, qui ai-je aperçu, étendu à côté de Sabrette, sur les coussins,

comme un pacha ? un nègre, oui, mon cher, un nègre ignoble, obèse, avec la peau huileuse, la lèvre pendante, et un immense turban enroulé, d'étoffe jaune, qui lui faisait une tête énorme, et contrastait avec la redingote noire à l'européenne. Ainsi cette créature pétrie de lys et de lait qu'était Sabrette, livrait son corps adorable aux caresses infâmes de ce sauvage ; ses lèvres de fraise que j'aimais tant étaient baisées par cette bouche lippue et baveuse ; ses bras satinés s'enlaçaient autour de ce cou noir à crinière crépue. Pouah ! Ah ! comme le vieux Gaudens avait raison ! les femmes, mon cher, n'ont décidément ni goût, ni dégoût. Maintenant, je n'ai plus qu'un espoir, c'est que l'écœurement, chez moi, arrive à tuer l'amour, et à me guérir.

— Et vous, qu'allez-vous faire ? demandai-je avec une réelle compassion.

— Moi ? Il paraît qu'on demande des volontaires pour venger le commandant Lamy contre les Sofas de Rabah. Je vais partir pour le Soudan, direction Kouari ; il y aura sans doute une place pour moi dans les méharistes sahariens.

Puis Grangeneuve ajouta avec un pâle sourire :

— Qui sait ? Moi aussi, par là, je trouverai peut-être une négresse.

L'AUTORISATION



ON S'ÉTONNAIT bien un peu, dans certain milieu administratif et bourgeois, que madame Jarnage, celle qu'on appelait la belle Andrée, eût une voiture à deux chevaux. Jarnage n'était que sous-chef de division à la *Société du Crédit-Provincial*, et ses appointements, même avec les gratifications et les parts de bénéfice, ne devaient pas dépasser une dizaine de mille francs.

Alors ?

Alors, les gens bien informés – et il y a toujours, dans ces cas-là, des gens bien informés – prétendaient que Bodin-Cadart, le grand Bodin-Cadart, le directeur du *Crédit-Provincial*, payait la location de ce coupé et bien d'autres choses encore. Andrée, interrogée adroitement à ce sujet, avait répondu le plus naturellement du monde :

– C'est la voiture d'une de mes amies qui est malade, et elle m'a autorisée à m'en servir pendant toute la durée de son indisposition.

Sans doute, cette indisposition était plus grave qu'on ne l'avait cru, et devait présenter tous les caractères d'une maladie tenace, car il y avait plus d'un an et demi que la voiture roulait. Jarnage était peut-être un mari complaisant, mais en tout cas, si c'était un curieux mari, ce n'était pas un mari curieux. Parti dès dix heures du matin pour son bureau, où il déjeunait, il ne rentrait qu'à sept heures du soir pour dîner ; il trouvait tout naturel de jouir en rentrant d'un agréable confort, et de voir Andrée en élégant déshabillé fanfreluche, assise, souriante, à une table sur laquelle il y avait des primeurs et des surtouts fleuris.

Gomment madame Jarnage faisait-elle pour payer un sou les petits pains de deux sous ? Le sous-chef ne s'expliquait guère sur ce sujet scabreux, mais le cas échéant, il hochait la tête d'un air mystérieux et profond, en disant :

— Ma femme est une ménagère étonnante. Elle a beaucoup de savoir-faire.

Je crois que le monde se divise en femmes qui ont du savoir-faire, et qui trompent leur mari, et en femmes qui n'ont pas de savoir-faire... et qui trompent leur mari également.

Pour plaider les circonstances atténuantes, ne sait-on pas qu'il existe à Paris des petites coutu-

rières, habitant en des quartiers excentriques et bati-gnollais, anciennes premières chez les bons faiseurs, qui livrent les robes pour un prix moitié moindre que celui exigé par leur ancien patron ? N'y a-t-il pas, aussi, des petites modistes qui, avec des formes de rien du tout, quelques centimètres de chiffons, et un tour de main spécial, vous confectionnent un chapeau qu'on paierait dix ou quinze louis, rue de la Paix ? Il y a les adroits rafistolages qu'on fait à la maison avec une ouvrière à la journée – trois francs et nourrie. Ceci expliquerait, à la rigueur, le luxe relatif de la toilette, mais les fleurs sur la table et la cuisine raffinée ?... Qui sait, peut-être des gerbes achetées sur une de ces charrettes qui passent dans les rues, et des petits plats dénichés à certains jours fixes chez le grand épicier ? (Voir le catalogue.) Il ne restait donc que la voiture ? Mais puisque c'était celle d'une amie malade ? Alors, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? La belle madame Jarnage, comme Brière, pouvait peut-être bénéficier du doute.

Quoi qu'il en soit, pour des motifs que nous n'avons pas à approfondir, Jarnage était au mieux avec son chef Bodin-Cadart ; zélé, obséquieux, prévenant, acceptant ses dîners au restaurant et ses loges au théâtre, et s'absentant avec tact lorsque le direc-

teur lui faisait l'honneur de rendre visite à madame. C'était peut-être un cocu, mais un cocu qui portait beau, qui avait de l'allure, et dont le pavillon, bravant le péril jaune, couvrait crânement la marchandise :

Or, à la liquidation du mois dernier, liquidation qui, par suite d'une baisse ininterrompue de toutes les valeurs, fut déplorable pour la Société de Crédit, les actionnaires du *Crédit-Provincial* apprirent, en faisant la grimace, que le dividende fixé, l'an dernier, à cent francs – moins les impôts – serait, en 1902, réduit à quarante francs – toujours moins les impôts. Il n'en fallut pas plus pour faire surgir immédiatement l'idée que Bodin-Cadart, loin d'être un génie, n'était même pas un directeur sérieux, songeant à ses plaisirs beaucoup plus qu'à ses affaires et administrant le *Crédit-Provincial* en dépit du sens commun.

À l'assemblée générale, qui fut houleuse, on examina sa gestion, on scruta ses comptes, on hurla devant ses frais de bureaux et de représentation qui dépassaient quarante mille francs ; on parla, à ce sujet, du 2-Décembre, du Septennat, de l'ingérence cléricale et de l'affaire Dreyfus, ainsi qu'il convient dans toute assemblée générale où doivent se traiter exclusivement des questions d'intérêt financier, industriel et commercial ; bref, quand on alla aux voix,

Bodin-Cadart fut destitué à une grande majorité. La veille, il était tout ; aujourd'hui il n'était plus rien. Les anciens savaient que la Roche Tarpéienne est près du Capitole, et d'ailleurs ils avaient, comme ravitaillement morale dans l'infortune, une multitude de dieux indulgents et folâtres. Bodin-Cadart avait aussi une âme à la romaine, et il pensa qu'il pouvait se consoler de Plutus avec Vénus, Vénus, cette bonne personne, qui reste encore, dans nos époques troubles, le meilleur des ravitaillements comme le proclament Edgar Quinet et Anatole France.

À la sortie de l'assemblée générale, où il avait écouté sa déchéance avec un stoïque sourire, il rencontra Jarnage, et, dans un besoin d'épanchement, il alla à lui, les deux mains tendues : – Je perds ma situation, mais du moins une chère et précieuse amitié me reste, et, comme l'a dit le grand poète :

Ah ! puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

— Je le crois, en effet, répondit le sous-chef d'un air dégagé, et soyez persuadé de la part que, moi et madame Jarnage, nous prenons à votre... déconfiture.

Là-dessus, il salua d'un petit hochement de tête, comme un citoyen libre qui a reconquis cette sainte égalité proclamée dans les Droits de l'homme ; puis il rentra chez lui annoncer la nouvelle à Andrée, qu'il trouva en train d'essayer un superbe boléro de chin-chilla.

Ma chère amie, lui dit-il, toute association suppose un intérêt. Religieux ou laïques, du moment que des êtres humains se réunissent, c'est évidemment dans le but de faire quelque chose ; c'est pour cela que le gouvernement de défense républicaine exige que les associations demandent aujourd'hui l'autorisation.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Andrée très étonnée.

— À ceci ; nous avons avec M. Bodin-Cadart, directeur du *Crédit-Provincial*, une... association sinon autorisée, du moins tolérée ; Notre maison vivait sur un pied de tolérance ; mais Bodin-Cadart n'est plus directeur du *Crédit-Provincial*, et moi, chef du gouvernement intérieur de la maison, je retire la tolérance. Bref, je vous préviens que votre association n'est plus autorisée. J'espère que vous ne m'obligerez pas à insister davantage, car vous êtes une femme d'esprit ; et, pour commencer, vous allez renvoyer ce

boléro qui, même avec le *savoir-faire* que j'ai toujours admiré chez vous, doit coûter au moins six mille francs. Jusqu'à nouvel ordre, le caracul est indiqué. Pensez au caracul!...

Hier, par l'affreux temps que nous subissons, Andrée, en caracul, à pied, sous la rafale, rencontrait une bonne madame de son intimité :

— Eh bien ! ma chère, lui dit celle-ci, vous n'avez donc plus votre voiture ?

— Non, répondit Andrée, comme vous le savez, cette voiture n'était pas à moi ; c'était une amie qui me la prêtait pendant sa maladie... et cette amie, à ma grande joie, est enfin miraculeusement guérie.

SALOMÉ



DONC LA PRINCESSE avait résolu de donner pour Noël des tableaux vivants en son château de Plessis-les-Daims. Pourquoi, me direz-vous, avait-elle choisi cette date hivernale pour une fête de campagne ? Précisément pour bien affirmer la supériorité de la vie de château sur la vie parisienne ; le fin du fin consiste, en effet, maintenant, à rester dans ses terres jusqu'en avril, c'est-à-dire pendant les mois où tous ceux qui n'en possèdent pas vivent à Paris, et à habiter Paris pendant la canicule, c'est-à-dire au moment où tous les Parisiens se décident à partir pour les champs. Il est toujours bon de ne pas faire comme le vulgaire troupeau et de fonder de petites églises où l'on se regarde l'ombilic.

Maintenant, comme la princesse est très pieuse, et joint à l'amour de la chasse à courre le culte de la religion, il avait été absolument convenu que les tableaux vivants ne représenteraient que des sujets bibliques et seraient pris dans l'Ancien Testament. Un des tableaux proposés par l'organisateur, cet ex-

cellent Bachellerie, fut *Salomé*. Pour Salomé, on avait la svelte Germaine de Chauvirey, qui danse si bien et qui joint à une chevelure rutilante un si joli décolleté ; et pour Saint-Jean-Baptiste, Santeuil, avec sa plantureuse barbe noire qui l'avait fait surnommer *Ninus de Lenclos*, était tout indiqué. La bonne madame Marlevot, mère de la princesse, devait personifier Hérodiade, fille de Bérénice, avec les charmes adipeux qui conviennent aux femmes d'Orient un peu âgées, et le colonel Pétusset, avec ses gros sourcils et son air rébarbatif, ferait un excellent Hérode-Antipas.

Tout était donc pour le mieux. On se mit à piocher Saint-Mathieu et Saint-Marc, deux évangélistes on ne peut mieux documentés sur le fâcheux incident de la décollation, et Bachellerie dessina les costumes de l'époque. Tandis qu'Antipas et Hérodiade, assis à une table, n'avaient guère besoin que de grandes et somptueuses robes de soie, où le pourpre se mêlait à l'or dans d'harmonieuses combinaisons, il fallait pour Salomé un costume de danseuse qui fit valoir les épaules marmoréennes, les seins de neige et surtout la jambe merveilleuse de madame de Chauvirey. Dans tout l'Anjou, cette jambe était historique, depuis le jour où, dans un bal

costumé, le duc de Nemours avait crié en lorgnant la Vicomtesse costumée en ange !

— Dis donc, Joinville, que préfères-tu, l'aile ou la cuisse ?

Et Joinville, sans hésiter, avait répondu :

— J'aime mieux la cuisse.

C'est avec ces riens-là qu'on écrit l'histoire.

Au fond, le corps superbe de l'admirable créature devait faire tous les frais du costume, mais devant les susceptibilités de la pieuse et pudibonde princesse, il avait fallu ruser et trouver un compromis qui permît de tout voir sans rien montrer. Le corsage décolleté très bas dans le dos laissait émerger les épaules divines

Que cachait mal un flot de cheveux blonds...

et les seins étaient à peine recouverts de deux disques de gaze transparente, disque dont le centre était une fraise rose. Le corsage était formé d'une sorte de réseau de lanières d'argent brillant filetées de satin vert et garnies de longues poires d'émeraudes. Entre les larges interstices du réseau étincelant, la chair nue apparaissait à chaque mouvement, alternativement découverte et voilée par les émeraudes vacillantes. Au bas des reins, commençait

seulement la jupe de tulle noir brodée de grandes fleurs mauves *modern style*. Ainsi dégagée, la taille fine contrastait bien avec le volume des hanches très développées, et dessinées par une riche ceinture ciselée dont la boucle figurait je ne sais quel emblème symbolique. Par-dessus tout, ruisselait une magnifique perruque d'un blond roux toute crespelée, et formant autour du fin visage ainsi rehaussé comme un chaperon de vagues d'or bruni. Ainsi parée, l'idole était surhumaine, divinisée, et la princesse ne put s'empêcher de trouver le costume admirable tout en faisant quelques réserves sur la gaze outrageusement décolletée avec les deux disques trop transparents. Mais quoi ? Il s'agissait d'une danseuse, d'une ballerine. *Saltavit et placuit*. La princesse céda.

Pour Saint-Jean-Baptiste, c'était bien simple ; Santeuil n'avait qu'à se pâlir la figure au Java, à se bleuir les yeux, à laisser retomber ses triomphantes moustaches sur sa barbe de fleuve et à passer son cou à travers un plat en carton doré ; le reste du corps devait être caché dans un fût de colonne sur lequel devait reposer le plat ; il avait été admis que Santeuil, pour être plus à son aise, revêtirait un simple *pyjama* de soie bleu.

Mais où la discussion devint très vive, ce fut lorsqu'aux répétitions, Bachellerie voulut régler la longueur du fût de colonne, c'est-à-dire la hauteur à laquelle devait être portée la tête de Saint-Jean-Baptiste. Le régisseur trouvait que la pose la plus simple, et en même temps la plus noble, était le port du plat au bout des bras tombants, ce qui laissait dans toute sa pureté la ligne de l'épaule au poignet ; mais Germaine de Chauvirey s'exclama. Cette attitude mettrait la tête de Santeuil juste à la hauteur de... la boucle byzantine, et les mèches de sa chevelure bouclée pouvaient à travers la gaze transparente, lui donner des chatouillements nuisibles à la rigidité du tableau vivant. La princesse insista de son côté pour que l'attitude fût moins inconvenante.

— Mais, puisque je suis mort, objectait Santeuil, j'ai les yeux fermés !

— Oui, oui, mais on peut les avoir mi-clos.

— Quand même, mon visage sera tourné face au public ; par conséquent, je tournerai, non pas le dos que je n'ai plus, mais la tête à la boucle byzantine.

— Et puis, une tête sans corps n'a plus de sexe. C'est un de ces anges qui tourbillonnent dans un rayon de lumière, sur les toiles du Tintoret, appuyait Bachellerie.

La princesse tint bon, et exigea que le fut de la colonne fut exhaussé. De cette manière, Salomé avait les bras repliés et portait le plat à hauteur de la poitrine. Ce n'était pas beaucoup plus convenable, mais puisque Santeuil avait la tête tournée vers le public, la situation n'avait pas grande importance, et puis enfin, sapristi, la vérité historique avant tout ! Voulait-on, oui ou non, représenter Salomé offrant, coupée, la tête de Saint-Jean-Baptiste ? Oui : alors il ne fallait ne songer qu'aux questions d'art et ne pas s'attarder à des vétilles.

Les choses ainsi réglées, les répétitions marchèrent à souhait. Santeuil s'introduisait très sage, dans sa colonne, et laissait émerger sa tête barbue sur le plat, en faisant le mort, ce qui était d'autant plus méritoire que le contact de la poitrine altière de madame de Chauvirey contre sa tête lui causait une certaine émotion ; cependant, cette poitrine était emprisonnée dans un corsage de soie, et la position était tenable. Mais le grand jour arrivé, saint Jean-Baptiste fut absolument hypnotisé par la beauté fulgurante de Salomé, avec son costume de tulle noir, et sa perruque rutilante. Que fût-ce lorsque la toile levée, il sentit le satin de la gorge frôler sa nuque, avec la tiédeur moite de la peau. Pour le coup, il crut

qu'il allait perdre la tête une seconde fois et, envahi par un frisson de volupté indéfinissable, il eut toutes les peines du monde à conserver l'immobilité voulue. Cependant à la longue, le plaisir confinait à la souffrance ; deux minutes de plus et il sentait qu'il allait commettre quelque sottise inconsciente qui eût complètement compromis le succès d'émotion religieuse causée par le tableau.

— De grâce, le rideau ! souffla-t-il à Bachellerie.

Le rideau retomba aux acclamations d'une salle en délire, tant et tant que le régisseur crut devoir le relever pour céder au désir du public enthousiasmé par ce spectacle si suggestif ! Il agit donc sur la tirette, le rideau se releva brusquement, et alors, à la stupéfaction générale, on vit saint Jean-Baptiste, en pyjama bleu de ciel, et le dos tourné au public, plongeant sa tête entre les deux disques de gaze, tandis que la pauvre Salomé, les deux mains immobiles, et victime du devoir, tenait toujours son plat à bonne hauteur, sous les yeux de Pétusset Antipas et d'Hérodiade Marlevot, très surpris de cet accroc fait à l'histoire.

LE GILET BRODÉ



LA SAISON DERNIÈRE, nous dit Pressac, la mode commençait à prendre des gilets extraordinaires, et *elle* m'en avait donné un merveilleux. Ah! mes enfants, le beau gilet! C'était une espèce d'étoffe chinée, une sorte de brocart très épais, avec des rehauts violets sur fond noir, dans des notes harmonieuses et dégradées qui donnaient à l'étoffe des chatoiements de gorge-pigeon. Les boutons étaient formés de cabochons de lapis-lazuli d'un magnifique azur.

Ma première idée fut de refuser ce présent. On n'était pas encore habitué, comme aujourd'hui, aux gilets saphirs ou écarlates, et je restai un peu effaré devant cette audace vestimentaire. Mais elle supplia tellement, affirmant qu'elle l'avait brodé à mon intention, de ses blanches mains, qu'elle y avait consacré plus d'un mois de travail opiniâtre, que j'eus peur de lui faire de la peine et que j'acceptai, attendri.

— Il est très chaud, il croise très haut; promettez-moi de le mettre quand il fera froid. Cela

vous sauvegardera des rhumes et de l'influenza, et j'en serai si heureuse !

Je promis, bien que le gilet n'allât pas très bien. Dame, il avait été fait, paraît-il, de chic, sans mesures, et la poitrine manquait d'ampleur. Chose extraordinaire, il était légèrement défraîchi aux entourures, et, si je n'avais pas été absolument sûr qu'il avait été brodé pour moi, j'aurais cru qu'il avait déjà un peu servi. Je ne voyais pas, d'ailleurs, mon amie m'offrant un gilet d'occasion. Aussi, pour lui faire plaisir, l'hiver dernier, je profitai de quelques jours de glace pour le risquer. Je puis dire que, ce jour-là, au cercle, j'eus un joli succès, et que je fis sensation. Du coup, la partie s'arrêta – il y avait cent louis en banque – et l'on se leva de la table de jeu pour venir admirer et complimenter. On croisa mon gilet, on le décroisa, on palpa l'étoffe, on examina les boutons de lapis, on me caressa la poitrine dans le sens de la soie. Les uns approuvaient ce retour aux modes byroniennes, les autres blaguèrent agréablement, disant qu'il fallait, avec ce gilet-là, le catogan et l'habit caca-Dauphin.

Champerel surtout se montra particulièrement ironique, et, après l'avoir regardé avec un sourire bizarre – oh ! ce sourire ! – il me dit :

— Vous devriez le faire élargir un peu de la poitrine. Il bride. Ah dame ! vous commencez à avoir un peu de compotier.

Quand on eut suffisamment plaisanté, je croisai sur la belle étoffe chinée les revers sombres de ma redingote, en criant comme dans les musées : « Messieurs, il est cinq heures... On ferme ! » et la partie continua. Néanmoins, je suis un peu de l'avis de Brummel, trouvant que l'homme bien mis est celui qui peut aller de la Madeleine à la Chaussée-d'Antin sans que personne ait remarqué son costume ; je n'abusai donc pas du beau gilet brodé, et je le laissai un peu sommeiller dans mon armoire.

Un jour, cette liaison vint à se rompre. Était-ce sa faute, à elle ? Était-ce ma faute, à moi ? Est-ce qu'on sait jamais ? Comme l'a dit Musset :

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce pas assez d'aimer sa maîtresse !
Et ne vois-tu pas que, changer sans cesse,
C'est perdre, en chemin, le temps du bonheur ?

Mais quoi ? Tout passe, tout lasse, tout casse ; et, en restituant à mon amie ses lettres, je n'eus rien de plus pressé que d'ajouter que je ne voulais rien garder d'elle – absolument rien, rien, rien. Et je lui ren-

voyai le fameux gilet que je ne mettais jamais et qui m'encombrait un peu, très heureux d'en être débarrassé. Quelques mois se passèrent et je ne pensais plus guère à cette histoire – pas plus au gilet qu'à la femme – lorsque, ces jours derniers, je rencontrai, à Auteuil, le petit Foucard qui, appuyé contre la balustrade du pari mutuel, exécutait des effets de torse. Il avait largement ouvert son pardessus et se pavanait dans un gilet trop grand pour lui et qui me semblait était-ce une hallucination ? – ressembler au mien comme un frère. Mêmes reflets chatoyants gorge-pigeon, mêmes rehauts violets, mais surtout mêmes boutons en lapis-lazuli. Je résolus d'éclaircir ce mystère, et m'approchai du petit Foucard, la main tendue :

– Eh bien, qu'est-ce que vous devenez, cher ami ? On ne vous voit plus ni au cercle, ni au Palais de Glace, ni aux premières.

– Oui, je sais, je suis en train de devenir un disparu. Mon temps est très pris... mais je ne m'en plains pas.

Une femme, n'est-ce pas ?

– Non, mon cher, un ange. Un peu absorbante, c'est vrai, mais si bonne, si dévouée.

– Et... elle est mariée ?

— Veuve. Un peu plus âgée que moi, mais ça n'en est que plus maternel et plus doux. Je me blottis dans ses bras, et il me semble qu'elle me sourit comme me souriait ma mère lorsque j'étais enfant. Son mari ne la comprenait pas; cela arrive, ces choses-là, et elle a été très malheureuse. Depuis son veuvage, elle s'est consacrée aux bonnes œuvres. Tous les jeudis elle va porter aux petits enfants pauvres de Ménilmontant des vêtements chauds qu'elle taille dans de vieux pantalons d'homme. On lui en donne beaucoup.

— Mais c'est une femme admirable !

— C'est une femme qui se tient; et je suis venu troubler cette sainte existence. Ah! dame, la sève débordait, elle avait des économies de tendresse à dépenser, et elle me les a offertes, avec toute la fougue d'un cœur vierge. Du reste, cela n'a pas été tout seul. Il m'a fallu piétiner sur chacun de ses scrupules, et les écraser un à un. Elle en avait beaucoup, et j'en ai piétiné beaucoup. « — Non, disait-elle avec une voix très douce, le temps qui augmente l'amitié affaiblit l'amour. Restons amis, rien qu'amis... »

Évidemment, tout cela me déroutait et je commençais à croire que mes soupçons étaient tombés à

faux ; pourtant, ce diable de gilet avec ses boutons en lapis me tirait l'œil, et je continuai mon enquête :

— Et... cela a duré longtemps, cette amitié platonique ?

— Plus d'une semaine, mon cher. Une semaine qui m'a paru un siècle, mais le diable a passé. Un soir que j'avais dîné chez elle, et qu'elle n'avait revêtu qu'un simple peignoir fanfreluché, j'abusai de la situation. Elle me dit : « C'est une folie... » Elle pleura beaucoup, mais je passai outre. J'étais lancé... Et elle tomba avec grâce. Depuis ce temps, ma vie est capitonnée, tissée d'or et de soie. Elle me soigne, elle me dorlote, elle s'occupe de ma santé. Surtout, à mille petits riens, je sens que je suis son premier amour. Une femme n'aime pas deux fois avec cette sincérité, et j'ajouterai cette candeur. Elle a la folie des candeurs...

Ah çà, me serais-je trompé ? Le signalement moral ne concordait plus du tout, mais Foucard est bien jeune, et puis, il y avait là, sous mes yeux, le fameux gilet.

— Cela me fait plaisir de vous parler d'elle, continua Foucard, et puis, du moment que je ne la nomme pas... Eh bien, figurez-vous que, dernièrement, je toussais un peu ; alors elle a eu l'idée de me

broder elle-même un gilet très chaud, bien croisé, tenez, celui que je porte aujourd'hui. Cela lui a pris un mois de travail opiniâtre. Comment le trouvez-vous ?

— Très joli ; mais est-ce qu'il n'est pas un peu grand ?

— Je le reconnais, mais elle l'a fait, de chic, sans mesures, pour me laisser la surprise.

Aïe ! aïe ! Mes soupçons revenaient en se précisant, car c'était exactement la raison qu'elle m'avait donnée.

— Cher ami, voulez-vous me permettre une petite expérience très courte ; laissez-moi fouiller dans le petit gousset de gauche, la poche aux tickets, je crois que j'y ai laissé un briquet.

Je fouillai, et je retirai, en effet, un petit briquet microscopique que j'avais oublié lors de la restitution.

— Voyons, s'écria le petit Foucard, en devenant cramoyi. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, mon cher collègue, que les amours passent, mais que le gilet reste. Enfin, aimez, soyez heureux, cueillez les bonnes heures sans souci du passé, ni de l'avenir ; seulement, quand le moment de la rupture sonnera pour vous comme pour vos prédécesseurs, observez le cérémonial, conti-

nuez les traditions protocolaires, et rappelez-vous
qu'on rend le gilet.

À BON CHAT...



TOUT EN PEIGNANT pour la dixième fois peut-être les traits charmants de sa femme Bertrade, se détachant sur un fond pourpre, le grand peintre Max Pétrus jetait de temps à autre un coup d'œil inquiet vers *Dearling*, un admirable lévrier, qui se profilait sur une peau d'ours blanc avec des attitudes héraldiques.

— Qu'as-tu ? demanda Bertrade, avec un agacement d'enfant gâté ; tu es distrait ! fais-tu mon portrait ou celui de *Dearling* ?

— Certes, ma chérie, c'est bien la tête adorable et charmante, émergeant du grand col de chinchilla que j'essaye de reproduire, avec le contraste entre le rose rosé de la peau et le gris bleuté de la fourrure, mais *Dearling* m'inquiète ; il est encore plus mélancolique que d'habitude, et, bien que la tristesse convienne à son genre de beauté, sa respiration me paraît oppressée. Regarde.

Ce fut au tour de Bertrade d'être inquiète ; elle quitta d'un bond la pose sur le sofa, au milieu des

plantes vertes, et des potiches japonaises, et se précipita vers le lévrier, qui leva sur elle son grand œil voilé, en tirant par politesse un soupçon de langue imperceptible et pâle.

— C'est vrai qu'il a là patte brûlante. Tiens, tête.

Max Pétrus, avec cette résignation des hommes amoureux habitués à passer aux femmes toutes leurs fantaisies, posa docilement sur le rebord du chevalet sa palette cependant admirablement préparée, et s'approcha de Dearling qui remua faiblement la queue en l'honneur de son maître, mais cette manifestation manquait d'enthousiasme autant qu'une manifestation officielle. Le peintre tâta la patte.

— C'est vrai qu'elle est chaude, Pauvre toutou !

Il lui tendit un biscuit anglais, sa friandise préférée, et Dearling dédaigneux détourna la tête. Ce symptôme était décisif. Alors Bertrade s'exclama, sur un ton douloureux :

— Tu vois, il ne veut pas manger, il est malade, mon pauvre Dearling va mourir ! Mon Dieu, mon Dieu, quelle catastrophe ! Je ne m'en consolerais jamais ! Mon Dearling si bon, si noble, si hiératique !...

— Voyons, chérie, tu exagères. Évidemment, le chien n'est pas bien, mais il n'est pas encore mort ;

tant qu'il y a de là vie, il y a de l'espoir. Je vais envoyer chercher Rouflard, le vétérinaire, et...

— Un vétérinaire pour Dearling ! Allons donc ! Je veux un médecin, un prince de la science. Je ne regarderais pas à l'argent. Tu vas demander Dumersan. Il demeure en face de chez nous. Nous l'aurons tout de suite.

— Dumersan, le grand Dumersan, celui qui a découvert le microbe de la scarlatine ! mais c'est insensé, ma pauvre Bertrade. Il ne viendra pas.

— Aussi est-il inutile de lui dire que nous le faisons venir pour un chien. Il faut tout simplement lui envoyer Justin, le valet de chambre, en faisant expliquer au docteur que nous le demandons immédiatement. Comme il te connaît beaucoup, qu'il admire tes œuvres, et a beaucoup de sympathies pour ton talent, je suis sûre qu'il accourra, sans se faire prier.

— Bertrade, ma petite Bertrade, ne fais pas cela ! Dumersan est membre de l'Académie des sciences, commandeur de la Légion d'honneur. C'est un grand manitou. Je t'assure que cela n'est pas convenable.

Pour toute réponse, Bertrade, qui n'avait pas quitté la patte de Dearling, sonna Justin, et lui ordonna d'aller immédiatement en face, chez le doc-

teur Dumersan, lui dire qu'on le demandait, en toute hâte, chez M. Max Pétrus, pour un cas pressant.

Le fidèle Justin partit en courant.

— Oh ! folle, grande folle ! dit Max, en prenant la tête de sa femme entre ses deux mains, et en la contemplant avec une admiration véhémement, toujours emballée, ignorant absolument ce que c'est que la mesure et la raison, passionnée, exagérée, toquée, absurde... et exquise. Je t'adore !

Leurs lèvres se joignirent, et comme le divan était proche, je ne sais trop ce qui serait une fois de plus advenu – car les poses dans l'atelier étaient, à chaque instant, interrompues par des étreintes voluptueuses – si Justin haletant n'avait annoncé l'entrée de Dumersan également haletant.

Celui-ci resta un moment très étonné devant l'attitude tendre des deux jeunes époux surpris en plein battement d'ailes ; puis, il épongea son front où perlaient des gouttes de sueur, et, rejetant en arrière, d'un mouvement qui lui était familier, les longues mèches de sa chevelure grisonnante, il dit en souriant et très rassuré :

— Allons, je vois que ça va mieux. Vous m'aviez fait une peur ! Voyons, lequel de vous deux est, ou plutôt, était malade ?

Max Pétrus restait muet, n'osant répondre, très embarrassé, mais Bertrade était beaucoup moins timide, habituée à tout voir céder à ses caprices considérés comme des ordres, et, très à son aise, elle répondit le plus naturellement du monde :

Docteur, ce n'est ni Max ni moi qui sommes malades. C'est Dearling.

— Qui ça, Dearling. Une gouvernante anglaise ?

— Non, c'est notre lévrier.

Dumersan reçut le coup en plein cœur, et, suffoqué par l'indignation, aussi rouge, dans sa haute cravate, que la rosette qui flamboyait à sa boutonnière, il allait répondre brutalement qu'il n'était pas vétérinaire, et qu'il soignait les gens et non les bêtes, mais son regard se croisa avec celui de Bertrade ; il contempla ces yeux vert-de-mer si grands, si profonds comme deux grands lacs, obstrués par une larme, ces yeux auxquels il était impossible de résister, et, devant cette douleur enfantine, il fut pris d'une grande pitié, songeant avec Georges Boyer qu'il ne faut pas faire aux enfants

Une peine même légère

et, reprenant tout son calme, il dit sur le ton le plus courtois :

— Eh bien, voyons-le, cet intéressant Dearling.

— Oh, docteur, que vous êtes gentil ! Tenez, il est là, étendu devant vous sur la peau d'ours.

Dumersan s'approcha du chien, très gravement, lui ouvrit la gueule, regarda les yeux, constata la température du corps et compta les battements du cœur, puis il dit :

— Ça ne sera rien. Un peu d'embarras gastrique. C'est l'effet du printemps ; et puis peut-être a-t-il eu un peu de surmenage.

— Oui, docteur, confirma Max Pétrus. Votre diagnostic est infaillible, Dearling a voulu me suivre ce matin quand je suis parti à cheval pour le Bois, et j'ai un double cob qui trotte très vite. Il se sera fatigué à galoper dans l'allée des Poteaux.

— Eh bien, repos, diète, un peu de lait s'il l'aime, et demain il n'y paraîtra plus.

— Voulez-vous rédiger une ordonnance ? demanda l'inconsciente Bertrade.

— Non ! non ! Pas d'ordonnance, c'est inutile, s'exclama Pétrus confus.

Mais déjà Bertrade, agenouillée devant le docteur, lui tendait la plume et le buvard tout prêts.

— Je vais rédiger une ordonnance, acquiesça Dumersan.

Il traça quelques lignes de cette écriture ronde et large, avec laquelle il rédige ses merveilleux rapports à l'Académie ; puis, prenant son chapeau, il baisa respectueusement la main de Bertrade toute consolée, tandis que le peintre le reconduisait vers la porte de l'escalier.

Arrivé sur le palier, tandis que Max se confondait en excuses humbles, honteux de l'avoir dérangé pour si peu de chose.

— Mais non, mon cher, ne vous excusez pas, dit Dumersan, d'autant plus qu'à mon tour j'aurai un petit service à vous demander.

— Tout ce que vous voudrez, docteur, je m'y engage à l'avance.

— Eh bien, quand j'ai emménagé, des porteurs maladroits ont enlevé un peu de peinture dans un escalier au tournant, il y aurait un petit raccord à faire, un rien. Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

— C'est entendu, répliqua Max Pétrus, qui comprit la leçon que lui donnait le vieux maître.

Et, dès le lendemain, pinceau en main, il exécutait stoïquement le raccord demandé, et envoyait ensuite au docteur une des meilleures études de son atelier. Quant à Dearling, il est complètement guéri.

SAINTE-GUDULE



C E NE FUT PAS sans une profonde émotion que le jeune Rodolphe Pétrussin, celui que les camarades du cénacle appellent « l'enfant du miracle », reçut de Mina Darthez, la grande comédienne, le petit mot suivant :

« Mon cher auteur,

» Je ne demande pas mieux que d'écouter la lecture de votre *Sainte-Gudule* ou le *Réveil des Flandres*; par principe, j'écoute toujours tout. C'est la seule façon de découvrir le chef-d'œuvre. Je crois que même après *Patrie*, il y a encore à glaner dans cette belle époque et le rôle dont vous m'avez parlé me tenterait. Mais où trouver les trois heures de lecture que vous me demandez? Le matin je me repose et je déjeune. À deux heures, je répète; à cinq heures, j'ai des essayages de costumes et à huit heures je joue. Je ne vois qu'un moyen; venez dîner ce soir à six heures et demie : vous lirez... d'une main, vous man-

gerez de l'autre et moi je vous écouterai des deux oreilles.

» En toute sympathie,

» MINA DARTHEZ ».

Ah! l'aimable et charmante femme, si bienveillante pour les jeunes, si accessible en dépit de la haute situation acquise et des occupations écrasantes.

La journée sembla longue à Rodolphe ; il la passa à lustrer ses longs cheveux bouclés à la Louis XIII, à essayer l'effet d'un nœud bouffant de faille noire, retombant sur un gilet de velours breton, et sur une espèce de blouse russe passée à la taille. Ce costume, assurément peu philistin, était complété par un grand manteau espagnol à collet doublé d'écarlate, par un feutre genre de Wet ; à la main une lourde canne d'entraînement à boule d'acier bruni.

Donc, ainsi accoutré, le jeune homme portant roulé sous le bras les cinq actes recouverts du papier bleu traditionnel – ce bleu de ciel qui est déjà une espérance, grâce au copiste – se rendit au petit hôtel de la grande artiste, avec une tout autre fierté que s'il s'était présenté au Grand-Hôtel chez une petite artiste.

Le concierge, qui en avait vu passer bien d'autres, le laissa entrer, sans encombre, en dépit de sa tenue cosmopolite qui rappelait vaguement le ballet des nations, et sonna en son honneur le timbre, avec la même majesté que s'il s'était agi d'annoncer M. Sardou ou M. Francis de Croisset. Rodolphe monta le large escalier garni de peaux de tigres et fut introduit dans le salon japonais, baptisé, je ne sais pourquoi « le salon des refusés ». Il attendit longtemps, très longtemps, se distrayant par la vue des masques moustachus, des cottes de maille extraordinaires et des sabres à poignées microscopiques faits pour être maniés par des menottes orientales. Enfin Mina parut, en coup de vent, dans un déshabillé en taffetas blanc imprimé de fleurs, avec des draperies de mousseline de soie rose et des manches demipagode ajustées en haut et s'ouvrant largement aux coudes par un énorme bouffant de guipure de Venise.

— Monsieur Rodolphe Pétrussin ? demanda-t-elle, de sa voix harmonieuse.

— Oui, madame, dit Rodolphe en saluant avec son feutre, suivant la tradition de Melingue, perpétuée par Desjardins.

— J’ai beaucoup entendu parler de vous, dans la *Revue polychrome*. Je lis tout, je sais tout, je joue tout. Entrez vite dans la salle à manger et vous lirez d’une main, comme nous en sommes convenus.

Ils pénétrèrent dans la salle gothique, le jeune auteur louchant malgré lui sur les étagères encombrées de plats d’argent, d’aiguières, de surtouts, de vidrecomes, de salières ciselées, de moulins à poivre représentant de petits vaisseaux à écusson fleurdelisé, de cafetières tripodes avec manche droit et guirlande Louis XV ; mais Mina ne lui laissa pas le temps d’admirer, les minutes étaient précieuses, et dès que le potage à la tortue fut servi, la lecture commença, non sans quelque difficulté, l’auteur se brûlant effroyablement de la main droite et tenant le manuscrit de la main gauche.

Mina écoutait attentivement comme elle l’avait promis, mais les effets étaient à chaque instant coupés par le va-et-vient du maître d’hôtel, apportant les rissoles Lucullus, la poularde de la Bresse, les asperges et le soufflé Mercédès, menu délicat destiné à laisser à la grande artiste tous ses moyens. Au dessert, même en mangeant à peine, et au risque d’avaler cent fois de travers, le pauvre auteur n’avait pas lu les deux tiers du premier acte. Il était navré,

songeant qu'il allait être remis à une date ultérieure, mais Mina se leva de table en disant :

— Ça ne fait rien, vous allez monter avec moi dans le coupé et vous me conduirez au théâtre où je joue *Bianca Capello*. Vous pourrez lire en route, il y a une lampe électrique.

Quelques minutes après, en effet, il se glissait dans la voiture à la suite de la comédienne avec son feutre, son manteau espagnol et son manuscrit. D'une main, il soutenait la canne d'entraînement et de l'autre il tâchait de maintenir les pages à la hauteur de l'œil, malgré les cahots produits par les allures relevées du steppeur.

En arrivant au théâtre, le premier acte de Sainte-Gudule était fini, sauf une scène.

— C'est très bien, dit Mina, sans phrase aucune, je me sens intéressée. Venez me lire la suite dans ma loge ; je m'habillerai dans le cabinet voisin mais je vous entendrai parfaitement.

Et Rodolphe, suivant Mina, pénétra dans un petit salon coquettement meublé tandis que la comédienne disparaissait derrière une tenture. Il s'assit sur un petit pouf, avec son feutre qu'il voulut enlever, sa canne qu'il voulut maintenir, mais soutenant le fameux manuscrit – toujours d'une main.

La lecture du drame continua, coupée par les observations de l'habilleuse, l'entrée du régisseur, la visite de deux clubmen qui venaient présenter leurs hommages à la diva. Lorsque l'auteur, un peu énervé s'arrêtait, Mina disait :

— Allez ! mais allez donc ! je ne perds pas un mot.

Et Rodolphe continuait. Quand la comédienne eut fini de s'habiller, elle apparut en costume Renaissance, avec le petit béguin, brodé en perles, sur une chevelure rutilante. Ce qu'elle était jolie ainsi ! – et la robe de velours vieux rose lacée d'or.

L'auteur venait de commencer le second acte, celui qui se passait dans la cathédrale de Bruges.

— En scène pour le un, clama la voix de l'avertisseur ! Êtes-vous prête, madame Darthez ?

— Oui, faites frapper, je descends. Suivez-moi, dit-elle à Rodolphe, vous me lirez derrière le portant jusqu'à ce que j'entre en scène.

Et la lecture de *Sainte-Gudule* continua – toujours d'une main – au milieu des péripéties de *Bianca Capello*. Rodolphe quittait le côté cour pour aller attendre Mina du côté jardin et la repincer bien vite à sa sortie de scène ; il la suivait sur la tour, il se couchait dans le fond de la gondole ; à l'acte du divertis-

sement, il était dissimulé derrière le trône sur lequel Bianca était assise, et il lisait toujours !

À la fin de la pièce, les quatre premiers actes étaient lus, et le cinquième restait encore tout entier « l'enfant du miracle » s'épongea le front, désolé, malgré tous ses efforts, de n'avoir pu atteindre le dénouement, mais la comédienne le rassura :

— J'ai dit que j'entendrais votre belle œuvre jusqu'au bout, et je l'entendrai ; venez souper chez moi.

— Et je lirai... toujours d'une main ?

— Toujours d'une main. Vous souperez de l'autre, cela vous redonnera des forces.

Arrivés au petit hôtel, ils trouvèrent préparé un solide souper auquel Mina se mit en devoir de faire largement honneur.

— Asseyez-vous et lisez, dit-elle.

Malheureusement, Rodolphe, qui, lui aussi, avait très légèrement dîné, mangeait plus d'une main qu'il ne lisait de l'autre et le cinquième acte, le plus beau, n'avancait que lentement.

À trois heures du matin Mina, malgré toute sa vaillance littéraire, n'y tint plus, et dit au jeune auteur :

— Vous savez que je vais me coucher.

Alors votre promesse, votre chère promesse!...
je ne finirai point aujourd'hui ?

Mais si, puisque nous y sommes, finissons-en.
Venez dans ma chambre à coucher, et vous lirez au
pied de mon lit.

Rodolphe obéit et continua *Sainte-Gudule* toujours d'une main; mais la vue de Mina gracieusement couchée, les entre-bâillements de la chemise à entre-deux de guipure, les parfums fauves qui s'exhalaienent des bras nus, tout cela troublait le pauvre auteur qui perdait de plus en plus la tête. Il bafouillait des mots, passait des répliques, et *Sainte-Gudule* devenait d'une haute incohérence.

— Je ne comprends plus rien du tout, disait Mina.

— Ah! c'est que je suis si fatigué! je suis si troublé, et j'ai la langue si sèche!...

La comédienne ouvrit ses bras, tendit ses lèvres, et ce soir-là – même d'une main – on ne lut pas *Sainte-Gudule* plus avant.

DOUBLE ESCAPE



ALORS, DIT POUPETTE, tout en tapotant les deux oreillers juxtaposés qui avaient déjà l'air de se raconter les choses les plus tendres du monde, il est indispensable que tu ailles à cette soirée Palangridaine ?

— Oh ! tout à fait indispensable, ma chérie. On y joue : *Après Priola, oh là !* une revue de notre camarade Chaumontel, et, comme membre de la commission de littérature, je suis délégué par le cercle pour savoir si l'œuvre vaut la peine d'être jouée chez nous en « menus plaisirs ». Tu comprends, c'est un sacerdoce.

Ce n'est pas un clubman qui va dans le monde ; c'est un juge qui se rend à son tribunal et à son devoir.

— Eh bien ! alors, je vais me fourrer au dodo toute seule. Quand rentreras-tu ?

— Il est possible qu'on soupe après, avec les artistes... Bref, ne m'attends pas avant quatre heures ; mais je te promets d'être bien sage.

— Dans ce cas, je dormirai. Je te permets de me réveiller, mais pas en sursaut.

— C'est entendu. Adieu, ma Poupette chérie.

— Adieu, mon Jacques adoré.

Là-dessus, Jacques coiffa son huit-reflets dans l'antichambre, endossa sa pelisse et sortit en fredonnant. Mais, chose curieuse, il ne prit pas du tout la direction de Palangridaine et, voyant un fiacre qui passait, il le héla en criant :

— Cocher, à l'Opéra !

Dans l'avant-foyer, il acheta à la préposée un faux nez qui se relevait joyeusement en trompette au-dessus d'une belle barbe blanche de patriarche ; puis, ainsi rendu méconnaissable, il gravit lestement le grand escalier, au son de la *Valse bleue* des tziganes, en se disant :

— Ohé ! ohé ! Comme cela, les bonnes petites amies ne pourront pas dire à Poupette qu'elles m'ont vu cette nuit au bal, et je pourrai m'amuser en toute sécurité. Pauvre Poupette ! Pendant ce temps, elle dort calme et pure, la naïve enfant !

Eh bien, Jacques se trompait. Poupette ne dormait pas du tout calme et pure. À peine son ami était-il parti qu'elle avait tout à coup cessé de tapoter les oreillers. Elle avait sorti d'un carton une per-

ruque blonde à ondulations compliquées sous laquelle disparut bientôt sa chevelure d'ébène ; elle avait tiré de l'armoire un beau domino rose, tout froufroutant, à léger capuchon ruché qu'elle avait rabattu sur ses yeux, puis, à son tour, elle avait hélé un fiacre auquel elle avait jeté l'adresse de sa meilleure amie, Renée Brilland. Après quoi les deux petites femmes, bras dessus, bras dessous, avaient, à leur tour monté l'escalier Garnier, tandis que l'orchestre de tziganes jouait la *Marche des Volontaires*. Dans le couloir du premier étage, c'était un brouhaha insensé, un méli-mélo d'habits noirs, masse sombre sur laquelle tranchaient quelque costume éclatant de pompier de Nanterre à plumet gigantesque ou quelque toge écarlate de Pétrone de la décadence. Et des interpellations baroques, des petits cris de femme chatouillée de trop près, des rugissements de petits jeunes gens traitant les dominos à la manière des Apaches et les écartelant sous prétexte de les porter en triomphe ; et, planant sur le tout, un mélange extraordinaire de parfums âcres, de sueur et d'odeurs de femme. Jacques circulait avec son faux-nez en trompette et sa belle barbe blanche. Si le nez retroussé était joyeux, la barbe était un peu austère, et lui enlevait peut-être quelques avantages ; mais il y a

des femmes tranquilles qui veulent aller au péché dans un calme relatif et ne craignent pas les bons vieillards, d'autant plus qu'ils sont en général mieux favorisés que les jeunes sous le rapport de l'argent.

C'était d'ailleurs l'avis de Poupette qui avait horreur des « gigolos ». Le personnage vénérable que représentait Jacques lui inspira toute confiance, et après avoir simulé un accent anglais destiné à changer sa voix, elle n'hésita pas à prendre son bras et à lâcher Renée Brilland. Quant à Jacques, il parlait du nez pour des raisons fort naturelles, et les deux amis se mirent à causer ensemble le plus naturellement du monde, sans plus se reconnaître que s'ils jouaient l'acte des marronniers dans le *Mariage de Figaro*.

Par l'entrebâillement du domino rose, Jacques apercevait des rondeurs pleines de promesses, malgré le fameux proverbe :

Ils n'en ont pas en Angleterre...

et de son côté l'intelligente Poupette avait tout de suite deviné qu'elle avait affaire à un homme bien élevé, discret et de bonnes manières. On pénétra dans la loge du cercle, et tandis que penchés sur la balustrade, de joyeux viveurs et de jolies filles retombés en enfance faisaient joujou avec des cannes

à pêche et des petites poupées suspendues à des ficelles, – il faut bien que jeunesse se passe, – notre couple assis dans le salon s’isolait de plus en plus, les mains dans les mains, en se chuchotant à l’oreille ces propos élégamment libertins et ces sous-entendus qui émoustillent le désir, une sorte de déshabillage moral avant le dévêtement matériel, une âme à nu, ayant aussi son intérêt et parfois sa troublante beauté. Cependant, comme c’est la seule nudité que permettent les huissiers et les gardes municipaux préposés à la morale et à la pudeur du bal, Jacques, après avoir fait suffisamment d’explorations psychologiques, proposa de se rendre dans un de ces cabinets particuliers où l’on a conservé la sainte tradition de la *Vie Parisienne* de Meilhac et où l’on recommande aux garçons de fermer les yeux.

Si parfois la porte résiste,
Le garçon maladroit insiste,
Mais le malin n’insiste pas.

— Il est bientôt deux heures. Nous avons vu du bal tout ce qu’il peut donner. Voulez-vous que nous allions souper quelque part ? dit le vieux monsieur.

— Je veux bien, répondit l'Anglaise, d'autant plus qu'il faut que je sois rentrée chez moi avant quatre heures du matin. Mon mari m'attend.

— Oh! alors, il n'y pas de temps à perdre, d'autant plus que je suis logé à la même enseigne que vous. Je ne suis pas marié, mais j'ai une petite amie à laquelle j'ai juré de ne pas rentrer trop tard.

On sauta dans un fiacre et, en quelques tours de roues, on arriva au Café de Paris, où Jacques demanda un cabinet au premier. Le garçon alluma la cheminée au gaz qui se mit à flamber joyeusement, tira rapidement les rideaux de satin saumon argenté, qui ornaient une fenêtre donnant sur l'avenue de l'Opéra, et tourna le bouton qui fit étinceler le lustre de cristal sous les radiations électriques; puis, il partit quérir le maître d'hôtel qui devait recevoir la commande du menu. Enfin seuls! comme dans la fameuse gravure anglaise.

Mais sous la lumière aveuglante, Jacques terrifié reconnut tout à coup, sous le capuchon, les boucles d'oreilles de Poupette, tandis qu'une mèche brune, sortie dans la chaleur de la conversation, émergeait sous la perruque blonde, révélant la supercherie.

— C'est Poupette! pensa Jacques avec un frisson. Diable! Il va falloir jouer serré.

De son côté, Poupette avait reconnu les boutons de plastron et les bagues de Jacques, et persuadée qu'elle n'était pas reconnue, elle dit avec un accent anglais plus prononcé que jamais :

— Monsieur, vous avez trompé moi : votre barbe blanche est postiche, et votre nez en trompette cache sans doute un de ces affreux nez busqués que je déteste. Pardonnez ma franchise britannique. Bref, vous n'êtes pas du tout le type que j'avais rêvé, et je trouve inutile de prolonger l'expérience.

— Madame, franchise pour franchise, je regrette de ne pas être le vieux marcheur de vos rêves ; mais moi, de mon côté, je n'aime que les blondes. J'aperçois une petite mèche près de votre oreille qui me prouve que votre chevelure rutilante est aussi postiche que ma barbe. Quittons-nous donc en bons amis, et ne poussons pas plus loin un roman qui ne nous donnerait que des illusions mutuelles.

— Adieu, monsieur !

— Adieu, madame !

Et comme le maître d'hôtel entraît avec son carnet et le crayon, Poupette s'esquiva, sauta en voiture et se fit conduire au galop chez elle où, après avoir serré en hâte le domino rose et la perruque dans l'armoire, elle se fourra au lit, en simulant le som-

meil de l'innocence. Quelques minutes après, Jacques, qui avait perdu un peu de temps à expliquer son cas au maître d'hôtel assez peu satisfait de l'aventure, le lapin figurant rarement sur le menu des soupers, arrivait à son tour chez Poupette, et se déshabillait en silence de manière à éviter les explications inutiles.

Dans l'ombre, il se glissa auprès de sa compagne qui simulait un ronflement suave et harmonieusement rythmé.

— Allons, je m'en suis tiré à bon compte, pensa Jacques.

— J'ai eu de la veine de ne pas être pincée, pensa Poupette.

Et ils s'endormirent côte à côte, absolument satisfaits.

CIVIL OU MILITAIRE



Ma chère Bertrade,

DONNE-MOI UN CONSEIL, car nous vivons en un temps tellement étrange que tout est mélangé, chaviré, bousculé et, vraiment, au milieu de cette salade, l'on ne sait plus où l'on en est. Maman, pour des raisons que je n'ai pas à apprécier, veut absolument que je me marie ce printemps, extrême limite, et, moi, j'avais beaucoup compté sur le concours hippique pour me décider. Il y avait, en effet, deux concurrents en ligne : M. de la Galopière et le lieutenant de Joyeuse, tous deux suffisamment riches et tous deux fort bien posés. Comme je savais que, dimanche, ils prenaient part l'un et l'autre au parcours de classe, je me disais : j'emporterai une bonne lorgnette et je jugerai impartialement les deux rivaux.

J'étais debout, à côté de maman, au premier rang de la tribune des sociétaires, et j'étais donc admirablement placée pour bien juger et bien voir. Le pro-

gramme en main, je lisais le numéro qu'un brigadier de cuirassiers affichait en bas de la tribune officielle, sous le regard bienveillant de MM. de la Haye-Jousselin et de Barbentane, et je pouvais donc être avertie de l'entrée en scène des deux rivaux que je n'avais d'ailleurs jamais vus.

Cela a commencé par M. de la Galopière ; il est apparu sur sa jument *Fanfan*, une petite bête très près du sang, bien doublée cependant avec le rein court, les attaches fines, et une de ces encolures droites, dites « en coup de hache » qui ne sont pas faciles à mener. Je l'ai bien regardé, M. de la Galopière, il avait un chapeau trop grand qu'il avait enfoncé jusqu'aux deux oreilles, sans doute pour ne pas être décoiffé en sautant, une redingote rouge trop ample qui faisait des plis dans le dos, et une culotte blanche trop collante ; il n'a fait qu'un quart de faute à la douve, et certainement Fanfan a été bien conduite, retenue devant les haies, ce qui n'était pas commode, car elle encensait terriblement et refusait le point d'appui ; mais lancée à toute volée, au petit bonheur, pour franchir la rivière d'un bond magnifique. Il y eut des applaudissements, et M. de la Galopière entra au petit trot, à l'anglaise, après avoir remis son numéro à l'excellent M. Margantin.

Je consultai mon cœur. Eh bien, malgré le succès relatif du cavalier, je n'éprouvai pas de petit toc-toc. Non, la tête brune était possible, mais il était trop mal mis : ce chapeau enfoncé, cette redingote flottante, empruntée à un ami peut-être, car elle était vraiment trop plissée pour avoir été confectionnée sur mesure, tout cela rendait le prétendu peu à son avantage. Tu me diras, ma chère Bertrade, que l'habit ne fait pas le moine ; c'est égal, je ne me voyais pas descendant les marches de Saint-Philippe-du-Roule, derrière les deux polichinelles sacrés, avec leur hal-lebarde, et au bras d'un mari qui aurait été ficelé comme M. de la Galopière.

J'attendis donc avec impatience l'entrée, sur la piste, du lieutenant de Joyeuse. Il avait le numéro 37, et au bout d'un temps qui me parut très long, il apparut sur son cheval *Robur*, un cheval de Tarbes, gris-rouan, qui caracolait comme un petit fou. Tout de suite j'admire la prestance de M. de Joyeuse, dans toute l'impeccabilité de la tenue militaire, sans aucune de ces exagérations risquées à l'école de Saumur. Le képi, pas trop haut, cabossé à point, était campé bien droit sur la tête martiale, soulignée par une moustache blonde ; la tunique bleu de ciel moulaît un torse svelte d'une rare élégance, et les jambes

nerveuses étaient enserrées dans des bottes Chantilly très étroites et très hautes. J'eus vraiment envie de crier :

« Vive l'armée ! » Comme équitation, ce n'était pas mieux que M. de la Galopière ; Robur était mieux mis et, par conséquent, beaucoup plus facile à conduire que Fanfan et, malgré cela, il y eut une petite faute commise à la haie double. Mais, comme tenue, il n'y avait pas de comparaison. Il se marierait sans doute en uniforme, et je me voyais sortant de l'église, toujours derrière les deux polichinelles sacrés, au bras de ce beau hussard.

— Eh bien ! me dit maman, qui avait suivi mon petit manège, lequel des deux prétendants préfères-tu ?

— Oh ! le militaire, sans hésiter, lui criai-je, c'est M. de Joyeuse qui a toutes mes sympathies.

— Oui, oui, je sais, le prestige de l'uniforme ; cela tourne les têtes de toutes les fillettes, mais il faut voir, il faut causer. Ce M. de la Galopière est peut-être très bien.

M. de la Galopière ! mais tu ne l'as donc pas vu, avec son quatre-huit à rebrousse-poil et sa redingote qui paraît avoir été louée chez le costumier !

— J’ai seulement vu qu’il montait très bien, me dit maman. Au reste, après-demain mardi, c’est notre jour de réception, ils viendront l’un et l’autre nous rendre visite et tu pourras les juger tout à ton aise.

— Comme vous voudrez, maman ; mais, à l’avance, je sais bien que mon choix est fait.

Et, en effet, à ce moment-là, cela paraissait fort simple, n’est-ce pas Bertrade ? Mais j’ai remarqué que, dans la vie moderne, tout, au contraire, est prodigieusement compliqué. Mardi, à quatre heures, je m’ôtai faite très belle, avec ma robe en mousseline de soie Ophélie, toute plissée à volants étagés brodés de dentelles à médaillon rehaussé d’un entre-deux ondulé. Une merveille ! J’étais à mon poste, derrière la table à thé, préparant les muffins et les rôties, lorsque le timbre retentit, et je vois entrer M. de Joyeuse, en civil : ah ! ma pauvre chérie, quelle désillusion ! Autant il portait bien la tenue militaire, autant il marquait mal en bourgeois. Il n’y entendait rien, absolument rien, il sentait la province d’une lieue avec son petit col droit, sa cravate imperceptible, sa jaquette carrée qui ressemblait à une tunique, et dont la coupe archaïque était le dernier cri du grand tailleur d’Angers, et son pantalon à petits carreaux large comme une culotte de clown. Le cos-

tume était complété par des gants en peau de chien, sang de bœuf, et par une grosse canne qu'il avait gardée pour entrer au salon.

— Hum ! fis-je, avec une petite moue, il est beaucoup moins bien qu'en militaire, mais je pourrai lui demander, comme le général de Gallifet, d'être toujours en uniforme. Et, d'ailleurs, qui me prouve que M. de la Galopière est mieux que lui en bourgeois ?

Le lieutenant de Joyeuse est parti, et moi, je suis restée rêveuse. À cinq heures, nouveau coup de timbre, et, cette fois, le domestique annonce M. de la Galopière. Juge de ma surprise, ma chère Bertrade. Celui-ci était en sous-lieutenant de dragons, car il partait, le soir même, accomplir une période de treize jours à Joigny. Et, ma foi, très bien, étonnamment bien avec sa moustache noire retroussée, son haut col blanc, sa tunique bien ajustée et ses épaulettes d'argent qui miroitaient sur ses épaules. On aurait juré un cavalier de l'active fine-fleur du Chardonnat ; il paraissait absolument à son aise, et pas du tout déguisé.

— Eh bien ! me demanda maman, quand il fut parti, eh bien ?

— Eh bien ! maman, je ne sais plus !

— Comment tu ne sais plus !

— Dame, que voulez-vous que je vous dise. Autrefois, les camps étaient bien tranchés; on pouvait préférer le militaire au civil, et réciproquement; vous avez vécu à une époque où l'on avait à choisir entre le pantalon garance et le complet tailleur. C'était net, précis, on savait où l'on allait et qui l'on épousait. Aujourd'hui, les officiers s'habillent en civils, et les civils se travestissent en militaires; alors les pauvres jeunes filles ne savent plus que décider devant ce prétendu hybride et déconcertant.

« Tout cela n'est pas sérieux, m'a dit maman, et l'on ne choisit pas un mari par la nuance ou la coupe de ses vêtements. Tu as l'air de jouer au proverbe : « Le mieux mis des deux n'est pas celui qu'on pense ». C'est absolument ridicule.

Elle avait raison maman, mais avoue, ma chère Bertrade, comme je te le disais en commençant, que nous vivons en des temps bien étranges.

Ton amie,

YVONNE.

LE BEAU BARBILLON



AU CERCLE, on causait des élections provinciales chacun disant son mot et établissant des pronostics.

— Ah ! l'âme de la foule, nous dit le commandant Bressac, bien malin serait celui qui saurait comment on la dirige ! Le nombre ne pense pas comme l'unité. Il y a dans l'air surchauffé une griserie qui fait que les mots changent de valeur, et les deux morales de feu M. Nisard remportent ces soirs-là une nouvelle victoire.

Tenez, l'an dernier, j'avais eu l'idée de me présenter comme conseiller municipal dans un des arrondissements le plus avancés de Belleville, dans un de ces repaires dont parlait Gambetta. C'était comme une espèce de bravade. Cela m'amusaient bien, ancien officier supérieur de l'armée, ancien « Versaillais » ayant combattu la Commune, d'aller lutter contre le radicalisme triomphant. Il y avait même à mon actif, une certaine prise des Hautes-Bruyères avec douze cavaliers de mon peloton qui était restée légendaire ;

et, j'avais ramené à la Belle-Épine toute la garnison prisonnière dans un vieil omnibus Madeleine-Bastille échoué là, Dieu sait comment. Cela m'avait fait décorer à vingt et un ans, et avec le prestige du souvenir, cela m'apparaît comme une épopée de jeunesse, en plein soleil de mai.

Or, j'avais comme concurrent à Belleville, le fameux Antony Barbillon, le beau Barbillon, très populaire par sa faconde méridionale ponctuée de coups de poing, par sa chevelure mérovingienne, et même par ses succès féminins, en dépit du débraillé voulu de sa tenue. Il vivait je ne sais trop comment, paraissant dans les brasseries, toujours un peu allumé, vaguement pochard... à part cela le meilleur garçon du monde.

Bien entendu, dans la lutte électorale que j'allais soutenir, je cherchais quelque chose qui pût le couler dans l'esprit des masses. Ce gaillard, qui mangeait bien et buvait sec sans jamais faire œuvre de ses dix doigts, devait avoir des dessous d'existence assez problématiques ; mais comment les connaître ? Le hasard me vint en aide. Un matin que j'avais reçu ma blanchisseuse, vous savez, une de ces jolies filles chantées par le poète :

Les petites blanchisseuses,
Qui s'en vont, chaque lundi,
Aux pratiques paresseuses
Porter le linge à midi.

J'étais en train d'aligner mes faux-cols et mes chemises avec un soin méticuleux dont eût été tout à fait incapable l'ordonnance que j'ai conservée comme valet de chambre, lorsque mon regard tomba sur la note que la blondinette avait déposée sur une pile de mouchoirs de poche.

— Mais ce n'est pas ma note, m'écriai-je, je ne vois mentionnés aucun des articles que vous me rap-
portez.

— Ah! me dit la petite, excusez-moi, commandant, j'ai fait erreur. Ça, c'est la note de M. Antony Barbillon, et même elle est acquittée, vous ne devineriez jamais par qui?

— Mais, j'aimerais assez à le savoir.

— Eh bien, elle est payée par la princesse Puzzi-
ni. Voyez, elle a même signé.

— La vieille princesse, la sexagénaire! Mais à quel titre?

— Voyons, commandant... vous vous en doutez bien...

Et elle cligna de l'œil en éclatant de rire.

Je sautai sur le papier.

— Mon enfant, vous avez souvent eu vis-à-vis de moi bien des torts. Vous avez brûlé mes plastrons, empesé insuffisamment mes manchettes et mis mes chaussettes en capilotade.

Eh bien, vous pouvez réparer tous ces méfaits. Vendez-moi ce petit papier. Je vous en donne cent francs.

— Cent francs ! monsieur, il est à vous. Seulement, je vous en prie, ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai remis. Vous nous feriez perdre la clientèle de la princesse et nous ne sommes pas riches à la maison.

— C'est entendu, petite, je dirai que je l'ai trouvé par hasard, dans mon linge. Est-ce convenu ?

— Il faut bien. Je n'ai pas le droit de refuser une pareille aubaine.

L'aubaine était pour moi. Quel atout dans mon jeu ! Je serrai précieusement la note accusatrice dans mon portefeuille, et j'attendis avec impatience la grande réunion contradictoire qui devait avoir lieu le dimanche suivant, au théâtre de la Gaieté-Rochouart. Le bureau, composé de commerçants du quartier, était installé sur le théâtre dans un décor

des *Deux Orphelines*, et, au milieu de la fumée des pipes et des cigarettes, la salle paraissait très gaie.

On chantait des romances, des succès de café-concert :

J'te ferai voir mon p'tit tra-la-la,
J'te ferai voir mon p'tit tra-la-la,
J'te ferai voir mon petit entresol rue Bréda.

Tous ces gens-là, en dépit des chevelures hirsutes et des barbes drues, n'avaient pas l'air méchant. On était venu là pour rigoler autant que pour faire de la politique ; on avait même amené la femme et les mioches. Une seule tête soucieuse dans cette foule, celle du commissaire de police qui, là-haut, au centre du balcon, était le seul arborant un chapeau haut de forme. Après avoir eu la vague sensation que je descendais dans la cage des fauves, je m'assis sur l'estrade et commençai à me rassurer un peu en constatant qu'on ne me faisait pas trop grise mine. Ma tête militaire, ma brosse chinchilla et ma moustache grisonnante, peut-être aussi ma rosette rouge à la boutonnière – qui sait ? – tout cela impressionnait sans doute en ma faveur, et me conquerrait une sympathie relative, car, au fond, le peuple est resté cocardier. Mais je dois reconnaître que si

ma réception fut convenable – sans plus – elle ne saurait être comparée, comme enthousiasme, à celle qui fut faite à mon concurrent Antony Barbillon. Le beau Barbillon, comme on disait. Il avait un veston de velours à côtes qui ne manquait pas d’une certaine élégance et qui tenait le milieu entre la tenue du photographe et celle de l’ouvrier. Son cou émergeait d’un col rabattu, sans cravate, et sur sa longue chevelure bouclée était campé un de ces merveilleux chapeaux mous, bossués, à larges bords, comme celui que l’insaisissable de Wet devait mettre plus tard à la mode. Rien que ce chapeau tumultueux était déjà une revendication sociale, en face de mon huit-reflets. Bref, Barbillon eut, comme on dit au théâtre, une belle entrée, comme la claque en fait à Baron ou à Brasseur.

Mais que fût-ce quand il parla, avec des agitations de crinière, des redondances méridionales et des coups de poing allongés sur le bord de la tribune. Il me présenta comme un prétorien, un traîneur de sabre, prêt à me livrer à tous les excès soldatesques. Il dépeignit mon rôle pendant la Commune sous les plus noires couleurs, et l’omnibus Madeleine-Bastille de Hautes-Bruyères fut présenté comme une voiture de suppliciés où les malheureux prisonniers gisaient

attachés avec des cordes à fourrage. Il fut très applaudi et moi très conspué mais je me disais en moi-même : « Cause toujours, mon bonhomme, rira bien qui rira le dernier. »

Et en effet, quand ce fut à mon tour de monter à la tribune, je fus accueilli par une bordée de vociférations et de sifflets, mais je commençai très calme :

— Citoyens, je ne répondrai qu'un mot. Vous êtes des honnêtes gens, et comme tels, vous devez vouloir n'être représentés que par des honnêtes gens. Or, le citoyen Antony Barbillon n'est pas un honnête homme.

— Prouvez-le ! hurlent deux cents voix dans la salle.

— Je vous apporte en effet une preuve.

Et je déploie triomphalement un petit papier et je lis la note qui prouvait que le blanchissage du linge sali par mon concurrent était payé par une vieille princesse sexagénaire. Je m'attendais à des explosions d'indignation, à un soulèvement de conscience, dans la foule, contre l'entretenu malpropre, mais rien n'éclata, la salle resta froide, et voici ce que j'entendis autour de moi :

— Ben après ! Ben quoi ! Il ne l'a pas volé cet argent. Puisqu'elle lui donnait de bon cœur. Voilà-t-il pas ! si on l'aime, cet homme !

Pendant ce temps, mon adversaire me regardait d'un air goguenard, avec une certaine compassion ironique pour ma naïveté. Je suis descendu de la tribune sous les huées, et le beau Barbillon a été élu contre moi à une très forte majorité. Que voulez-vous ! C'était ma faute ! J'avais apporté la preuve qu'il était aimé, et aimé par une princesse !

MON « POUR ACQUIT »



ET COMME JE REGARDAIS au concours hippique les voitures à un cheval qui étaient présentées à l'examen du jury, et défilaient au grand trot sur la piste, voici ce que j'entendis sur la banquette placée devant moi dans la tribune :

Ah! ah! disait une brune en lorgnant avec sa face à main un monsieur grisonnant et très cossu qui passait lentement dans la travée du bas, je reconnais mon « pour acquit ».

Qu'est-ce que c'est que ce Pouraky? un Russe, un Polonais? demanda la blonde.

— Non, ma chère, c'est un bourgeois très riche qui vient passer, chaque année, le printemps à Paris, et comme j'ignore son nom, je l'appelle mon « pour acquit ».

— Quel drôle de nom! tu dois avoir une raison?

— Évidemment j'ai une raison, une raison des plus motivées. Figure-toi que, l'an dernier je devais beaucoup d'argent à Pontet, le costumier. Il y a comme cela des saisons où on se laisse entraîner :

robes de réception en liberty, costumes cours tailleur, boléro, arrangements de fourrures, bref je devais dix mille francs. J'avais commandé pour les courses d'Auteuil un certain corsage Louis XVI avec basque-habit, devant croisé par des boutons anciens, poignets de dentelle, une merveille ! lorsque Pontet me fait dire que, non seulement il ne me livrera pas le costume Louis XVI, mais encore qu'il exige immédiatement les cinq cents louis ; s'il n'est pas payé d'ici trois jours, il présentera sa note à mon mari. Tu connais Edgard, et tu vois d'ici la tête qu'il aurait faite en recevant cette douloureuse note de dix mille francs, lui qui ne peut comprendre que je ne puisse pas aller, avec la misérable pension de six mille francs par an qu'il m'alloue pour ma toilette. Voyons, en bonne conscience, qu'est-ce qu'une femme élégante peut faire avec cinq malheureux billets de cent francs par mois !

— Ah ! il est vrai qu'on ne va pas loin ! soupira la blonde.

— J'étais donc affolée, poursuivit la brune, littéralement affolée. Je cours chez mon oncle le sénateur ; il était à Monte-Carlo ; je vais chez mon frère, le capitaine, mais depuis qu'il est tombé dans les pattes de mademoiselle Poupette de Saphyre, il n'y a pas un

sou à en tirer. Il est vidé physiquement et financièrement, et ses camarades l'appellent, au régiment, le vicomte de la bourse plate, un nom bien décevant. Je me résigne donc à aller voir Pontet, qui me reçoit d'une façon charmante :

— Voyons, monsieur Pontet, lui dis-je, vous ne voudrez pas attirer d'ennuis à une pauvre petite femme qui vous a fait tant travailler, et vous a attiré de si belles clientes, rien que pour le chic avec lequel elle arbore vos dernières créations.

— C'est vrai, madame ; c'est même pour cela que j'ai porté votre crédit à dix mille, alors que, d'après les règles de la maison, il ne devrait être que de cinq mille ; mais c'est une limite extrême que je ne veux pas dépasser dans l'intérêt de mes commanditaires.

— Mais alors, que voulez-vous que je devienne ? C'est mal, monsieur Pontet, c'est très mal de vouloir apporter le trouble dans les ménages unis. Quand vous m'aurez brouillée avec mon mari, avec séparation de corps et de biens – le divorce peut-être – vous serez bien avancé.

— Mais qui vous parle, madame, de vous brouiller avec votre mari. Une jolie femme comme vous n'est jamais en peine pour se tirer d'affaire, et...

nous sommes des gens discrets. Voulez-vous vous en rapporter à moi ? et me donner carte blanche ?

— Monsieur, repris-je avec hauteur, j'aime mieux ne pas comprendre votre proposition qui m'obligerait à vous dire des choses désagréables que nous regretterions tous les deux.

— Libre à vous, madame, repartit l'affreux costumier, en souriant avec scepticisme, mais pas d'argent, pas de costume Louis XVI, et la note présentée sous quatre jours à votre mari. J'ai dit.

Je revins désolée, lorsque tout à coup je songe au gros Vermandois, le député de Seine-et-Loire. Depuis quelque temps, nos relations ne battaient plus que d'une aile, mais enfin nous étions restés quand même bons amis, d'autant plus qu'il a besoin d'Edgard pour sa réélection. Et ma foi je vais bravement sonner à son rez-de-chaussée. Une veine ! il était chez lui ! Alors, je me fais très chatte, très câline, j'égrène le chapelet des souvenirs tendres ; bref je consens à rechanter gentiment la chanson d'autrefois. Pendant qu'il appuyait sur mon corset de chaque côté, pour me permettre de le recroiser par-devant – as-tu remarqué, ma chère, comme on est toujours gonflée après ? – je lui dis négligemment :

— Mon petit Vermandoys, je ne suis pas en fonds. Vous seriez gentil de me prêter cinq cents louis que je dois à Pontet, je vous les rendrai de mardi en huit, à midi.

Vermandoys ne bronche pas – ah ! c’est une justice à lui rendre, il n’est pas beau, mais c’est un vrai gentleman – il va à un bureau, et en sort un chèque sur le Crédit-Lyonnais qu’il signe pour dix mille francs à ordre de Pontet. Je saute au cou de Vermandoys, je serre le précieux papier dans mon porte-cartes, et me voilà partie d’un pied léger rue de la Paix, chez le costumier. On est tout de même très fière quand on a sa conscience pour soi, et qu’on peut éviter certaines vilénies.

— Monsieur, lui dis-je triomphante, vous pouvez rengainer vos menaces et vos bons offices. Voici les cinq cents louis que je vous dois.

Chose curieuse, Pontet n’avait l’air qu’à moitié satisfait de cette solution, sans doute trop simple à son gré. Il prend le chèque, le tourne, le retourne : comte de Vermandoys, Crédit Lyonnais, tout cela avait l’air sérieux.

— C’est bien, madame, me dit-il, je ferai toucher le chèque aujourd’hui même et vous aurez votre costume Louis XVI pour les courses de dimanche.

Je rentre chez moi ravie. J'étais si heureuse de ne pas avoir trompé Edgard... ou du moins de ne pas l'avoir trompé avec un monsieur qu'il ne connaissait pas ! Toutes les femmes de cœur comprendront cette délicatesse ; mais voilà que, le lendemain, je reçois une nouvelle lettre de Pontet.

« Madame,

» J'ai fait présenter le chèque au Crédit Lyonnais ; il a été répondu que M. le comte de Vermandois n'avait, en ce moment, à son crédit, qu'une provision de soixante-sept francs quarante-cinq, acompte tout à fait insuffisant, vous le reconnaîtrez vous-même, pour une créance de dix mille francs.

» Veuillez agréer, madame, la plus respectueuse salutation de votre serviteur.

» PONTET ET CIE. »

Pour le coup, ça devenait grave, et la scène avec Edgard m'apparut avec tous ses ennuis. J'ai horreur des discussions d'argent en famille, et ferais n'importe quoi pour les éviter. C'est de famille ; maman était comme moi. Je me précipite chez Pontet qui me reçoit avec le même sourire désabusé. Oh ! ce

sourire ! Je pleure, je me lamente, désespérée, lorsque enfin le costumier me dit :

— Pourquoi ces larmes ? Si vous le voulez, ça dépend de vous, tout peut être arrangé dans dix minutes ; dix minutes pas plus. Qu'est-ce que c'est que dix minutes, même désagréables, dans la vie d'une femme?... Et, d'ailleurs, qui me dit qu'elles seront désagréables, ces dix minutes ?...

— Arrivons au fait, fis-je énervée.

— Eh bien, il y a, dans le salon d'attente, un Angevin très riche, sur la discrétion duquel vous pouvez absolument compter, car, lui aussi est marié, et il ne tient ni à savoir votre nom ni à ce que vous connaissiez le sien. Le hasard de nos glaces sans tain lui a permis d'assister à quelques-uns de vos essayages, — ne protestez pas, ce qui est fait est fait, et c'est peut-être aujourd'hui très heureux pour vous que cette irrégularité ait été commise ; bref, je vous propose une petite affaire : enlevez votre robe... et j'enlèverai les miennes.

— Si je vous comprends bien, monsieur, vous m'offrez un habillage pour un déshabillage ?

— Parfaitement. Troc pour troc.

Ma foi, que te dirais-je, ma chère ? Il n'y avait pas à reculer. J'ai eu mon costume Louis XVI, et

j'ai évité des scènes toujours désagréables avec Edgard. Seulement, comme j'ignore le nom de mon sauveur, je l'appelle mon « pour acquit ». Comment le trouves-tu ?

— Il est très bien, répondit la blonde à son tour.

À ce moment, des fanfares de chasse retentirent dans la galerie supérieure du Grand-Palais, comme pour sonner l'hallali d'un cerf imaginaire, et je quittai ma tribune en songeant aux exigences de la vie de Paris, et au front d'Edgard. Pauvre Edgard!...

L'ASCENSEUR



A QUOI TIENT la vertu des femmes? Est-ce qu'on sait jamais? Le diable qui passe, une bouffée de sève printanière vous les livre.

Est-ce la saison nouvelle
Ou l'effet du printemps,
Qui me grat-gratifie
De l'ardeur de mes vingt ans?

Tantôt, au contraire, un corset défraîchi ou un jupon pas assez élégant pour la chute les transformera en Lucrèce d'une farouche intransigeance. Le grain de sable de Cromwell, dont il ne faudrait pas prendre la vessie pour une lanterne les fait trébucher, et un étternuement survenu mal à propos peut rendre ridicule la déclaration la plus passionnée et la plus sincère.

Donc, Mortemard, vous savez celui qui a un si beau nez, un nez si plein de promesses, faisait une cour acharnée à Gilberte de Chavibrand, vous savez celle qui a une si petite bouche. Il semblait que ces deux êtres fussent admirablement faits pour

s'entendre : lui, brun, bien découplé, les cheveux drus, les oreilles rouges et un peu velues, la moustache soyeuse, un superbe gaillard; elle, veuve, blonde, fine, vaporeuse comme un rêve, avec des yeux verts, un sourire diabolique et des épaules divines. Il la poursuivait partout, aux courses, à la Comédie-Française, à l'Opéra, aux petits thés du Grand-Hôtel Machin; mais c'est surtout le concours hippique avec ses rencontres journalières dans la tribune des sociétaires qui avait mis le feu aux poudres. Oh! ces heures passées, debout derrière la banquette, avec ces frôlements de croupe, ces conversations de bas en haut où l'homme a toujours l'air de chanter la romance à madame qui écoute souriante la sérénade, du haut du balcon, ces goûters à de petites tables, en aimable compagnie, avec des genoux qui se rencontrent sous la nappe propice, à l'heure où la serviette a été donnée au convive pour dissimuler sa pensée. De temps en temps, une fanfare de chasse retentissante, un cheval renversant le mur ou tombant à la rivière. Il y avait des « oh! » des « ah! » des applaudissements et de la poussière, toutes choses qui constituent la gloire; mais qu'importait à Mortemard, ah! que lui importait! Il suivait son idée, parlant toujours de la même chose, et demandant

toujours la même chose. Gilberte ne disait pas non, mais elle ne disait pas oui non plus, avec cette maudite manie qui pousse la femme à toujours reculer comme un poltron qui reste à tergiverser sur la rive au lieu de se jeter franchement à l'eau. Houp ! un bon plongeon, et puis c'est fait ! Mais non, il semble que la chute reculée gagne en noblesse, alors qu'au contraire le calcul de l'heure lui enlève le mérite de l'entraînement et de l'irréflexion. Autant j'admire la sensitive qu'un baiser fait pâmer et qui se donne défaillante parce qu'elle a perdu la tête au contact des lèvres du mâle, autant je méprise la coquette qui se dit : « Je le ferai poser quinze jours et je tomberai de mercredi en huit, à cinq heures dix minutes ; pas avant ! »

Donc, Gilberte se cramponnait à la vertu, trouvant sans doute que la cour de Mortemard n'avait pas encore assez duré et que l'heure du berger ou du muletier, – deux malins qui usaient, en amour, des mêmes procédés expéditifs, – n'avait pas encore sonné. Elle avait été plutôt gribiche, pendant toute la course du prix de la Coupe, ne quittant pas de la lorgnette les cavaliers en uniforme ou en habit rouge, et écoutant d'une oreille distraite tout ce que lui disait son compagnon. À la fin, il comprit que ce

rôle d'interlocuteur éconduit manquait de dignité et d'élégance, et il se décida à arrêter les frais.

— Que ferez-vous, madame, après le concours ?

— Des visites.

— Chez qui ?

— Je n'en sais rien. J'ai beaucoup d'arriéré.

— Alors, adieu, madame.

— Adieu.

Et comme madame de Chavibrand lorgnait toujours avec intérêt un petit lieutenant de tringlots qui luttait avec une jument plutôt rétive, il se dit qu'il n'avait qu'à s'en aller, et partit très tristement à travers les Champs-Élysées en fleurs.

À quoi bon ce bon soleil, ces belles pelouses vertes, ces arbres dont les bourgeons éclataient de sève, puisqu'il n'était pas aimé ? À quoi bon tout ? Et aussi pourquoi s'obstiner à l'amour d'une Gilberte alors qu'il y avait de par le monde et le demi-monde tant d'autres qui s'offraient ? Est-ce qu'au fond, la petite secousse n'est pas toujours la même ? Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse, a dit le poète, en un jour de soulographie parnassienne. Eh bien, non, il avait tort, le poète pochard, la petite secousse n'est pas du tout la même, et il y a plus de volupté à dompter un lion qu'un caniche.

Il marchait, pensif, à petits pas, remontant l'avenue, indifférent aux petits bonjours que lui envoyaient au passage de belles créatures en chapeau catapultueux sur les cheveux ondulés et rutilants, qui montaient vers le Bois en victoria ou en teuf-teuf. Puis, machinalement, il prit l'avenue Hoche pour rentrer chez lui et s'abrutir dans le calme, le délaissement, l'oubli, le désabonnement universel. Dormir, rêver peut-être!... disait Hamlet. Le calme, le repos, ah! bien oui! Est-ce qu'à Paris on a droit au nirvana? Il y avait plus de quinze voitures devant la porte, car c'était le jour de madame de Palangridaine, et il y avait un va-et-vient continuel dans l'escalier jusqu'au second, où demeurait la noble et honneste dame. Heureux ceux qui pouvaient se contenter de ces papotages mondains, s'astreindre à la conversation ornementale et vide, et se détendre jusqu'au badinage insouciant et gracieux.

Et sur ces réflexions plutôt mauves, il gagna l'ascenseur, et appuya sur le bouton du troisième étage qui était le sien. À ce moment il vit arriver en coup de vent madame de Chavibrand qui, descendant de voiture, s'engouffra à son tour dans l'ascenseur, tandis qu'il tirait sur la corde, de bas en haut, pour mettre l'appareil en marche.

Anges purs, anges radieux
Portez mon âme au sein des cieux.

fredonna gaiement Gilberte, pendant que l'ascenseur montait lentement ; puis elle dit tout à coup :

— Je ne savais pas que vous connaissiez madame de Palangridaine. Je ne vous ai jamais vu chez elle.

— Mais je ne la connais pas. Je rentre tout simplement chez moi. Je demeure à l'étage au-dessus d'elle.

— Ah ! mais je l'ignorais. C'est un guet-apens.

Voici, en effet, que nous dépassons le second. Arrêtez-moi. C'est épouvantable !

— Il est maintenant trop tard, madame, mais rassurez-vous. Vous redescendrez un étage et tout sera dit.

L'ascenseur s'arrêta au troisième, et Gilberte, se penchant par-dessus la rampe, regarda l'escalier et s'apprêta à redescendre, mais là, nouvel obstacle. Il y avait deux dames qui causaient en sortant sur le palier Palangridaine, et la conversation se prolongeait indéfiniment. D'ailleurs, il y avait des allées et venues continuelles.

— Si l'on me voit descendre de chez vous, que va-t-on penser ! dit Gilberte. Je serai à tout jamais compromise.

— C'est en effet mon avis, répondit Mortemard, vous ne pouvez pas redescendre et si vous restez sur l'escalier tout le monde peut vous voir.

— Alors, que faire, mon Dieu, que faire ?

— Tout simplement entrer chez moi, où personne ne vous verra, et d'où vous pourrez redescendre à huit heures, quand tout le monde sera parti, comme si vous étiez une visiteuse attardée.

Madame de Chavibrand regarda Mortemard. En somme, ce qu'il disait était absolument juste... et puis il était gentil, et paraissait sincèrement ému de l'aventure. Bref, elle entra en songeant vaguement à Gribouille, et pour plus de sûreté, ne ressortit qu'à minuit.

La fatalité ! aurait dit Calchas.

ROSSERIE FÉMININE



LE DERNIER POTIN? nous dit Pressac. Eh bien, le voici, le dernier potin.

Vous savez tous que la petite Clotilde de Soyeuse est au mieux avec Lucien de Saint-Chame; mais ce que vous ignorez, c'est que l'ami intime de Lucien, Jacques Grandtrain, fait, de son côté, une cour assidue à la belle madame. Entre nous, il est bien excusable, le pauvre garçon, car sa femme légitime est aussi laide que désagréable, le tient tant qu'elle peut, système qui donne tout de suite envie de ruer dans les brancards.

Jacques ignore d'ailleurs absolument la liaison de Lucien avec madame de Soyeuse, car celle-ci, désireuse de garder intacte sa réputation de femme impeccable et inaccessible – oui, messieurs, – a bien recommandé à Lucien d'exagérer la discrétion du gentleman. Il poursuit donc de ses assiduités la belle Clotilde, mais sans se confier non plus à Lucien, la discrétion, d'après madame de Soyeuse, étant, avec la vigueur, une des premières vertus de l'homme. Il

s'est contenté de raconter à Lucien qu'il avait une toquade pour une petite bourgeoise adorablement jolie, qu'il a dépeinte petite, blonde et potelée, alors que madame de Soyeuse est brune, grande et svelte. Cette description a tellement dérouté Lucien qu'il a promis à son ami de lui prêter, le cas échéant, sa garçonnière si la petite bourgeoise venait un jour à s'humaniser.

Les choses duraient ainsi depuis pas mal de temps et madame de Soyeuse était perplexe. D'un côté, elle aimait bien son Lucien, mais d'un autre côté, Jacques était bien gentil, et puis... changement de mess ouvre l'appétit, comme disait mon grand-père le général. Bref, elle était très tentée de céder à Jacques, ne serait-ce que pour mieux apprécier Lucien, car on ne comprend vraiment la valeur des choses et des gens que lorsqu'on a un terme de comparaison. Bref, madame Grandtrain étant partie pour ses terres où elle comptait passer les vacances de Pâques, Jacques mit à profit l'absence de son acariâtre épouse pour redoubler de supplications auprès de Clotilde. Il se fit si suppliant, si tendre, et déploya une ardeur si véhémence, une éloquence si persuasive, que, ma foi, Clotilde consentit à dîner au restaurant, en cabinet particulier, et après on verrait... Rien

n'était promis, mais la porte était ouverte à toutes les espérances. Il n'y avait plus qu'une faute à commettre.

Fou de joie, Jacques courut chez Lucien.

— Ah! mon ami, tu sais, la petite bourgeoise blonde, elle cède enfin; c'est pour ce soir.

— Bravo! Tous mes compliments au vainqueur.

— Seulement, je n'ai pas d'intérieur, et elle ne voudra jamais aller à l'hôtel. Tu serais bien gentil de me prêter, comme tu me l'avais promis, la clef de ta garçonnière.

— La voici, mon cher ami, et bonne chance!

— Cela ne te gêne pas, au moins?

— Oh! pas du tout; ce soir je suis obligé d'aller au bal Palangridaine, où je dois retrouver une aimable amie qui m'a promis le cotillon.

— C'est parfait. Merci, vieux frère.

La vérité, c'est que Clotilde, pour être bien sûre de ne pas être dérangée, avait, précisément, donné rendez-vous à Lucien chez les Palangridaine, et tandis que ce dernier, debout contre la porte, attendait anxieusement l'arrivée de l'adorée, pour lui offrir son bras, madame de Soyeuse finissait un bon petit dîner, succulent et délicat, avec Jacques, au restaurant à la mode. Le dessert, entremêlé de chattering

et de caresses ébauchées, fut un enchantement, et ma foi, lorsque Jacques l'entraîna dans une voiture de cercle, elle ne trouva pas un mot de protestation raisonnable, sentant qu'il y a des heures où la vertu sonne faux. Du restaurant à la garçonnière, le trajet fut vite parcouru et, toute étourdie de baisers, toute vibrante et vaguement grise, Clotilde ne reconnut les êtres que dans l'antichambre, et s'aperçut alors – seulement alors – qu'elle était chez Lucien. Un moment, comme elle avait une manière de petite conscience, élastique, peu sévère mais juste, elle eut un moment d'hésitation ; mais bah ! il était trop tard pour reculer, et puis, comment expliquer qu'elle connaissait le nid. Ma foi, c'était peut-être encore plus drôle de tromper Lucien sans changer ses petites habitudes, et en conservant le domicile extra-conjugal.

Le lendemain, Lucien, qui avait attendu inutilement Clotilde une partie de la nuit chez les Palangri-daine, arriva tout anxieux craignant que son amie ne fût malade. Il raconta sa soirée gâchée, le petit tic tac qu'il avait éprouvé au cœur toutes les fois qu'on annonçait un nouveau nom, tout cela sans amertume, avec une pointe de sincérité émue qui charma madame de Soyeuse. Décidément, il était bien plus gen-

til que Jacques ; et alors, précisément parce qu'elle sentait un vague remords de son escapade, elle se fit très chatte, très aimable, expliquant une visite intempestive de sa belle-mère qui l'avait, au dernier moment, empêchée de se rendre à la soirée.

— J'étais coiffée, avec une aigrette de diamants, et ma robe de crêpe de Chine mauve, tu sais, celle que tu aimes tant, était toute prête sur mon lit.

Ça, c'était évidemment une preuve dont Lucien se contenta ; comment d'ailleurs ne pas être consolé avec un accueil qui n'avait jamais été aussi chaud ni aussi tendre ?

Aussi, devant sa joie naïve, les vagues remords de Clotilde s'envolèrent bien vite comme plume au vent, et l'éternel féminin reprenant le dessus, elle demanda négligemment à Lucien :

— Est-ce que ton ami Jacques était chez les Palangridaine ?

— Non, répondit Lucien, et même je vais te confier un secret, mais tu me jures que tu le garderas pour toi, et que tu ne lui en diras pas un mot.

— C'est juré. Raconte vite. J'adore les petits potins.

— Eh bien ! tu sais combien la femme de Jacques est désagréable ? Profitant de son absence, mon ami,

qui a un béguin fou pour une petite bourgeoise, avait enfin obtenu d'elle, hier au soir, un rendez-vous, et tout me fait présumer que l'heureux gaillard a vu, enfin, « couronner sa flamme ».

— Qu'est-ce qui peut te faire croire cela ? demanda Clotilde en rougissant légèrement.

— Voici : comme Jacques n'a pas de chez lui, et ne peut avoir un pied-à-terre étant marié, il ne savait trop où conduire sa conquête ; alors il m'a demandé, comme un réel service, de lui prêter ma garçonnière, que je n'ai pas osé lui refuser. Un moment j'ai craint que tu ne fusses fâchée de cette profanation du sanctuaire meublé pour toi, mais Jacques est mon meilleur ami...

— Il est évident que j'aurais été furieuse si tu avais prêté notre nid à tout autre... qu'à la maîtresse de Jacques, mais pour elle on pouvait faire une exception.

Elle se mit à rire, et Lucien fit chorus, puis madame de Soyeuse ajouta :

— À ton idée, qui ça peut-il être ? Tu n'as pas un indice, un soupçon ?

— Non, Jacques est discret. Depuis hier, je me creuse la tête à chercher et je ne trouve pas.

— Oh ! conclut Clotilde, ne te creuse pas le cer-
velet pour si peu, mon amour, ça pourrait te faire bo-
bo là.

Et de sa douce main, avec ce sourire énigma-
tique que Barbe-Bleuette avait en tâtant le cou de
Pierrot, destiné à avoir un jour le sort d'Arlequin,
elle caressait le front de Lucien agenouillé, comme si
elle eût déjà senti poindre les cornes révélatrices.

LA POIRE ÉLECTRIQUE



RAOUL ET CLÉMENCE installaient, peu à peu, leur nid de jeune ménage, un nid dans lequel on devait beaucoup s'aimer. « Aimez-vous les uns les autres », « Croissez et multipliez », toutes sentences bibliques qui ont du bon.

Bien entendu, le temple, ou, si vous préférez, la chambre à coucher, avait été l'objet de soins tout particuliers, avec le lit de milieu large comme une place publique, un lit de ménage et de manège, avec ses tentures soigneusement tirées pour masquer les rayons du jour, avec sa poire électrique à portée de la main, de manière à pouvoir demander à Francine, la femme de chambre, le chocolat réparateur, sans avoir à bouger de la bonne tiédeur des couvertures. Francine avait d'ailleurs reçu les ordres les plus sévères pour ne pas faire d'irruption indiscrete ; et, tant qu'on ne l'avait pas sonnée, elle devait bien se garder de troubler des épanchements légitimes, pour lesquels la jeune Clémence commençait à avoir beaucoup de goût. C'était au point que pour respec-

ter ses pudeurs demi-virginales, Raoul lui-même devait jurer qu'il fermait les yeux à certains moments psychologiques, ce qui n'était vrai qu'à moitié; je crois bien que le misérable risquait un regard furtif.

Clémence était donc en admiration de son *home* fanfreluché, qui succédait à sa petite chambrette si simple de jeune fille; elle était ravie de ses meubles en laqué blanc, de ses tentures en soie cannetillée, de ses gravures Louis XV spirituellement licencieuses, de ses ivoires de Baudoin, de ses bibelots, éventails, miniatures, bonbonnières étagés dans les vitrines, lorsque le hasard de ses visites de noces l'amena chez son amie Germaine de Banges, qui, elle aussi, venait de se marier, et s'amusa à lui montrer son installation par le menu.

Ce n'était pas mieux que chez Clémence; peut-être même était-ce moins artistique, moins raffiné, moins soigné de détails; mais elle avait l'électricité! Oh! cette électricité radieuse, avec ses appareils compliqués, ses lampes orientales, ses vieux prélat's portant des crosses, prétexte à suspension lumineuse rappelant l'étoile des Mages, ses appliques dont chaque grappe était chargée d'un fruit étincelant! Mais ce qui tenta surtout nos amoureux, ce fut le ciel de lit, merveilleux, à deux allumages, l'un éclatant,

penché de biais pour la lecture, l'autre mystérieux, discret, tamisé, sorte de guirlande de fleurs, entouré de tulipes roses, protectrices, qui répandaient sur le couvre-pied de satin, non des radiations fulgurantes de féerie, mais des lueurs de rêve, des tons paradisiaques, estompant le contour des choses et permettant à l'esprit de flotter entre ciel et terre.

— Que c'est joli ! s'écria Clémence en battant des mains.

Et, tandis que Germaine, très fière, jouissait de l'effet produit, Clémence, vaguement jalouse, songeait que ce serait exquis d'avoir une illumination semblable, là-bas, dans le petit nid laqué blanc. Le soir même, elle en parla à Raoul, à l'un de ces moments spéciaux et divins où, la tête sur l'oreiller, on ne refuse pas grand'chose à l'éternel féminin, dont la puissance est décuplée.

Mais Raoul s'exclama :

— Ma chérie, nous avons déjà eu tant de frais cette année ; songez à nos sonneries électriques, à notre installation au gaz, qui est entièrement terminée !

— Oui, mais cela ne vaut pas l'électricité, comme chez Germaine. Nous sommes vieux jeu, tardigrades, pas dans le mouvement. Quel rêve, cette électricité,

avec la suppression des bougies dangereuses, des lampes qui fument, du pétrole qui empeste et du gaz qui torréfie la température. Un bouton à tourner, une poire sur laquelle on appuie le doigt, et l'on peut dire : J'ai voulu que la lumière soit, et la lumière fut ! Mon petit Ra-Ra, je t'en supplie, cela me ferait un tel plaisir. Tu m'as dit, parfois, que tu n'avais pas de plus grande joie que de me rendre heureuse ; eh bien ! prouve-le-moi !

— Tout de suite, si tu veux.

— Non, pas comme ça... À moins que tu ne m'accordes mon électricité !

Le reste de la discussion se perdit dans un bruit de baisers et d'onomatopées inexprimables. Il y eut, sans doute, une grande dépense de phosphore, en attendant l'électricité promise, et, chose qui ne vous étonnera pas, dès le lendemain, on contracta une intéressante police d'assurances avec le secteur électrique des Champs-Élysées. On signa, sans les lire, toutes sortes d'articles plus comminatoires les uns que les autres, et des nuées d'ouvriers odorants se mirent en devoir de pratiquer des trous dans les corniches et de faire pleuvoir des plâtras le long des tentures cannetillées.

Raoul et Clémence connurent la joie de feuilleter de coquets albums, où on leur faisait choisir des appareils artistement tarabiscotés. On fit des essais d'allumage amusants avec des boules de cristal irisées dans le plafond, des lustres transformés en constellation et des cartels Louis XIV changés en soleil, sans doute en souvenir du roi du même nom. Mais, ce qui fut le plus intéressant sans contredit, ce fut d'arranger le ciel de lit à l'instar de celui de Clémence avec deux allumages.

— Vous ne vous tromperez pas, disait l'ouvrier électricien : à droite, le cordon le plus long, c'est pour la rose électrique très claire destinée à la lecture ; le plus court, est pour celle tamisée de rose destinée au doux sommeil... ou à tout autre occupation exigeant une lumière plus douce.

— Compris, compris ! dit Raoul vivement, tandis que Clémence souriait.

— Quant à la poire de la sonnette, continua l'ouvrier, je la place à gauche, et, de cette manière, il n'y aura pas d'erreur possible ; donc, sonnerie à gauche et les deux allumages à droite.

— C'est parfait, et cela nous semble fort bien combiné.

Le soir même, après avoir lu côte à côte et d'une main un journal joyeusement illustré, les époux trouvèrent que c'était le cas ou jamais d'inaugurer la rose tamisée et de faire une belle première. D'une voix un peu émue, Raoul dit :

— Ma petite Clé-Clé, donne-nous la lueur rose, n'est-ce pas ?

Clémence, qui avait déjà commencé à perdre la tête, appuya sur la poire qui se trouvait à portée de sa main, et, au moment le plus suggestif, le plus fou de la plus naturelle conversation, puisqu'elle était légitime, — et légitime, puisqu'elle était naturelle, — Francine faisait son entrée, se plaçait devant le lit éclairé à giorno, et sans souci du tableau vivant auquel elle assistait, disait froidement :

— Madame a sonné ?

LE TROUPEAU D'OIES



ON CAUSAIT l'autre soir, au cercle, de l'affaire Grimm, le fameux colonel russe qui a livré à l'Allemagne les documents de la mobilisation moscovite – on ne peut pas toujours causer « petites femmes », n'est-ce pas ? – lorsque le général d'Anthoire, nous dit :

Eh bien, moi, messieurs, lorsqu'il y a quelques années je fus envoyé en mission militaire en Russie, j'eus l'occasion de voir un espion qui était mêlé à une affaire bien extraordinaire. Comme je passais par Varsovie, le colonel Irisow, qui était chargé de me piloter pendant ma mission et qui s'acquittait de ce devoir avec l'urbanité la plus cordiale, me dit un beau jour, tout en me faisant visiter la forteresse de Wola :

— Nous avons ici, en prison, le capitaine Gerstein, espion allemand, cela vous intéresserait-il de le voir ?

— Mais, certainement, répondis-je, si le cadavre d'un ennemi sent toujours bon, un ennemi emprisonné, ça fait toujours plaisir.

Je le suivis le long d'un corridor en arcades ; arrivé devant une porte, il y avait un petit judas, et j'aperçus assis devant une table, dans une cellule, un homme à barbe blonde en éventail et à allure distinguée, qui paraissait méditer si profondément qu'il ne s'aperçut même pas de notre apparition.

Le colonel Irisow referma le vasistas et, m'emmenant dans le préau, il me fit asseoir sur un banc, où il me conta ce qui suit :

— Il faut d'abord que vous sachiez, me dit-il, que Varsovie, située presque en totalité sur la rive gauche de la Vistule – il n'y a sur la rive droite que le faubourg de Praga – est séparée de l'Allemagne, à l'ouest, par toute une zone de marais et d'étangs absolument impraticables pendant la plus grande partie de l'année. Pendant un ou deux mois seulement, c'est-à-dire pendant la période de sécheresse, il existe à travers ces marais des petits sentiers connus seulement des habitants dit pays, qui s'en servent comme raccourci quand ils ne veulent pas prendre les routes. Évidemment, ces sentiers ne seraient pas praticables pour l'artillerie ou la cavalerie, mais une

troupe de fantassins, en colonne par un, pourrait certainement s'y glisser et envahir ainsi le pays voisin, tandis que les grandes voies seraient gardées. Je vous donne tous ces détails pour vous faire comprendre l'intérêt primordial que l'Allemagne avait à connaître la topographie exacte et la direction de ces sentiers.

» Or, il y a quelque temps, on vit arriver à Willanow, à trois kilomètres de Varsovie, une sorte de petit marchand, qui disait s'appeler Oubidine, et qui était venu pour acheter un troupeau d'oies. Il se rendit dans les villages environnants, à Mokotow, à Kollikonina, achetant des oies, qu'il pria les fermiers de lui garder jusqu'à ce qu'il eût trouvé en entier le troupeau qu'il désirait. Quand ses emplettes furent terminées, à droite et à gauche, il revint à Willanow et là, il demanda qu'on voulût bien lui procurer quelques habitants connaissant bien le pays, et pouvant diriger sans encombre un troupeau d'oies par les petits sentiers des marais. Ce serait beaucoup plus sûr que par la grande route, où ses volatiles seraient exposés à rencontrer des chevaux, des voitures, une foule d'obstacles à la bonne marche du troupeau, ce qui l'obligerait à un nombre beaucoup plus considérable de conducteurs, tandis que par les

petits chemins étroits et isolés, les oies pourraient facilement être conduites par trois ou quatre personnes et arriver ainsi à bon port.

» La raison paraissait assez plausible; cependant, ces allées et venues, ces achats, ces exigences spéciales avaient intrigué quelques personnes de Willanow qui, à tout hasard, prévirent la police de Varsovie. Celle-ci fournit à Oubidine les quatre guides qu'il demandait, guides qui n'étaient autres que des agents déguisés. On partit en bon ordre, par un petit sentier, et après deux heures de marche, il se trouva que ce sentier aboutissait à un cul-de-sac et conduisait simplement à un abreuvoir pour les bestiaux. Impossible d'aller plus loin. Colère d'Oubidine, qui invective ses guides, les traite d'imbéciles ignorant leur métier et lui faisant perdre son temps et son argent; mais ceux-ci lui sautent à la gorge, l'arrêtent, le ligotent et l'amènent ici au fort de Wola.

» Là, on fouille notre Oubidine, et l'on ne trouve sur lui aucun papier pouvant établir son identité. Déjà la police craignait d'avoir commis une sottise en arrêtant un commerçant paisible lorsqu'au fond d'une poche de gilet on dénicha un fragment

d'enveloppe dont le nom avait été déchiré, mais il existait encore :

Monsieur...
Capitaine au bataillon de chemin de fer
à Bromberg,

ALLEMAGNE.

» C'était peu de chose, mais c'était un indice.

On fourre notre Oubidine au cachot, et c'est ici que l'affaire devient tout à fait romanesque. Avant de se lancer plus avant, la police russe voulait être certaine de la personnalité du prisonnier. Or, il y avait à Varsovie une femme nommée Sonia Trajowska, très maligne, très débrouillarde, et de plus douée d'une de ces beautés avenantes et de ces yeux vert de mer qui servent de passeport et facilitent toutes les besognes. La Trajowska débarqua à Bromberg, et s'installa dans une coquette villa sur la Brahe. Naturellement, son arrivée radieuse fit sensation dans cette petite ville de la Prusse orientale où la garnison isolée sur la frontière s'ennuyait déplorablement, et le major Broleman, du bataillon de chemin de fer, tomba éperdument épris de la belle Sonia.

» Des relations intimes ne tardèrent pas à s'établir entre la Trajowska et le major, qui du coup,

trouva que Bromberg était devenu un véritable paradis.

» Un beau jour, Sonia lui dit qu'elle serait très heureuse d'avoir sa photographie en uniforme.

» — Hélas ! je ne l'ai pas, dit le major ; tout ce que je possède, c'est le groupe qui a été tiré avec les officiers du bataillon, et où je suis, au centre, entouré de mes capitaines et de mes lieutenants ; mais l'épreuve est assez grande, bien venue, et je suis très ressemblant.

» — Eh bien ! c'est cela, donnez-moi la photographie du groupe, dit Sonia, dissimulant un mouvement de joie. Je vous aurai quand même.

» Le soir, elle avait l'épreuve, sur laquelle étaient écrits en marge tous les noms des officiers du bataillon, et le lendemain elle repartait pour Varsovie, munie du précieux document. Dans le groupe d'une dizaine d'officiers, le pseudo-Oubidine figurait en bonne place, sous le nom de capitaine Gerstein. C'était bien lui, avec sa barbe blonde en éventail, il n'y avait pas d'erreur possible. Le petit marchand était un espion et, pour la seconde fois les oies avaient sauvé le Capitole.

— Et que va-t-on faire du capitaine Gerstein ? demandai-je.

Le colonel Irisow esquissa un geste vague, signifiant qu'il serait envoyé dans une direction d'où l'on ne revient guère.

— Et que dira l'Allemagne.

— Oh ! l'Allemagne ne dira rien du tout. Quand ses espions réussissent, elle les récompense généreusement ; quand ils échouent et se font pincer, elle les ignore, les oublie et ne les réclame jamais.

Et le fait est que je n'ai plus entendu parler du capitaine Gerstein. Ou il a été fusillé, ou il a été expédié en Sibérie, mais jamais sa personnalité n'a troublé l'opinion publique. Croyez-moi, monsieur, c'est encore le bon moyen.

Il y eut un silence, chacun remuant ses souvenirs, puis le petit Foucard s'écria gaiement :

— Et maintenant, mon général, si vous le permettez, la transition entre les oies et les grues est tout indiquée. Si on recausait « petites femmes » ?

MANŒUVRE ÉLECTORALE



LORSQUE APRÈS avoir donné sa démission, le commandant de Poigne arriva à Cotignac, pour se présenter aux élections, il eut bien vite toutes les femmes pour lui. C'était, en effet, un des plus beaux officiers du 14^e cuirassiers, où le cadre est gigantesque. Les cheveux drus, à peine grisonnants aux tempes, la moustache châtain fièrement retroussée, les épaules carrées et un mètre quatre-vingt-sept de taille ; avec cela parlant d'abondance, trouvant des métaphores heureuses exprimées par une voix de tonnerre, une voix exercée par vingt-cinq années de commandement sur le champ de manœuvre. Il n'est pas plus difficile de gueuler « Citoyens ! » que de crier : « Garde à vous ! »

Et puis, il arrivait avec tout le prestige de la persécution. Porté sur le tableau d'avancement comme lieutenant-colonel, il avait, au dernier moment, été rayé du tableau, pour des motifs assez vagues, et, devant cet inadmissible passe-droit, il avait demandé, jeune encore, la liquidation de sa retraite. Mais un

gaillard actif et vigoureux comme lui ne pouvait rester désœuvré. Il possédait un petit bien à Cotignac, et ma foi, il était venu poser sa candidature contre le citoyen Marius Congenies, le député sortant, maire de la localité et radical à tous crins.

Cette candidature eut le don d'exaspérer M. Lestroulabe, pharmacien, sur la grande place, et conseiller municipal à ses moments perdus. Il avait la haine instinctive du sabre ; et, bien que de Poigne affirmât que ce sabre avait été accroché dans la pa-noplie, avec les armes des ancêtres, il ne se figurait l'ancien commandant que sous les aspects d'un pré-torien altéré du sang du peuple, et il faut reconnaître que, même en civil, ce diable d'homme avait une ma-nière de boutonner sa redingote, éclairée de rouge aux revers, de se coiffer sur l'oreille, de bomber le torse, qui lui donnait l'air d'être en uniforme, et tran-chait avec la tenue large et sans prétention des ves-tons avachis et des melons gras-seux du petit phar-macien.

Mais Olivette Lestroulabe ne partageait pas cette manière de voir. Elle avait aperçu le commandant qui pérorait, à la première réunion électorale, tenue à l'hôtel Rocamadour, et elle l'avait trouvé superbe. Té ! ça c'était un homme, et, certes, l'arrondissement

de Cotignac serait fièrement représenté. Quand il sortit, après un discours redondant et patriotique, accompagné des applaudissements de l'assistance électrisée, Olivette se campa, aguichante, sur le seuil de sa boutique, et, comme de Poigne passait, elle lui dit en riant en carré, et en montrant ses dents éblouissantes :

— Bravo, monsieur le commandant.

— Merci, ma belle dame, dit l'ancien cuirassier, séduit par cette gracieuse apparition. Mais je me sens le gosier un peu fatigué. Vous n'auriez pas quelque chose de bon pour la voix ?

— Mais si, commandant, nous avons les pastilles des avocats, au réglisse ; c'est excellent.

— Eh bien ! veuillez être assez gentille pour m'en vendre une boîte.

De Poigne n'était, d'ailleurs, nullement enrôlé – il en avait vu bien d'autres – mais il était heureux de ce prétexte pour entrer chez Lestroulabe, qui passait pour très influent dans la localité. La femme était charmante, et, par la femme, on pourrait peut-être arriver au mari. Olivette fut conquise au premier regard échangé et, tandis que ses yeux de velours pailleté d'or confessaient ingénument leur admiration pour le colosse, sa main tremblait en tendant la

petite boîte de pastilles. En rendant la monnaie, il y eut un effleurement d'épiderme qui lui causa une véridable commotion électrique. Elle rougit fort, et, ma foi, de Poigne, constatant l'effet produit, en profita pour déposer un baiser sur la menotte qui tendait l'argent. Puis il partit amusé et triomphant, en faisant raisonner sur le pavé des éperons imaginaires, et en faisant le moulinet avec son stick.

À ce moment, Lestroulabe revenait, un peu déprimé, de la réunion électorale.

— Qu'est-ce qu'il vient faire chez nous ce traîneur de sabre ?

— Hé, acheter de la bonne réglisse pour sa voix, le pauvre. Ça fera un beau député, et j'espère bien qu'il passera dimanche.

Mais le pharmacien se mit dans une colère épouvantable :

De quoi te mêles-tu, la femme ? Nos voix à ce soudard ! *Et di qué li qué vingue, mon bon !* Le citoyen Marius Congenies, un frère, un homme pur qui n'a jamais trempé ses mains dans le sang du peuple, voilà notre homme ! Et je t'assure bien, *Noun de Diou !* que nous saurons lui frayer la route, sans souci de la conspiration soldatesque.

— Alors, tu vas voter contre le commandant ?

— Compte sur moi pour ça, mon pitchoun, et, non seulement je voterai, mais je ferai voter les amis du Conseil, l'instituteur, la fabrique, tous mes clients et tous mes amis. Ah ! l'on verra, l'on verra !

En vain, Olivette, pendant les jours qui suivirent, voulut le chapitrer, mais elle se heurta à une volonté têtue et irréductible. Le siège du pharmacien était fait et, pour la première fois, peut-être, elle le vit ne pas céder à ses enjôlements et à ses désirs.

Il faudrait trouver un moyen pour l'empêcher d'aller voter. Mais lequel, lequel ? Ah ! si elle avait eu la clef des médicaments, elle aurait bien dérobé quelques grains d'une drogue inoffensive quelconque qui aurait empêché son mari de sortir le dimanche, en l'indisposant pendant la journée... ou même simplement soporifique... Mais tous les poisons étaient enfermés. Pourtant cette idée de soporifique fit naître chez elle une idée qui la fit sourire. Lestroulabe, après avoir chanté le cantique à Eros, ne devenait pas sourd comme le fameux Pontbiquet de vaudevillesque mémoire, mais il tombait, comme les lapins, dans un profond sommeil : et cette congestion du cerveau durait plusieurs heures. Si, le jour des élections, on pouvait le décider à se mon-

trer tendre avant d'aller voter, hé, hé... cela pourrait peut-être réussir ?

Le dimanche arrivé, Lestroulabe resta, le matin, à la boutique, pour servir la clientèle, mais il prévint qu'il fermait à midi, pour aller, après le déjeuner, remplir son devoir de citoyen. Pendant ce temps, Olivette endossait sa basquine de velours feu, sur laquelle tranchait un grand col de guipure qui dégageait entièrement le cou blanc et satiné. Elle piquait une rose dans ses cheveux qui frisaient autour de sa tête en l'entourant comme d'un chaperon d'onduleuses ténèbres. C'était le costume des grands jours, et elle avait ainsi toute l'attraction alliée du Midi. Quand Lestroulabe, après avoir clos les volets du rez-de-chaussée, se trouva assis pour déjeuner, en face d'Olivette, il ne put s'empêcher de s'écrier, ébloui :

— *Noun de Diou!* que tu es brave et fringante, aujourd'hui!

— N'est-ce pas jour de fête ?

— Ah ! certes, un jour qui verra le triomphe de la bonne cause.

Le menu était délicat : des oursins, une bouillabaisse merveilleuse, avec une sauce au safran à réveiller un mort, le tout arrosé d'un certain petit vin

de Miramas ! Lestroulabe, mis en gaieté, y fit largement honneur ; Olivette, très chatte, se frôlait contre lui, buvait dans son verre, s'appuyait sur son épaule en lui faisant des chatouilles derrière les oreilles velues. Au dessert, elle s'assit sur ses genoux, tendant ses lèvres – tout cela pour le commandant ! Le pharmacien n'y tint plus.

— Bah ! dit-il, je n'irai voter qu'à deux heures !

Et il entraîna Olivette vers la chambre à coucher dont la portière retomba discrètement.

... À cinq heures seulement, il se réveillait avec la tête lourde et les jambes molles, tandis que sa femme, rhabillée, le regardait avec un sourire ironique.

— Sapristi ! Et l'élection de Marius ? Pourvu que je n'arrive pas en retard, coquin de sort !

Il se leva, à la hâte, et, par la chatière, sortit de la pharmacie comme un fou. Il arriva à la mairie où avait lieu le vote, juste à temps pour apprendre que le scrutin était clos, et que son absence, bien exploitée par le commandant, avait semé le désarroi dans les groupes du Conseil et de la fabrique.

Et voilà comment le commandant de Poigne a été proclamé député de Cotignac, avec vingt-cinq voix de majorité, contre Marius Congenies. Quant à

Lestroulabe, très penaud, il n'ose pas raconter cette « manœuvre de la dernière heure ».

LA LÉGENDE DU COQ



IL N'Y A PERSONNE dans le monde des théâtres qui ne connaisse la réputation don juanesque d'André Bartel « le prince de la critique ». Quand il apparaît aux répétitions générales, avec son torse d'Hercule, sa moustache noire, toujours noire, ses cheveux drus, portés en brosse avec une coupe militaire, les ingénues frissonnent sur la scène, et leurs camarades installées de-ci de-là dans la salle, esquissent alors leur plus doux sourire, en l'honneur du coq irrésistible.

C'est lui qui, en effet, a inventé les titres de ses multiples romans, les *Convoitises mortes* et les *Torturantes Ivresses*; ses héros il les fait « se vautrer dans l'incarnation de l'affreux verbe nocturne avec des affres, des ricanements et tout le cortège des vengeresses terreurs ». Il se hausse dans une superbe démente de rut jusqu'aux rêves magnifiquement immondes, et certes, un homme ainsi dévoré du démon de luxure devait être le plus merveilleux amant qu'on pût imaginer. Cela se disait, cela se répétait de-

puis longtemps et c'était devenu une légende aussi indiscutable qu'un dogme. Combien de grandes coquettes, de soubrettes, voire même de mères nobles, avaient pris, rougissantes, le chemin de la rue de La Bruyère, où gîtait le prince de la critique, dans un coquet hôtel, et étaient revenues de ce pieux pèlerinage avec de bons conseils, parfois un bon engagement et... des souvenirs tendres. André Bartel était la gloire de son quartier.

Aussi lorsqu'on apprit qu'il se décidait à épouser la jeune Valentine Sylla, de la Comédie-Française, celle qui jusque-là avait résisté à tout le monde, même à lui, celle qui n'avait voulu accorder ses faveurs qu'après le passage devant M. le maire, et la bénédiction du curé de Notre-Dame-de-Lorette, il y eut dans le Tout-Paris théâtral un même cri de stupéfaction. Comment, celui qui, jusqu'ici, avait pu les avoir toutes, se contenterait désormais d'en avoir une ! En tout cas, voilà une épousée qui ne s'ennuierait pas, et coulerait désormais sa vie en pleine délectation charnelle, au milieu des rêves les plus paradisiaques, avec un virtuose de l'amour. Ah ! il y a des femmes qui ont de la chance !

Cependant André Bartel était vaguement préoccupé. Mademoiselle Valentine Sylla était jolie

comme un cœur. Brune, appétissante, les lèvres rouges estompées d'un imperceptible duvet dans les coins et un œil à incendier le magasin des accessoires. Mais dix-neuf ans!... Et puis, sage, que dis-je, liliale! Allait-il être à hauteur de la situation? Il y avait certainement des jours où il se sentait un peu fatigué; comme le grand canapé de son cabinet de travail, il avait beaucoup servi. Les escarmouches sur des terrains connus et reconnus ne l'effrayaient guère, mais de grandes manœuvres sur des terrains non explorés, comme en faisaient dernièrement les Anglais au Transvaal, c'était beaucoup plus inquiétant.

Quant au docteur Sylla, père de la fiancée, il était absolument ravi. Outre qu'il était flatté de voir sa fille contracter une union qui lui ferait franchir rapidement les échelons du sociétariat à part entière, il ne se dissimulait pas que le moment de la marier était absolument venu.

— Oui, disait-il, Valentine tient de sa mère; c'est ce que nous autres docteurs nous appelons un tempérament. C'est une nature vive, impétueuse, passionnée, et si jusqu'à présent le sentiment du devoir a prévalu, et si elle a tenu compte des excellents principes que je lui ai inculqués avec le lait de chèvre

pasteurisé, je crois cependant qu'il eût été dangereux de prolonger l'expérience. Et comme je connais ma fille, j'ai déjà refusé plusieurs mariages parce que je ne trouvais pas que les prétendus avaient les épaules nécessaires. Cela n'eût pas été un mois, et après il eût fallu partir se soigner dans le Midi.

— Peste, murmurait Bartel rêveur.

— Tandis que vous, mon gaillard, avec votre carrure de bon géant, vous êtes mon homme. Quel torse ! Quelle vigueur ! Oh, je sais bien que vous avez mené une vie de bâton de chaise, mais je voulais un gendre qui eût vécu : et je puis dire, non sans fierté, que vous dépassez mes espérances.

Les préparatifs du mariage marchèrent rapidement ; dans Cabotinvillè on ne parlait plus que de cet événement, le diable se faisait ermite ! Combien de beaux yeux allaient pleurer ! À personne il ne venait l'idée de trouver ce mariage disproportionné, malgré la différence d'âge, et il était bien évident que le docteur Sylla avait eu une rude chance de mettre la main sur un gendre réunissant autant d'avantages, André Bartel semblait encore avoir rajeuni. La moustache était plus noire, plus retroussée que jamais, et la poitrine bombait victorieusement sous le frac de soirée,

dans les coulisses des théâtres, où son passage faisait toujours sensation.

Il y eut un *Kyrie Eleison* chanté par Alvarez, et un *Pater noster*, merveilleusement détaillé par Sou-lacroix. Lorsque la messe finie, le couple descendit le tapis rouge qui avait été tendu sur les marches de l'église, il y eut dans toute la rue de Châteaudun, comme un frémissement d'admiration. Elle, grande, superbe, bien découpée, marchait avec la grâce de la jeunesse et de la force ; lui, carré, solide, vigoureux portant beau comme pas un.

Et cependant, au fond, il ne se sentait pas très à son aise ; ce monde de confrères, cette chaleur, ces poignées de main multiples qu'il avait fallu recevoir à la sacristie, ces voix de ténors résonnant sous les grandes voûtes, tout cela lui avait passablement porté sur les nerfs. Pendant la cérémonie, il avait à plusieurs reprises louché dans la direction du fauteuil rouge où trônait la belle créature à laquelle il devait désormais consacrer sa science érotique, et il lui était venu certains doutes.

— Au fait, s'écria-t-il, je serais bien bête de ne pas mettre tous les atouts dans mon jeu.

Et, tandis que les nombreux parents et amis, assemblés dans le grand salon du docteur étaient occu-

pés à féliciter Valentine, tandis que les jeunes filles lui demandaient quelque fleur d'oranger arrachée à son bouquet de corsage pour se porter bonheur, André Bartel s'esquiva et ne fit qu'un bond chez M. Cadoche, le pharmacien de la rue Pigalle, auquel il avait donné si souvent des billets de spectacle.

La journée se passa sans encombre, et, le soir, quand tous les invités furent partis, Bartel vit le docteur Sylla s'avancer vers lui. Il était véritablement ému, et derrière ses lunettes on voyait perler une larme d'attendrissement.

— Monsieur, dit-il, je n'ai pas besoin de vous recommander ma Valentine. Oui, monsieur, je sais tout. J'ai tout appris, et je n'aurais jamais cru qu'on pût trouver autant de délicatesse dans l'âme d'un viveur. C'est admirable d'abnégation, c'est magnifique, c'est grand comme l'antique... et, je vous remercie.

— Ah ça, à qui en a-t-il ? se demanda Bartel un peu surpris, tout en subissant la dernière accolade de son beau-père.

Il disparut avec Valentine, et bien avant dans la nuit, on vit briller les fenêtres de la chambre nuptiale, ce qui n'étonna personne, car les heures devaient y sonner heureuses...

... Le lendemain matin à sept heures, André Bartel se précipitait chez le pharmacien Cadoche. Il était pâle, défait, et ses yeux étaient rougis par l'insomnie.

— Ah ça, quelle satanée drogue m'avez-vous vendue hier, monsieur Cadoche ?

— Mais, mon cher maître, le remède le plus indiqué dans votre cas spécial.

— Enfin qu'est-ce que c'était ?

— Le plus simple et le plus efficace des calmants ; tout bonnement du nénuphar.

UNE AUDITION



AU CERCLE DES PATATES, il existe une commission de littérature. Cette commission est composée de clubmen assidus au foyer de l'Opéra et aux mardis de la Comédie-Française, d'aimables amateurs professant pour les choses de l'esprit le même goût éclairé que les grands seigneurs du XVIII^e siècle et, surtout, de fins appréciateurs du sexe auquel nous devons mesdames Jane Hading, Breval, Linder, Dortzel et autres étoiles de beauté.

Cette commission se réunit à des époques indéterminées, toutes les fois qu'il s'agit d'organiser au cercle une soirée de menus plaisirs, grave affaire ! — mais, pour être très franc, en dehors du président, le comte Faradel, et de quelques consciencieux, les membres sont peu zélés, préférant continuer leur poker ou leur whist de cinq à sept, en dépit du valet de pied qui vient les rappeler à leur devoir en susurrant à leur oreille :

— Monsieur, la commission de littérature est en séance.

— Bien, mon ami. Je joue du pique.

Dame, que voulez-vous, la partie a tant de charmes ! Et puis, ce n'est pas autrement gai de se trouver, entre hommes, assis devant une table verte autour de laquelle des camarades à imagination fantaisiste viennent proposer des projets allant du drame à la pantomime, et du ballet à la prestidigitation, projets toujours refusés par le comité qui se méfie, non sans raison, de l'état d'âme blasée de spectateurs difficiles à amuser.

À une des dernières séances de la commission — on était bien quatre, y compris le président — un silence morne régnait dans la grande salle, lorsqu'on vit entrer en bombe Paul Boulard, l'auteur applaudi de plusieurs ballets ; il était triomphal.

— Messieurs, dit-il sans préambules, vous savez avec quel zèle je remplis mes fonctions de membre du comité. Je passe littéralement toutes mes soirées à courir les music-halls, les petites boîtes, les bas-tringues et bouis-bouis de dernier ordre, et pourquoi, voulez-vous me dire pourquoi ?

— Pour y trouver de petites femmes, répondit sans hésiter le président.

Pas du tout, répartit Paul Boulard avec feu ; mes goûts me porteraient plutôt à savourer à l'Odéon les

vers patriotiques de M. de Bornier, mais le devoir avant tout. Je cherche pour notre cercle la fleur bleue rare, le clou inédit et suggestif qui rendra enfin à notre commission de littérature, avec la reconnaissance de nos camarades, l'éclat et le prestige qui lui manquent un peu. Je cherche encore et toujours, sans soucis des fatigues et des veilles, faisant – permettez-moi de vous le dire en passant – ce que vous devriez tous faire ici. Je cherche... et je crois avoir trouvé!

– Ah! ah! firent les quatre membres subitement intéressés. ConteZ-nous ça.

– Eh bien, je suis entré, l'autre soir, à la *Truie-qui-Chante*. Vous ne connaissez pas cet établissement montmartrois? C'est tout en haut de la rue Lepic; j'y ai vu là une exquise revue.

Cela se passe au paradis, entre Ève et Satan. C'est d'un nommé Peruchet et joué par Martillo, très ardent dans le rôle du serpent tentateur, mais c'est surtout Ève qu'il faut voir! Liane Montespán, vous savez la petite Liane si admirée aux Tréteaux pour ses formes sculpturales. :

– Elle était adorable! s'écria le comte Faradel; avec cela une voix charmante.

— Ah! mes amis, si vous pouvez la contempler en simple chemise de tulle rose, transparent, avec seulement quelques feuilles de vigne brodées aux bons endroits, et, sous cette chemise, quel corps merveilleux! Les épaules larges, la taille fine haut placée, au-dessus des hanches volumineuses, la cuisse charnue, la jambe mince et bien arquée, le petit pied cambré outre mesure par le haut talon des bottines. Le moindre mouvement en faisant onduler harmonieusement toutes les parties, la moindre incertitude dans l'aplomb de ces hauts talons sur lesquels elle semblait piaffer faisant alternativement saillir une hanche ou l'autre, tandis que le ton rosé du maillot de soie semblait un épiderme nacré, poli, luisant, à la fois chair et marbre!

— Ah, Boulard! de grâce, pas tant de descriptions!

— Eh bien, messieurs, j'ai obtenu de l'auteur que les deux artistes de la *Truie-qui-Chante* vinsent jouer la revue devant la commission de littérature, rien que pour vous, afin que vous puissiez juger si l'œuvre mérite d'être donnée à mes camarades en menus plaisirs. C'est convenu pour vendredi, à dix heures; ça vous va-t-il?

— Si ça nous va!

Immédiatement la commission enthousiasmée – ou du moins les quatre membres qui la représentaient – votèrent de chaleureux remerciements au zélé Paul Boulard et, le président levant la séance, on se sépara en se donnant rendez-vous pour le vendredi suivant.

Le grand jour arrivé, la commission se réunit dans la grande salle de ses séances brillamment illuminée; dans le fond on avait dressé une petite estrade, et, autour de la table verte cette fois, personne ne manquait à l'appel. Au centre, le comte Faradel présidait, flanqué de deux vice-présidents, du secrétaire et de vingt-cinq membres, sans compter les quatre commissaires du théâtre. Jamais l'on n'avait été si nombreux. On avait arboré les redingotes dernier cri, les cravates les plus Lebargystes, et ceux qui possédaient des cheveux s'étaient fait friser au petit fer, pour obtenir un élégant bombage. Chose merveilleuse! Pas un cigare, pas une cigarette n'avaient été allumés afin de ne pas gêner la jolie voix de mademoiselle Liane Montespan; au contraire, de vagues parfums de verveine et de violette flottaient dans l'air tiède.

On attendait avec une certaine nervosité, tout en parlant de choses et autres, de la grève, de Dé-

roulède, et de la paix du Transvaal, mais, au fond, chacun ne songeait qu'à Ève la blonde. Sans doute, elle arriverait emmitouflée dans un grand manteau rotonde fanfreluché, très long, et lorsqu'elle l'enlèverait, on apercevrait la chemise de tulle rose, brodée de feuilles de vigne. Ah ! saperlipopette de saperlipopette !... Comment, avec des pensées aussi folâtres songer à Krüger, à Chamberlain et même aux Humbert ?

Le temps passait. L'audition était promise pour dix heures, et il était dix heures dix minutes, mais le commissaire du théâtre affirma que dans le langage d'artistes, dix heures signifiaient toujours, « le quart ». Enfin, un valet de pied vint dire un mot à l'oreille de Boulard qui partit en courant tandis qu'un vent de gaieté passait sur tous les visages subitement rassérénés, puis la porte s'ouvrit et Boulard reparut, avec un air consterné. Il précédait l'acteur Martillo et un petit monsieur portant un manuscrit sous le bras.

— Monsieur Peruchet, dit Boulard en le présentant à la ronde ; l'auteur de la spirituelle revue dont je vous ai parlé. Monsieur Martillo qui joue le rôle de Satan ; quant à madame Liane Montespan... elle est un peu fatiguée, et n'a pu venir... mais M. Peruchet

a l'extrême complaisance de bien vouloir nous lire la pièce lui-même.

On s'inclina avec courtoisie, mais il était évident que le désappointement était gigantesque. L'auteur Martillo, dont la présence n'était plus nécessaire, s'assit modestement dans un coin, tandis que M. Peruchet s'installait à une table, avec le traditionnel verre d'eau sucrée. Le petit homme était visiblement ému. Il commença d'une voix sourde :

— Messieurs, vous me pardonnerez de passer les couplets. Dits par moi ils perdraient toute leur valeur. Je ne chante pas très juste, mais vous avez une telle habitude, vous comprendrez tout de même. La scène représente le paradis. Dans le fond l'arbre de la Science, du bien et du mal. Ève, puis Satan.

Et la lecture commença, ronronnante, monocorde, devant les membres sombres mais résignés. Les feuillets succédaient aux feuillets ; de temps en temps, M. Peruchet s'arrêtait, pour dire : « Ici, il y a un couplet que je saute ». Ou bien encore, il riait en soulignant un mot et en regardant la commission, mais son rire contraint n'avait pas d'écho, si bien que le pauvre auteur décontenancé, perdant de plus en plus pied, lisait de plus en plus vite, massacrait sa pièce et bafouillait d'une manière lamentable. Ce-

la dura ainsi une grande demi-heure qui parut un siècle. Quand ce fut fini, le président d'une voix grave :

— Monsieur, nous vous remercions infiniment de la peine que vous avez bien voulu prendre. La commission de littérature va délibérer, et demain j'aurai l'honneur de vous faire savoir le résultat de la délibération.

Là-dessus, tout le monde se leva, en saluant l'auteur avec une extrême politesse, et M. Peruchet se retira, suivi de près par M. Martillo goguenard.

Dès qu'ils furent sortis, il y eut un grand brouhaha, et dans un tumulte formidable on entendit le comte Faradel qui disait sévèrement à Paul Boulard :

— Ah ça, mon pauvre ami, où diable avez-vous vu que cette revue était drôle ?

DAGOBERT



M. CRESSON DEFONTAINE, juge de paix au XXVI^e arrondissement, venait d'entrer dans la salle de la mairie, réservée à ses dociles jugements. C'était un petit vieillard, beau parleur, érudit, rasé de frais, et portant, comme personne, la cravate blanche à deux tours, sous un menton très rose.

— Monsieur le juge, la salle d'attente est déjà encombrée par les plaignants contre Dagobert, dit le garçon de bureau, tandis que son maître s'asseyait, et feuilletait des paperasses en ajustant d'un geste machinal ses lunettes à branches d'or.

— Qu'est-ce que c'est que Dagobert ?

— Monsieur sait bien, c'est ce gros chien qui appartient au peintre Marignan et qui est la bête noire du quartier.

— Ah ! parfaitement !... Dagobert... Marignan... François I^{er}, Pavie, Diane de Poitiers... Faites entrer.

— Qui ça ?... Diane de Poitiers !

— Non. L'épicier Lombard.

On introduit l'épicier Lombard. Un homme bedonnant, à l'air placide, avec une barbe *poivre-et-sale*, qui tombait sur un tricot de laine marron.

— Monsieur le juge, commença-t-il, je possède une boutique d'épicerie, au coin de la rue Paul-Baudry, et, ainsi que la loi m'y autorise, payant patente, électeur, et contribuable, je place le matin, devant ma porte, un tonneau de magnifiques prunes d'Agen. Or, le chien de mon voisin, M. Marignan, a pris la déplorable habitude de venir, dès son réveil, lever la patte, sauf votre respect, contre mon tonneau ; si encore c'était un petit roquet arrosant de quelques petites gouttes, je ne dirais rien : le soleil sécherait et autant en emporte le vent ! Mais ce sacré Dagobert — il s'appelle Dagobert — est grand comme un ours ; alors vous pensez, monsieur, quelle inondation ! Autant dire une personne naturelle. Mes pauvres pruneaux deviennent invendables ; les clients, qui ont un flair d'artilleur, se plaignent amèrement ; il n'y a que les enrhumés qui ne se plaignent pas, mais, à cette époque de l'année, les enrhumés se font rares. J'ajoute que, quand Dagobert a étrenné mon tonneau le matin, tous les autres chiens du quartier, pendant le restant de la journée, font la même chose que lui. Ça devient un pèlerinage.

— Bref, que demandez-vous ?

Pour le passé, le prix de quarante livres de prunes d'Agen à un franc quarante, et pour l'avenir que Dagobert, tenu en laisse, soit dans l'impossibilité de nuire.

Bon. Introduisez le plaignant suivant ; M. Laduche, propriétaire du bazar Saint-Honoré.

M. Laduche entra. C'était un grand gaillard, à mine apoplectique, avec une grosse moustache cirée.

— Monsieur, clama-t-il, c'est une infamie ! J'ai dans ma devanture des petits bibelots légers, délicats : boutons en nacre, plumes de fer, porte-cigarettes, crayons, peignes d'écaille, petites broches de dame en simili. Un tas de petits objets bien rangés et fragiles qu'un rien peut bouleverser. Alors, Dagobert arrive, flaire tous mes articles avec son museau mouillé, ce qui n'est déjà pas très propre : puis, s'il aperçoit dans le faubourg, quelque chose qui lui fait plaisir, tête connue ou chienne inconnue, le voilà qui se met à frétiller, et d'un simple mouvement de sa queue frétilante, v'lan, il flanque tout mon étalage par terre, bouleversant, dans une salade indescriptible, les crayons avec les peignes, et les plumes avec les broches en simili. J'en ai assez ! Je paye des im-

pôts. C'est pour être défendu par la justice de mon pays !

— C'est entendu, dit M. Cresson ; vous pouvez vous retirer. Garçon, faites entrer la plaignante, madame la comtesse Tetonska de Noirnenev.

Cette fois, on vit apparaître une superbe matrone, portant beau, avec un nez autoritaire, une lèvre légèrement moustachue, et une poitrine en parade, sanglée dans une chemisette de soie glacée cramoisie, d'un cramoisie si aveuglant que le juge ferma les yeux.

Un peu remis, il salua avec la grâce de Blondelet, et dit :

— Belle dame, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur, vibra la comtesse, avec un fort accent polonais (ah ! cette Pologne !) je possède une ravissante chienne épagneule, que j'appelle Mimine.

— Joli nom, insinua le juge, presque aussi joli que Tetonska.

— Monsieur, Mimine comme toutes les chiennes de sa race distinguée, a un pelage brun chocolat, plus clair sur le petit ven-ventre, soyeux et très frisé, et plus épais autour de la tête, ce qui lui donne l'air d'une microscopique lionne. Elle vaut quatorze cents francs. C'est vous dire que je ne tiens pas à la dé-

truire ; or, sa taille microscopique s'accommoderait fort mal d'une union passagère avec Dagobert, un molosse colosse. Me voyez-vous, moi, mariée à Little Tich, ou à M. Berr, de la Comédie-Française ?

— Il y aurait un défaut de peinture évident, acquiesça M. Cresson Defontaine, en louchant sur les appas plantureux de la comtesse.

Eh bien, monsieur, le chien de M. Marignan est tout le temps à rôder autour de ma Mimine, et dans ses yeux lubriques allumés par la concupiscence, je lis qu'il ne reculerait pas devant un viol, dût ce viol être en même temps un assassinat. Bref, je veille, fouet en mains, sur la vertu de ma chienne, mais ça me fatigue, car je n'étais pas faite pour ce rôle ingrat, si peu polonais ; et je ne vis plus.

— Je vous remercie, madame de Noirnenev, pour votre intéressante déposition ; garçon, introduisez le propriétaire du chien, M. Marignan.

À son tour, Marignan apparut. C'était un grand réjou, très maigre, à mine goguenarde, avec une barbe méphistophélique qui pointait au-dessus d'un nœud de cravate dont les bouts très longs retombaient harmonieusement jusqu'au nombril. Il entra, les deux mains dans ses poches, comme s'il allait chanter une chanson rosse, et se campa devant le

juge qui, par-dessus ses bésicles, le regarda d'un air un peu inquiet.

— Vous êtes, monsieur, le propriétaire d'un chien nommé Dagobert ?

— Je concède.

Alors, le juge se renversa dans son fauteuil et commença d'un ton attristé :

Monsieur, nul plus que moi n'apprécie le chien domestique, le *canis familiaris* de Linné, celui dont un philosophe a pu dire que ce qu'il y avait de meilleur dans l'homme, c'était le chien, et que Lamartine, notre grand poète national a chanté :

Oh ! viens, dernier ami que mon pas réjouisse !
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien,
Et, seuls, pour nous aimer, aimons-nous, pauvre chien !

» Je suis également de l'avis de Buffon lorsqu'il dit que le chien s'est attaché à nous, au point de s'identifier à notre civilisation et à nos mœurs. Il vient en rampant, mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; sans avoir comme l'homme la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance ; il lèche la main qui vient de le frapper et la désarme

enfin par la douceur et la soumission. Voilà le chien idéal, le chien qu'aurait pu être votre Dagobert, si vous aviez voulu cultiver en lui les dons de la nature.

» Après avoir vu ce qu'il aurait pu être, voyons avec vous, ce qu'il est. J'ai là des plaintes de notables commerçants, de vendeur de denrées coloniales, de nobles dames presque russes, appartenant à cette race polonaise qui a valu à la France le lancier Poniowski; des gens qui sont, en même temps, l'honneur, la fortune et la parure du quartier Saint-Honoré. Tous se plaignent de Dagobert impudique, de Dagobert vandale, de Dagobert lubrique et peut-être assassin ! Et je sens au fond de mon âme de juge, une grande voix qui vous crie, à vous, éditeur responsable de tant de forfaits : « Marignan, Marignan, qu'avez-vous fait de Dagobert ?... »

Le peintre écoutait les périodes ronflantes avec une visible satisfaction de dilettante, il hochait la tête aux adjectifs sonores, et passait goulûment sa langue sur ses lèvres, comme s'il dégustait un bon plat :

— C'est rudement vrai ce que vous me racontez là, s'écria-t-il ! Attendez-moi un moment.

Il sortit et rentra quelques minutes après, ramenant l'énorme Dagobert qui, sur un signe de son

maître, s'assit en face de M. Cresson Defontaine fort peu rassuré, tandis qu'il ouvrait une gueule énorme.

Voyez-vous, monsieur le juge, je vous ai amené Dagobert, pour que vous lui répétiez un peu toutes les belles choses que vous venez de me dire. Avec moi, il ne veut rien savoir... Mais vous, il vous écouterait peut-être ?...

LE COMLOT



LETTRE DE TOTO À TUTUR

Monte-Carlo, 7 avril 19...

TU AS TORT, Tutur, grandement tort de reprocher à ton vieux Toto de ne rien faire pour la bonne cause. Évidemment, je n'ai pas pu, comme toi, applaudir Coquelin dans *Plus que Reine* – c'est drôle, je ne me le figure pas du tout en Napoléon – je n'ai pas non plus assisté à la mensuelle soirée du « Petit Chapeau ». J'ai pourtant une belle voix de basse pour crier au feu, et mon organe aurait fait merveille au milieu des fidèles de la salle Hoche, mais je n'en ai pas moins comploté, et ferme !

Quand ou conspire
Et quand, sans frayeur,
On veut se dire
Conspirateur.

il faut, non mettre une perruque blonde – me vois-tu avec une perruque blonde ? – mais profiter de toutes les bonnes occasions d’affirmer ses convictions inébranlables et marmoréennes.

Nous avons ici, depuis Pâques, une précieuse recrue. Altesse, oui Altesse elle-même est descendue dans sa villa de la Corniche. Altesse qui s’est rendue célèbre par les feux d’artifice qu’elle n’a jamais cessé de tirer, tous les ans, au 15 août, dans sa propriété de Ville-d’Avray. Elle a même collé à sa glace, dans la salle de billard, un arrêté bien amusant du maire de l’époque, voulant interdire ce feu d’artifice dans un parc privé, sous prétexte que la propriétaire ne s’appelant pas Marie, la manifestation pyrotechnique avait certainement un but réactionnaire et anti-gouvernemental.

Donc Altesse est arrivée, et l’animation qui avait déjà commencé avec l’arrivée du Prince a repris de plus belle, et l’on assiège littéralement les tables du Cercle des Étrangers – *vulgo* Monaco – tandis que dans l’éther très pur et tiède voltigent les phrases enchanteuses : Rouge ! Noir ! Pair ! Impair ! Passe et manque ! Ne parlons pas, si tu veux, du double zéro. Pensons-y toujours, mais n’en parlons jamais !

Un des joueurs les plus acharnés est Henri Bourroche, le farouche sectaire, celui qui a le plus contribué au déboulonnement de l'Empire mais, politique à part, le plus spirituel et le plus charmant homme du monde. Sans être accusé de félonie, je puis bien te dire que j'ai avec lui les relations les plus agréables. C'est très conforme à la tradition de l'épée ; combat acharné, et salut courtois après la bataille. Obus et sourires. Après Iéna, Tilsitt, et représentation théâtrale devant un parterre de rois. De plus Henri Bourroche est des plus documentés aux courses, et me donnait, le cas échéant, au pesage, quelques tuyaux sur le favori, ou mieux encore sur l'outsider. Il est toujours bon pour un parti, de triompher même sur le turf et pour un bon conspirateur tir-li-faut, tir-li-faut – beaucoup d'argent.

Or, la semaine dernière, nous étions en train de prendre le café sur la terrasse d'Altesse, qui domine toute la Côte d'azur, et la fumée de nos cigarettes s'envolait en spirales bleuâtres vers le fort de la principauté. Il faisait bon vivre ; il y avait là Gabrielle, Lili, Naudette, et quelques membres influents – comme moi – du « parti » ; la conversation était très sérieuse, et l'opinion générale était *qu'il fallait faire quelque chose*. Pour le moment, on digérait, on

digérait même très bien, Napoléon s'occupant beaucoup de l'estomac de ses troupes, – on était gai, et la bonne humeur, a dit le général Bruck, est une vertu militaire... Mais tout cela n'était pas assez, et notre gracieuse hôtesse, agitant sa crinière rutilante, nous répétait :

– Oui, messieurs le moment est psychologique, il faudrait faire quelque chose. Mais quoi?...

À ce moment, le petit duc d'Arcole est entré en coup de vent, et après nous avoir salués ironiquement de l'apostrophe de *Ruy Blas*; « Bon appétit, messieurs ! » il nous a dit avec une voix sévère :

– Alors, tandis que notre prince languit en exil, tandis que notre vaillant Déroulède pourrit sur la paille humide des cachots, et que Coquelin consent, tous les soirs, à arborer un menton postiche pour révéler le grand homme aux masses, voilà tout ce que vous faites ?

Il y eut un silence contraint. Moi-même, Tutur, je jugeai convenable de jeter ma cigarette par-dessus la terrasse en témoignage de repentir. Mais d'Arcole continua très enflammé :

– Eh bien ! moi, messieurs, j'ai trouvé quelque chose. Henri Bouroche va prochainement se présenter aux élections, contre l'un des nôtres, le général

baron Rebillard ; il faut le démonétiser à tout jamais aux yeux de ses électeurs socialistes et radicaux, et la nomination du général est assurée. Voici mon plan ; écoutez-moi bien.

On se rapprocha, très intéressés, autour du petit duc qui nous montra d'un geste large le grand aigle héraldique en bronze qu'Altesse a placé au-dessus de sa grille.

— Regardez le noble emblème qui décore l'entrée de cette villa.

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre
S'élance et, soutenant son vol audacieux
Semble dire aux mortels : Je suis né sur la terre,
Et je vis dans les cieux.

Alors, si par un moyen quelconque nous arrivions à obtenir que Henri Bouroche saluât cet aigle, si par une photographie instantanée nous fixions à jamais ce geste de respectueuse déférence envers l'emblème du parti, si ensuite nous tirions le cliché ainsi obtenu à des milliers d'exemplaires que nous répandrions dans le département, voyez-vous l'effet produit, entendez-vous les cris de fureur des frères et amis. « Comment, Bouroche lui-même s'est rallié ! » Ah, pour le coup, l'élection de notre ami le gé-

néral baron Rebillard serait certaine ! Des tonnerres d'applaudissements accueillirent la proposition du duc. Altesse toute émue disait :

— Quel génie ! Il n'y a que lui ! Il n'y a que lui !

— Mais d'Arcole poursuivit :

— Distribuons les rôles : Bouroche, tous les matins, à onze heures, passe devant la villa. Toto qui connaît Bouroche, se met à la fenêtre du premier, celle qui est juste en face de la grille et attend. Moi, je m'embusque en face avec mon appareil. Quand Bouroche arrive, Toto crie : « Bonjour, monsieur Bouroche ! » en saluant respectueusement, Bouroche lèvera la tête, et, comme il est bien élevé, il rendra le salut, juste en passant devant l'aigle. Je presse le dé clic de mon instrument. Crac ! et le tour est joué. J'ai à tout jamais fixé sur la plaque le portrait de Bouroche tirant son chapeau devant l'aigle. Qu'en dites-vous ?

— Ce que nous en disions ! Merveilleux ! Gigantesque ! Catapultueux ! Pichegru, Cadoudal, Mallet, n'auraient pas trouvé un coup pareil.

Moi, j'étais tout fier du rôle important et délicat qui m'était confié. Pense donc, Tuteur ! une minute d'hésitation, mon salut envoyé trop tôt ou trop tard,

et tout était raté. Quelle situation non, mais quelle situation !

Le lendemain, à onze heures moins dix par un beau soleil, je m'installai tout seul à la fenêtre grande ouverte. Fieschi ne devait pas être plus ému en plaçant sa machine infernale devant la fenêtre du boulevard du Temple. La villa, d'ailleurs, était bondée. Plus de cinquante camarades et amis étaient venus jouir du spectacle, cachés derrière les rideaux. En face, de l'autre côté de la rue, j'apercevais le duc, un peu pâle, avec son appareil dissimulé sous un grand manteau.

À onze heures, Henri Bouroche apparut, tout en blanc, coiffé d'un petit chapeau de paille.

Quand il fut arrivé à un mètre de l'aigle en bronze, je me penchai et criai d'une voix un peu étranglée :

— Bonjour, monsieur Bouroche ! Comme nous l'avions prévu, Bouroche, sans défiance, leva la tête, salua. En même temps, on entendit un petit craquement. Ça y était. Victoire ! Nous tenions l'épreuve révélatrice, accablante !...

Tandis que Bouroche s'éloignait, d'Arcole, suivi de nous tous, se précipita pour plonger l'épreuve dans un bain tout préparé par Altesse dans la

chambre noire. L'émotion était indescriptible... Hélas! quand on développa, on s'aperçut que le chapeau de Bouroche avait juste caché l'aigle de la grille; coïncidence fatidique! Le complot du petit chapeau échouait... par un petit chapeau. Quant à moi, je m'étais trop penché, l'on me voyait, et c'était tout simplement à ton vieux Toto que s'adressait le salut radical. Le coup était manqué. C'est ce qui arrive dans les conspirations les mieux préparées, les plus savamment ourdies, mais j'en aurais pleuré.

C'est égal. On ne dira plus que nous ne faisons rien, n'est-ce pas, Tuteur?

TOTO.

MAUDIT HIVER



J'AVAIS EU TRÈS FROID en venant dîner chez les Chitray; oh, la salle température! Il me semblait que j'avalais des sorbets glacés, et ce fut avec un véritable sentiment de bien-être que je me retrouvai dans l'atmosphère tiède du salon ami, devant un bon feu clair, avec de grosses gerbes de lilas blancs et de roses qui mouraient lentement dans les vases de Chine.

Mais ce qui me réchauffa plus que tout, ce fut le sourire de Gilberte, pardon, de madame de Chitray; il avait, ce soir-là, quelque chose de particulièrement malicieux, de spirituellement tendre, et, depuis trois mois que je lui faisais la cour, sans avoir obtenu ça pas ça, pas ça – jamais elle ne m'avait semblé si coquette, si désirable, si jolie! Elle n'était pas en toilette décolletée, ce qui eut enlevé à notre petit dîner à trois son caractère d'intimité, mais quand même on sentait le désir de plaire, avec ce coquet boléro découpé sur le corsage blousé à la taille par une ceinture de liberty blanc, avec cette robe de mousseline

line de soie bleu pâle, à lingerie incrustée de pattes de dentelle, dans une note si harmonieuse et si froufrou-tante.

Chitray n'arriva du cercle qu'à huit heures un quart ; d'ailleurs, comme toujours, très préoccupé et très distrait. Il avait dû, sans doute, perdre avant dîner. Il mangea comme un ogre, but comme un Templier, d'ailleurs causant peu et coupant seulement de temps à autre la conversation par un gros éclat de rire un peu factice. Le dîner, commandé par Chitray, était d'ailleurs délicat, pimenté de truffes, de champignons, de céleris, un menu cantharidé à mettre le feu aux poudres, et arrosé d'une seule espèce de vin, un certain Romanée-Conti que l'amphitryon tenait de son grand-père.

C'est la spécialité de la maison, disait-il avec fierté.

Cependant, sous l'action de ce cru fameux, je voyais les yeux de Gilberte devenir plus brillants, son teint plus rose, tandis qu'elle se renversait dans sa chaise en riant aux anges. Après le café ponctué par quelques verres de vieux *Calva*, le mari, décidément très congestionné, allume un gros cigare à bague, et nous annonce qu'il y a réunion de la commission de littérature à neuf heures et demie pour

assister à des ombres projetées représentant la guerre des Boers, et si la commission trouve ces ombres réussies, on les donnera en menu plaisir, au cercle. Il me prie donc de l'excuser, car il y a une vingtaine de tableaux, et ces ombres dureront très tard; et il s'esquive, me laissant en tête à tête avec Gilberte.

Si je l'excusais ! C'est-à-dire que je l'aurais béni, si j'avais eu seulement le plus petit grade sacerdotal !

— Est-ce que vous y croyez beaucoup à cette commission de littérature et à ces ombres boers ? demandais-je, avec un machiavélisme tout indiqué.

— Je n'y crois pas du tout, et suis persuadée que les ombres boers seront avantageusement remplacées par une réalité très anglaise, qui s'appelle Nelly Darling, mais ça m'est tout à fait indifférent.

— Ça ne devrait pas vous être indifférent ! m'écriai-je.

— La trahison me ferait beaucoup de chagrin, si j'aimais encore René. Mais je ne l'aime plus.

— C'est possible, mais au point de vue de votre dignité conjugale, je voudrais, au moins, vous voir une idée de vengeance. À votre place, je serais humiliée d'avoir, dans un pareil marché le rôle de dupe, et je m'arrangerais pour jouer à égalité.

— Bref, vous me conseillez froidement de tromper mon mari ? me dit-elle, en me plongeant ses yeux dans les miens.

— Pas froidement, chaudement... et avec moi. Vous voyez que je précise.

Elle se mit à rire, d'un rire fébrile, car je vis qu'en dépit de cette gaieté affectée, une petite larme perlait au coin de ses cils ; puis, tout à coup, elle se leva comme quelqu'un qui a pris une résolution subite, et elle me dit :

— Vous avez une voiture en bas ?

Cette simple phrase me donna un véritable coup au cœur, et je répondis avec une voix qui tremblait :

— Oui, j'ai un coupé du cercle.

Elle sonna sa femme de chambre :

— Francine, donnez-moi ma pelisse et ma toque de zibeline, avec plumes blanches.

La camériste apporta une grande rotonde de fourrure garnie de quilles de guipure et de petits velours rattachés par des boutons anciens, campa sur la tête de sa maîtresse une sorte de tricorne ; puis Gilberte me dit le plus naturellement du monde :

— Alors, vous voulez bien me mettre au Vaudeville ? Ça ne vous dérangera pas !

— Oh ! pas du tout, madame. Ça ne me détourne même pas, je vais à l'*Union*.

— Si vous voulez venir dans la loge des Précybussac, il y a une place pour vous.

Tandis que Francine écoutait ce colloque, sans y croire peut-être plus que nous n'avions cru aux ombres boers, nous descendions l'escalier de l'hôtel ; Gilberte s'engouffrait dans le coupé du cercle, et, par un dernier scrupule de conscience, je demandai, avant de monter à mon tour :

— Où allons-nous ?

— Eh bien ! je vous l'ai dit... au Vaudeville.

— C'est très bien. Cocher, dis-je avec autorité, 32, rue de la Faisanderie.

Puis je m'assis à côté de Gilberte, tandis que le coupé partait au trot.

— Qu'est-ce que c'est que la rue de la Faisanderie ? demanda ma compagne.

— C'est un pied-à-terre, ce que Barbey d'Aurevilly, toujours pompeux, eut appelé « mon tournebride de sous-lieutenant ».

— Et que voulez-vous que j'aille faire dans votre tournebride ?

— M'aimer tout simplement comme je vous aime. Ah ! Gilberte, Gilberte !...

— Alors, c'est décidé ? Le sort en est jeté ? C'est une folie, vous savez.

— Les folies sont les seules choses qui donnent envie de vivre.

Je pris une petite main qu'on ne me refusa pas, mais soudain, par la glace qu'elle avait voulu m'écarter, entra une petite brise glacée, et je sentis, dans mon nez, des picotements inquiétants et précurseurs. Avant tout, il fallait ne pas éternuer ; l'éternuement, dans certains cas, équivaut à un désastre ; je fis des efforts héroïques, surhumains, et arrivai à dompter ce besoin de la nature. Il n'y avait qu'à se moucher discrètement, et tout serait conjuré. J'étais, à quelques centimètres de la joue de Gilberte, et j'avais la perception très nette que le moment était venu de risquer un de ces baisers triomphants dont la fougue provoque l'absolution ; mais, allez donc embrasser une femme avec un nez humide. Je me mis à m'agiter dans le petit espace très restreint que laissaient nos deux pelisses.

Gilberte, qui s'attendait à autre chose, fut surprise de ce temps d'arrêt dans la déclaration amoureuse ; il y eut un silence et comme on dit au théâtre, « un ange passa ». Et comme je continuais à fouiller inutilement mes poches :

— Qu’avez-vous, me demanda ma compagne, vous êtes souffrant ?

— Non. Pas du tout.

— Enfin, il y a quelque chose qui vous gêne. Quoi !

Mon nez me picotait de plus en plus, et pleurait sur ma moustache défrisée. C’était lamentable !

— Écoutez, lui dis-je, regardez-moi bien, c’est dans l’intérêt suprême de nos amours. Dans une minute, vous allez ne plus m’aimer.

— Dites toujours, je veux savoir.

— Eh bien ! j’ai oublié mon mouchoir, et je suis très enrhumé. Prêtez-moi le vôtre.

À ces mots, comme je l’avais prévu, l’ironique Gilberte éclata d’un rire féroce, sonore, qui éclata comme une tempête, faisant vibrer les glaces du coupé. Et, tout en me tendant un microscopique carré de dentelle, elle était reprise d’accès convulsifs. L’hilarité durait encore quand la voiture s’arrêta rue de la Faisanderie, devant le « tourne-bride ».

— Bonsoir, me dit-elle en sautant à terre, il fait beau, très sec, et j’ai besoin d’air. Je vais rentrer à l’hôtel à pied. Mouchez-vous et... dormez bien.

Et, resté seul, je songeai en regardant douloureusement le petit morceau de batiste, tout ce qui

me restait, hélas ! de ma conquête, que les Orientaux
avaient fait de ce mouchoir le symbole de l'amour.
Maudit hiver !

SŒUR PEAUFINE



ON A BEAUCOUP PARLÉ, ces temps derniers, des bonnes sœurs de Saint-Cyr. Dieu merci, elles continuent à donner leurs soins maternels aux élèves du bahut spécial et leurs grandes coiffes à larges ailes glissent le soir comme jadis dans les dortoirs de l'infirmierie, tels de grands oiseaux blancs chargés d'apporter la confiance et la paix.

Je ne saurais dire l'impression de béatitude indéfinissable qu'elles faisaient naître dans cet asile de repos, refuge des malades, des fatigués, ou tout simplement des carottiers; après le tumulte de la cour Wagram, les commandements de la manœuvre au Champ-de-Mars, les vociférations des anciens, et les couplets bachiques chantés en chœur au *Turc* ou à l'*Anglais*, on retrouvait là le calme, la bonne tiédeur du foyer, les réveils paresseux avec le chocolat apporté dans le petit lit de fer. La robe grise toute simple, à longs plis, dans cet intérieur masculin et guerrier, c'était la femme, avec sa voix douce, ses

mains blanches aux doigts fuselés, c'était un peu la maman retrouvée...

Pour ma part, j'ai conservé le souvenir le plus attendri de la sœur Hélène, si jolie avec son doux sourire désabusé et son profil pur encadré dans la guimpe, que nous l'avions surnommée *la sœur Peaufine*. Elle était grande, mince et, le soir, avant de m'endormir, je suivais d'un œil intéressé son pas hiératique, léger, frôleur, presque surnaturel : je crois, ma parole, que sans bien m'en rendre compte, j'en étais vaguement amoureux.

Et je songeais au rapprochement que Béranger avait indiqué dans des vers qui chantaient en ma mémoire :

Vierge et sainte, une sœur grise,
Aux portes des Cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra.
Toutes deux, dignes de louanges,
Arrivaient après d'heureux jours,
L'une, sur les ailes des anges,
L'autre, dans les bras des amours.

Amoureux peut-être, mais reconnaissant à coup sûr. La sainte créature avait voulu, dans la mesure de ses moyens, me rendre service, quitte à compro-

mettre la paix de sa conscience. En effet, un des sacrifices qui m'avait semblé le plus pénible en entrant à l'école, ç'avait été d'être tondu comme vous tondait le père Jousse, à l'ordonnance, c'est-à-dire jusqu'à l'os. Finis les petits bandeaux à *la Capoul*, comme on disait alors. Faire voir ainsi ses oreilles constituait pour le jeune potache que j'étais, comme une espèce d'infirmité, de dégradation physique, que sais-je ? Mais, peut-être bien qu'au fond, il y avait une certaine cousine Ariette, invitée au château paternel pendant les vacances, et devant laquelle je ne voulais pas me montrer défiguré.

En vain, j'avais trouvé un coiffeur artiste qui, le dimanche, me faisait au petit fer, une espèce de tête nègre ; j'étais honteux de moi-même, et ce fut avec une vraie joie, que je vis arriver la fin de la seconde année, époque où la sévérité se relâche un peu vis-à-vis de l'ancien, et où l'on tolère quelques mèches, pourvu que les tempes et la nuque soient bien dégagées.

Un matin, jour néfaste, le lieutenant d'infanterie Delpech, qui passait l'inspection de la parade et qui n'aimait pas « ces poseurs de cavaliers », s'arrêta brusquement devant moi :

— Ôtez votre képi... Très bien ; si demain tout cela n'est pas abattu, vous aurez quatre jours de salle de police.

Le lendemain, au dortoir, avec mon ami Léonce Rousset, hier encore colonel à l'École de guerre, aujourd'hui député, nous travaillions activement avec deux brosses trempées dans la cruche. À force de mouiller, j'arrivai à aplatir mes mèches et à faire une espèce de coiffure horrible qui ressemblait aux per-ruques de Lassouche. À la parade, Delpech arriva lentement, les mains derrière le dos ; puis, comme la veille, il me fit ôter mon képi. Étonné d'abord devant cet habile collage, il passa la main à rebrousse-poil sur le sommet de mon crâne, puis ricanant, il dit :

— Adjudant, marquez quatre jours de salle de police. Ces cavaliers ! ils ne peuvent jamais faire comme les autres.

Au bout du quatrième jour, toujours avec Rousset, je fis, dans un godet, une mixture savante, puis mon ami me peignit, sur le genou, un lavis bleu-vert, simulant à s'y méprendre une forte contusion. Si Rousset n'était pas devenu un éminent historio-graphe qui sera un jour de l'Académie française, il aurait pu être un grand peintre de nature morte. Je prétendis avoir été cogné par le sauteur contre les

pilliers, et le bon major Pouillac – qui cependant *les connaissait toutes*, me fit entrer à l'infirmierie.

Je me croyais sauvé ; mais à peine étais-je installé, et avais-je revêtu la houppelande grise, sans oublier le bonnet de coton traditionnel – ô Ariette ! – je vis arriver le père Jousse porteur de ses ciseaux et d'un billet. Les ciseaux étaient longs, mais le billet était court :

« Ordre de couper immédiatement les cheveux.
» Signé : LIEUTENANT DELPECH. »

— Monsieur, me dit le père Jousse, qui se rappelait avec émotion les nombreux flacons de brillantine et les pots de pommade qu'il m'avait vendus, croyez que je remplis un pénible devoir ; peut-être monsieur pourrait-il se faire donner un petit mot de la sœur Hélène, disant qu'un refroidissement pourrait aggraver l'état de monsieur ?

— Un refroidissement pour une contusion au genou ?... Bah ! on peut toujours essayer.

Et j'allai voir la sœur Hélène, qui m'écouta, très grave, les yeux dans les yeux :

— Vous n'avez pourtant pas une mauvaise figure, mon enfant ; vous devez être pratiquant et sa-

voir que toute autorité vient de Dieu. Pourquoi ne voulez-vous pas obéir à votre lieutenant ? Est-ce par orgueil, par indiscipline ? Pourquoi ?

Pourquoi ? Ah ! ma foi, je me confessai en toute sincérité ; je dis mes projets de vacances, la fierté que j'aurais à porter l'épaulette d'argent, et aussi le désir que j'aurais de ne pas trop déplaire à cousine Ariette, une amie d'enfance, avec laquelle j'avais été élevé. J'avouai le gentil roman ébauché, les projets des deux familles qui voudraient bien voir tout cela se terminer plus tard par un bon mariage réunissant une communauté d'intérêts, de situation territoriale.

Puis j'ajoutai avec conviction :

— Voyez-vous, ma sœur, plutôt que de me montrer à Ariette rasé comme un forçat, j'aimerais mieux ne pas partir en vacances.

Sœur Hélène réfléchit, prise de pitié pour ce désespoir de potache, touchée peut-être par l'idée de cousine Ariette, les choses de l'amour conservant toujours un certain intérêt, même pour les plus pures, même pour les plus chastes. Ses beaux yeux bleus rayonnaient d'une mansuétude infinie ; on sentait une âme qui comprend, qui excuse toutes les faiblesses humaines.

— Allons, me dit-elle, calmez-vous, mon enfant. Je vais renvoyer le père Jousse.

Le coiffeur partit avec ses grands ciseaux, mais cinq minutes après, le lieutenant Delpech arrivait, écumant de rage :

— Ah! mon gaillard, vous voulez lutter avec moi. Vous prétendez jouer au plus fin. Eh bien, soit! Il faudra toujours que vous sortiez de l'infirmerie pour les examens de classement, et ce jour-là, je vous ferai tondre au rasibus, comme un œuf, vous m'entendez, comme un œuf!

Et il repartit furieux.

Le lendemain, par contre-coup, tous les cavaliers de la 8^e compagnie défilaient chez le père Jousse, et étaient tondus, par ordre du terrible lieutenant. Puis les journées passèrent, longues, insipides. Par les fenêtres grillées je voyais mes camarades aller à la manœuvre, commencer la répétition du carrousel de fin d'année, tandis que je restais enfermé. Le dimanche était un jour pénible. Le long du raidillon qui monte vers la gare, je voyais tous les camarades, panache au vent, qui s'en allaient prendre le train pour Paris. Heureusement que sœur Hélène était là avec son beau sourire, son teint pâle et ses grands yeux indulgents. Sans elle, la situation n'eût pas été possible,

et je me disais parfois avec inquiétude : « Est-ce que ces sacrifices auront été inutiles ? Est-ce que le lieutenant Delpech aura le courage de faire couper les mèches ayant coûté si cher ?... »

Tout cet enfantillage se termina par un coup de tonnerre, par la déclaration de guerre qui, du jour au lendemain, nous envoyait sous-lieutenants dans nos régiments mobilisés. Et la première chose que je fis avant de partir en campagne, ce fut précisément de me faire tondre, au rasibus, non sans un bon souvenir à la bonne sœur Peaufine, si douce et si jolie !...

Elle doit être vieille maintenant ! Est-elle restée à l'école ? Si elle est encore de ce monde, je voudrais bien savoir si elle se souvient du petit Cyrard qui était un peu amoureux d'elle.

LE TÉLÉGRAMME



LE DIMANCHE, quand on ne va pas aux courses, est un jour bête. Si, en ma qualité de vieux Parisien, j'admets encore, à la rigueur, Auteuil et Longchamp, c'est-à-dire le Bois de Boulogne, en aucune façon je ne saurais consentir à m'expatrier pour un déplacement à Chantilly, avec le train à la gare du Nord, un vrai voyage.

J'ai donc passé ma journée à vider des tiroirs, à classer de vieux papiers, à relire des lettres qui, faisaient revivre un sourire ou un regret. Tout à coup, un télégramme écrit d'une écriture fine et distinguée m'est tombé sous la main. Et, sur le papier jauni, j'ai lu :

Commandant Chartrain,
17, avenue de Saint-Cloud, 17,
Versailles.

« Départ remis à demain : pas libre aujourd'hui.
Amitiés.

» JEANNE. »

Et, en dessous, comme nom et adresse de l'expéditeur :

Madame Dubois, 8, rue Washington.

Comment diable cette dépêche, adressée au commandant Chartrain, que je ne connaissais pas du tout, était-elle tombée en ma possession, et pourquoi l'avais-je conservée ? Je cherchai, je cherchai dans mes souvenirs, et tout à coup je revis le petit drame auquel j'avais été mêlé. J'étais entré dans le bureau de poste de la rue Marignan – le bureau le plus élégant de Paris, à cause du quartier – et après avoir acheté au guichet un petit bleu de trente centimes, j'attendais avec résignation qu'il y eût de la place devant les buvards pour rédiger ma missive. Comme toujours, le bureau était encombré, et les plumes étaient en main. À tout hasard, je m'étais placé derrière une femme, dont la taille svelte, cambrée dans un costume tailleur brodé et rayé de piqûres, m'avait tiré l'œil. Il y avait pour cela deux raisons : d'abord, quitte à attendre, je préférais le faire à proximité d'une croupe très confortable, près d'une femme jeune sentant bon, et puis, mon inconscience avait pris un papier pour télégramme et non une carte pneumatique, ce qui me faisait supposer que

j'aurais moins longtemps à patienter, le style télégraphique petit nègre, à un sou le mot, étant, en général, moins prolix que le style épistolaire.

Je voyais maintenant la dame de profil ; elle était brune, très jolie, avec de longs cils qui palpaient sur sa joue, tandis qu'elle écrivait, avec les yeux baissés sur le papier ; un nez aquilin d'un dessin très pur, et une bouche rouge sensuelle, qui esquissait à ce moment-là un sourire moqueur et énigmatique tout à fait pervers et joli, en montrant des dents éblouissantes dans un rictus faunesque.

Oh ! ces dents ! Être mordu par ces quenottes blanches ! Il me revenait dans l'esprit des vers écrits jadis pour une revue : un monsieur regardait une femme qui mangeait un bonbon :

Moi, debout devant la porte,
Je me disais, éperdu,
Si j'avais, de cette sorte,
Le bonheur d'être mordu,
J'aurais, de cette morsure,
Un plaisir fou, sans pareil,
Si sa bouche, à la morsure,
Voulait servir d'appareil.

J'en étais là de mes réflexions égrillardes, lorsque, tout à coup, je vois entrer un monsieur bar-

bu, grand, mince, l'air très distingué, qui s'écrie, en s'adressant à la dame en robe tailleur :

— Tiens ! Vous êtes ici ?

La dame se retourna, très rouge, visiblement démontée, mais reprenant bien vite son bel aplomb, elle répondit, le plus naturellement du monde :

— Oui, je me préparais à envoyer un télégramme à ma couturière au sujet d'un boléro dont la soutache me déplait ; mais, réflexion faite, il vaut mieux que j'y passe ; elle comprendra mieux.

Là-dessus, elle prend le bras du monsieur et l'entraîne dehors, laissant sur la table son télégramme à la couturière... ou plutôt au commandant Chartrain, le télégramme que j'ai là, devant moi, et dont l'encre n'était pas encore sèche. Je m'empressai de le recouvrir avec le papier buvard, qui le dissimula complètement ; puis, très amusé de l'aventure – oh ! les femmes ! – je me mis en devoir de rédiger, à mon tour, mon petit bleu. J'avais déjà commencé :

« Ma belle petite cocotte en sucre... » lorsque je vis, à nouveau, entrer le monsieur barbu. Très malin, le monsieur. Il avait parfaitement vu que la dame écrivait, et il voulait s'emparer du corps du délit. Aussi, après avoir fait quelques pas sur l'avenue des Champs-Élysées avec sa compagne – perfide comme

l'onde – il s'était empressé de revenir au bureau de poste. Il tournait autour de moi, fouillait de l'œil les papiers épars, les buvards, tant et tant que je finis par lui dire avec mon air le plus candide :

– Vous désirez une plume, monsieur ?

– Non... mais une dame croyait avoir laissé sur la table une dépêche...

J'élevais mes sourcils aussi haut qu'il me fut possible, seul moyen que la nature nous ait donné pour exprimer notre étonnement, tout en esquissant des gestes vagues qui, dans toute pantomime bien faite, eussent signifié que je ne savais pas du tout ce que le monsieur voulait dire, et ce dernier, après avoir jeté un nouveau regard circulaire, inquisiteur, partit avec une mine moitié vexée et moitié rassurée. L'être ou ne pas l'être ? Doit-on le dire ? Assurément, dans ce cas-là, il ne fallait pas le dire ; et, après avoir terminé mes dithyrambes à la cocotte en sucre – stupide, mais si jolie ! – je songeai qu'après mon départ le monsieur pourrait encore faire un retour offensif, et fouiller sous le buvard ; bref, pour plus de sûreté, je pris le télégramme accusateur, et je le fourrai dans ma poche.

Ma première idée fut d'abord de l'envoyer tel quel au commandant Chartrain, mais si la dame

croyait ne pas l'avoir envoyé, cela pourrait amener encore des malentendus, qui sait, des catastrophes. Le commandant attendrait « le départ remis à demain », et Jeanne ne venant pas, il pourrait s'inquiéter, télégraphier à son tour, faire des sottises. Non, décidément, il valait mieux restituer la dépêche à madame Dubois. Elle en ferait ce qu'elle voudrait. J'entrai dans un café pour consulter un Tout-Paris, mais je ne trouvai aucune madame Dubois habitant rue Washington. Le plus simple était d'aller au numéro 8, et, puisque je fais mon examen de conscience complet, je dois reconnaître que j'avais, au fond du cœur, le vague désir de faire peut-être la connaissance de cette Jeanne, au sourire si pervers, de lui expliquer comment je l'avais sauvée, et comment j'avais acquis des droits à sa gratitude. Et alors, qui sait, qui sait?... Immédiatement, je me rendis 8, rue Washington.

Il n'y avait pas de numéro 8, rue Washington ! La fine mouche avait tout prévu. Les numéros sautent de 2 à 10. Évidemment, elle ne s'appelait pas plus madame Dubois qu'elle ne demeurait rue Washington. Eh bien, réflexion faite, il valait mieux que mon désir, assez bas en somme, ne pût pas être réalisé. L'aventure gardait ainsi toute la griserie de

l'inconnu, tout l'attrait du rêve, et surtout toute la discrétion du service rendu anonymement, sans aucune vilaine espérance qui l'eût défloré, pour le seul plaisir d'avoir été la Providence qui passe, le galant homme inconnu qui oblige une jolie femme dans un moment critique.

Donc, je n'ai jamais connu Jeanne Dubois, ni le commandant Chartrain, mais j'ai gardé le petit télégramme – en souvenir. Que serait-il arrivé si le monsieur barbu l'avait pincé ? Jeanne va-t-elle toujours à Versailles ? Aime-t-elle toujours le commandant ? Se sont-ils épousés, et le trompe-t-elle à son tour ?...

À combien de choses peut-on penser, bonnes déesses, rien qu'en retrouvant un petit papier au fond d'un tiroir, par un beau dimanche de mai, alors qu'on a été trop paresseux pour se rendre à Chantilly !

LA BARONNE ET LE DÉPUTÉ



LA BARONNE ROGNU – celle que ses amis appellent la belle Diane – est absolument une honnête femme, dans le sens strict du mot, c’est-à-dire qu’on ne lui connaît pas d’amants ; mais elle a des emballements. Il faut toujours qu’elle soit cérébralement amoureuse de quelqu’un, et ce mot « cérébralement », articulé par sa petite bouche en... chose de poule, prend une importance prétentieuse des plus réjouissantes.

Or, ayant assisté à une des dernières séances de la Chambre, où triompha la « Bourgeoisie », elle fut frappée par la véhémence tout à fait suggestive avec laquelle vociférait et interrompait un député hirsute de l’extrême gauche. Il avait une manière de crier : « Allons donc ! » « Et le 2 décembre ! » « Sus aux raticjons ! » « Allez à Lourdes ! » et autres aménités anti-conservatrices, qui produisaient un gros effet. Certes, madame la baronne Rognu, qui s’est toujours montrée l’amie des princes, ne partageait pas ces idées subversives et ultra-avancées, mais le

geste était beau, la crinière léonine avait de féroces hérissements de mèches rebelles; rien que cette chevelure-là était tout un programme de revendications sociales; et, ma foi, elle trouva que ce terrible député avait beaucoup d'allure et de ligne.

Qui est-ce? demanda-t-elle à son ami Champorel, qui était avec elle dans la tribune.

— C'est Lafric, le député d'Indre-et-Cher.

— Vous le connaissez?

— Beaucoup. Sous cet aspect de révolté, un sentimental, le meilleur homme du monde. Il a une grosse femme qu'il aime bien, et un petit garçon qu'il fait élever chez les Eudistes à Versailles.

— Ah! ne me dépoétisez pas mon tribun, et, de grâce, laissez ses griffes au lion. Il me plaît beaucoup comme ça. Tenez, soyez gentil, amenez-le-moi, ce soir, à dîner.

— Madame, vos désirs sont pour moi des ordres, dit Champorel, habitué aux fantaisies de la belle Diane.

Il descendit dans la salle des Pas-Perdus, et fit passer, par un huissier, sa carte à Lafric. Puis, quand le député l'eut rejoint, en tâchant de croiser un gilet dont les boutons étaient partis au feu des interpellations, il lui fit la commission de la baronne Rognu,

disant quel effet l'orateur avait produit sur l'incandescente Diane.

— Évidemment, dit Lafric, je suis flatté, très flatté!... et il n'est pas mauvais, de temps en temps, de pénétrer dans l'antre de la réaction, pour y faire gronder la bonne parole... mais je n'ai pas d'habit.

— N'est-ce que cela? La baronne vous admettra parfaitement à dîner comme vous êtes. Je crois même que vous auriez tort de modifier votre manière. Elle tient aux griffes du lion.

— Eh bien, on les lui sortira, à la bonne dame!

— C'est parfait, je vais lui dire que vous acceptez et je passerai vous prendre, à huit heures moins le quart, pour vous conduire chez elle, avenue Marceau.

Champorel remonta dans la tribune, et fit part du succès de son ambassade à son amie qui manifesta une joie d'enfant.

— Ah! que cela va m'amuser d'avoir à côté de moi ce démagogue échevelé. Voilà une conversation intéressante!

Elle se fit très élégante, avec sa petite veste directe, en taffetas gris perle pompador, décorée de grosses fleurs d'hortensia mauve, s'ouvrant, à grands revers, sur un intérieur de mousseline des

Indes, brodé de fleurs, boutonné du col par des boutons d'émail, cerclés d'opale, le tout dans une teinte fine, vaporeuse et exquise. La gorge, que la baronne avait fort belle, pointait sous l'étoffe diaphane, et le cou long et mince, un de ces cous faits pour la guillotine, émergeait très blanc, au-dessus de la veste très échancrée. Et de toutes ces mousselines froufroutantes, s'exhalait un grisant parfum de chypre, combiné à la peau d'Espagne. À huit heures Lafric faisait son entrée, avec Champorel, ayant, comme il l'avait annoncé, conservé sa tenue de défenseur du peuple; cependant, il s'était vaguement peigné et les mains étaient propres. Il ne parut nullement ébloui par l'intérieur luxueux ni par le mobilier artistique, et passa, sans broncher, devant les vieilles tapisseries, les tableaux de maîtres, les vitrines ornées de bibelots et de dressoirs chargés de vaisselle plate, tentation offerte à une belle reprise sociale, quand sonnerait l'heure du chambardement; mais, assis à la droite de la maîtresse de la maison, il ne put s'empêcher de loucher sur la toilette, d'un charme féminin si subtil, qui le changeait des tenues primitives et des blouses simples de la grosse madame Lafric. Il sentit qu'on avait voulu lui plaire, et sa vanité de mâle fut agréablement chatouillée.

Que fut-ce, lorsque la baronne Rognu eut déployé, pour lui, toutes ses grâces les plus séduisantes, toutes ses coquetteries les plus cantharidées, se penchant vers son voisin, lui parlant à l'oreille, l'effleurant de quelque mèche blonde, mais surtout le grisant de son parfum pénétrant qui, à la chaleur de la salle à manger se mêlait à une capiteuse odeur de femme ! En même temps, elle tirait en l'honneur de son hôte tous ses feux d'artifices, l'éblouissant par des paradoxes, plaidant la cause des aristocraties, au point de vue des droits imprescriptibles de la sélection, du beau et de l'art. Lafric essayait bien de se montrer très méchant, faisait des effets de crinière menaçante et brandissait le spectre du « Grand Soir » et de la question sociale, mais, au fond, il était délicieusement ému et troublé. Volontiers, il eût dit, comme Giboyer introduit dans un salon mondain : « Mais tous ces gens-là sont charmants ! »

Après le dîner, on passa dans le boudoir, et, comme Champorel avait été fumer avec le baron Rognu, la conversation continua en tête à tête sur un petit canapé Louis XV très étroit. Diane continuait ses coquetteries, intelligente à écouter et à répondre, repoussant les assauts, d'un coup d'éventail, en femme qui ne s'en émeut ni ne s'en choque,

s'indignant, mais gentiment, des mots trop crus et riant de tout son cœur aux bonnes plaisanteries ; pourtant, un très grand air, qui doublait le prix de l'abandon, ne provoquant rien, laissant venir, échappant aux déclarations trop précises et se défendant du surplus à merveille.

À onze heures, Lafric partait, dans une exaltation difficile à décrire, le cœur battant à tout rompre, et la tête en feu.

— Ah ! cette femme ! cette femme ! dit-il à Champorel, dès qu'il fut dans l'avenue Marceau, j'en suis fou ! Je lâcherai épouse, enfant, j'immolerai les convictions de toute ma vie, mais il me la faut à tout prix !

— Oui, oui, je connais l'air, répondit Champorel en souriant :

Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond !
Que mon amour pour vous est un amour profond...
Je deviendrais infâme, et je renierais Dieu,
Vous êtes si jolie !...

comme chantait Delmet ; eh bien, nous verrons à arranger cette affaire-là.

— Vrai ? Vous consentiriez ? balbutia Lafric éperdu.

— Ah dame ! je ne promets rien ; j'expliquerai à la baronne votre état d'âme. Vous ne paraissez pas lui déplaire... Elle décidera. Vous ne rentrez pas chez vous ?

— Chez moi, où madame Lafric m'attend. Impossible. Non ! non ! je vais marcher toute la nuit, cela me calmera peut-être.

Et il partit, comme un fou, dans la direction des Champs-Élysées, en faisant des pas immenses.

Le lendemain, Champorel, fidèle à sa promesse, allait voir la baronne Rognu et lui racontait dans quel état elle avait mis le député.

— Voyons, ajouta-t-il. Vous êtes bien un peu coupable dans cette affaire. Au fond, chez vous la coquette est doublée d'une bonne personne. Vous ne pourriez pas faire quelque chose pour mon malheureux ami ?

— Oh ! mais, mon cher, je suis une honnête femme, je ne trompe pas mon mari, vous le savez bien. Chez moi, c'est purement cérébral.

— Enfin, vous avez affolé Lafric. Trouvez un remède.

Alors la baronne Rognu réfléchit un moment, puis fronçant à nouveau sa bouche en chose de poule, elle dit, avec une préciosité admirable :

— Pauvre garçon! Eh bien! dans ses effusions conjugales, lorsque madame Lafric lui accordera ses faveurs, dites à M. Lafric que je lui permets de fermer les yeux... et de penser à moi.

LORD STRAWBERRY



Nous étions, l'autre soir, une bande joyeuse, dans une avant-scène des Folies-Marigny, et Marthe Sérionne, très endiamantée, étalait sur le devant de la loge toutes les élégances d'un catapultueux chapeau en dentelle d'Angleterre, avec une volumineuse guirlande de roses de France posée sur les cheveux rutilants, et une robe de mousseline de soie à volants, rehaussée de bouillons et brodée de grandes fleurs d'argent, modern-style, qui attirait tous les regards.

Cette insistance des lorgnettes était assez gênante, mais on sait que quand on sort Marthe, c'est comme si on déployait un drapeau. Cependant, comme le premier acte de *Miss! Miss!* finissait, l'attention se détourna un peu de notre radieuse compagne, à laquelle les Anglais eussent attribué l'épithète de *Glorious*, pour se porter vers la loge du petit cercle, où s'agitait convulsivement un vieux monsieur, très rouge, qui s'était renversé sur son

fauteuil, les yeux convulsés, et avec un peu de bave sous la moustache grise.

Et les camarades disaient :

— Ce n'est rien. C'est sa crise. Il faut lui faire respirer un peu d'air, et ça se passera.

On emporta le vieux monsieur en dehors de la loge, et le cortège des habits noirs suivit jusqu'à la grande porte donnant sur l'avenue Marigny ; et, pendant ce temps-là, Marthe, toute pâle, regardait avec son face à main, et non sans un petit frisson.

— Vous paraissez troublée. Vous connaissez ce clubman ? demanda Loirmont.

— Oui, c'est lord Strawberry, un Anglais très riche, et j'ai failli devenir sa maîtresse :

— Vous ! s'écria-t-on à la ronde. Avec ce monstre !

— Oui, moi ; ah dame ! je n'ai pas toujours été la Marthe Sérionne d'aujourd'hui, avec chevaux, automobile et petit hôtel rue Pergolèse. Les débuts ont été difficiles et je me souviens encore du temps où je chantais des romances sentimentales, à Aix-les-Bains, dans un petit café-chantant, situé près de la gare.

Quelques joueurs de la Villa-des-Fleurs étaient venus m'applaudir entre deux tailles de banque ; on

m'avait trouvé drôlette, et l'on m'avait invitée à un dîner, que donnait le cercle dans le grand hall, pour fêter l'arrivée du président, le gros duc d'Aucourt, débarqué le soir même.

Lord Strawberry était présent, en gilet blanc et smoking fleuri, et le hasard l'avait placé à côté de moi. Il paraissait me trouver fort à son goût, et me glissait quelques galanteries genre anglais, lorsque tout à coup, après la Timbale Doria, il pousse un grand cri, comme un cochon qu'on saigne – ah! ce cri, je l'entends encore retentir, déchirant sous les grandes voûtes de la villa, et révolutionnant tous les dîneurs attablés! – et il se renverse en arrière sur sa chaise. Les maîtres d'hôtel accourent, l'on emporte lord Strawberry évanoui, tandis que le duc d'Aucourt, dérangé dans la dégustation de sa timbale, disait avec un égoïsme féroce :

– Ah! je n'aime pas ces histoires-là! Maintenant voilà tout un dîner gâté et ma digestion compromise.

Plus tard, revenue à Paris, je rencontrai mon Anglais au Bois, dans l'allée des Acacias. Il paraissait avoir une santé superbe, et je crus à un simple accident, résultat peut-être de la chaleur, du surmenage ou des émotions du jeu. Il s'occupait beaucoup de

moi, et m'avait plusieurs fois invitée à dîner chez lui, mais j'avais toujours refusé, car il me déplaisait absolument, avec une espèce de répulsion instinctive, dont je n'aurais pu d'ailleurs expliquer le motif. De temps en temps, il disparaissait, puis, après une courte absence, on le retrouvait dans les endroits où l'on s'amuse, aux théâtres, aux courses, dans les grands restaurants de nuit, portant parfois une cicatrice, une bosse au front, ce qu'il expliquait par une chute de cheval, ou tout autre accident.

Or, l'an dernier, je me trouvais dans une situation assez embarrassée ; j'avais commandé une très belle robe pour le Grand-Prix, et le couturier refusait absolument de me la livrer, si je ne payais pas les dix mille francs de mes factures antérieures. Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ? On prétend que la faim chasse le loup du bois, moi, elle m'y fit aller, et, cette fois encore, je rencontrai, devant le Tir aux pigeons, lord Strawberry, déambulant dans la contre-allée. Nouvel abordage, et nouvelle proposition de dîner :

— En somme, madame, pourquoi ne voulez-vous pas venir chez moi ? Mon cuisinier est bon, et ma cave jouit à Paris d'une réputation méritée.

Je le regardai. Ah dame ! pas beau, avec ses cheveux teints, sa barbe rare et sa figure couperosée. Mais les dettes chez le couturier... et ailleurs ; puis aussi la belle robe commandée pour le Grand-Prix... C'était peut-être une occasion inespérée, qu'il ne fallait pas laisser échapper. En somme, bien d'autres petites amies avaient dîné chez l'Anglais ; elles ne s'en vantaient pas, parce que le vieux Strawberry était une conquête qu'on n'aimait guère à avouer ; mais on les avait vues descendre, en grande toilette, sur le coup de huit heures, devant l'hôtel de la rue Pierre-Charron. Alors, ma foi, après un moment d'hésitation, j'acceptai, ce qui parut causer à mon Anglais une joie très vive.

— Je vous quitte, me dit-il ; je rentre à la maison, et vais vous commander un bon petit menu. Surtout, de votre côté, pas de lapin ! il n'y en aura pas dans mon menu.

Il esquissa un sourire qui voulait être très fin, et remonta dans son phaéton. Allons, le sort en était jeté. Le soir, je me fis très belle, avec ma robe de crêpe de Chine bleu pâle, brodée de pervenches, je soignai le décolletage, et l'on me vit, à mon tour, descendre, parfumée, poudrerizée et froufrouante,

devant la grande porte solennelle de la rue Pierre-Charron.

Le dîner fut, en effet, délicat, très soigné, et arrosé des meilleurs crus. Il y avait, surtout, un vin de champagne extra-dry, auquel lord Strawberry fit largement honneur, jusqu'au moment où un maître d'hôtel à favoris mousseux et tout blancs, emporta la bouteille, en disant :

— Assez pour ce soir, mylord.

— Ah ! ce vieux John, s'écria mon hôte en éclatant de rire, c'est une mère pour moi, c'est une mère !

Après le dîner, on passa dans le boudoir, et, tout en fumant une cigarette turque, je pensai, avec mélancolie, que l'heure du sacrifice allait bientôt sonner. Mon hôte devenait de plus en plus tendre, de plus en plus entreprenant, avec des yeux qui larmoyaient un peu. À un moment donné, vers les dix heures et demie, il me dit :

— Je vous laisse. J'espère, quand je reviendrai, vous trouver « dans le simple appareil ». À tout à l'heure, dearest.

Allons, il n'y avait qu'à s'exécuter bravement... les dix mille francs de dettes, la robe de chez Poncet... J'avais déjà commencé à dégrafer mon corsage, lorsque je vis entrer John, le vieux valet de chambre.

Il portait dans sa main une petite bouteille avec une cuiller. Il s'approcha de moi, d'un air confidentiel :

— Si, par hasard, mylord, avait sa crise, que madame ne s'effraye pas. Elle n'aurait qu'à lui donner une cuillerée de cette potion, il serait immédiatement calmé.

— Mais quelle crise ? demandai-je, terrifiée.

— Eh bien ! quand mon maître a un peu bu ou vient d'éprouver une émotion, même agréable, il lui arrive parfois de tomber du haut mal ; il est un peu épileptique... oh ! très peu, alors...

Mais, je n'écoutais plus rien. J'avais ragrafé ma robe en hâte, repiqué les épingles de mon chapeau, et je me sauvais comme si j'avais vu le diable. Tenez, voilà lord Strawberry qui revient. La crise a été courte.

Et, en effet, comme l'entr'acte finissait, nous vîmes l'Anglais souriant, comme si rien ne s'était passé, et, l'orchidée au revers, faire une triomphante rentrée dans la loge du petit cercle.

FIN

TABLE



LA TANTE SIDONIA
LE TOUR DE CLEF
JUSTE RETOUR
RIVE GAUCHE
DOUBLE EMPLOI
LA SOUS-PRÉFÈTE
N'ÉCRIVEZ JAMAIS !
A CHACUN SON HEURE
AU TEMPS DE GAVARNI
NI GOÛT, NI DÉGOÛT !
L'AUTORISATION
SALOMÉ
LE GILET BRODÉ
A BON CHAT
SAINTE-GUDULE
DOUBLE ESCAPADE
CIVIL OU MILITAIRE
LE BEAU BARBILLON
MON « POUR ACQUIT »
L'ASCENSEUR
ROSSERIE FÉMININE
LA POIRE ÉLECTRIQUE

LE TROUPEAU D'OIES
MANŒUVRE ÉLECTORALE
LA LÉGENDE DU COQ
UNE AUDITION
DAGOBERT
LE COMLOT
MAUDIT HIVER !
SŒUR PEAUFINE
LE TÉLÉGRAMME
LA BARONNE ET LE DÉPUTÉ
LORD STRAWBERRY